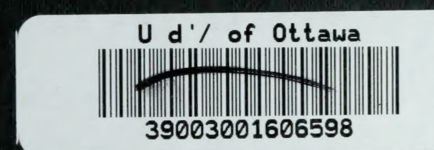
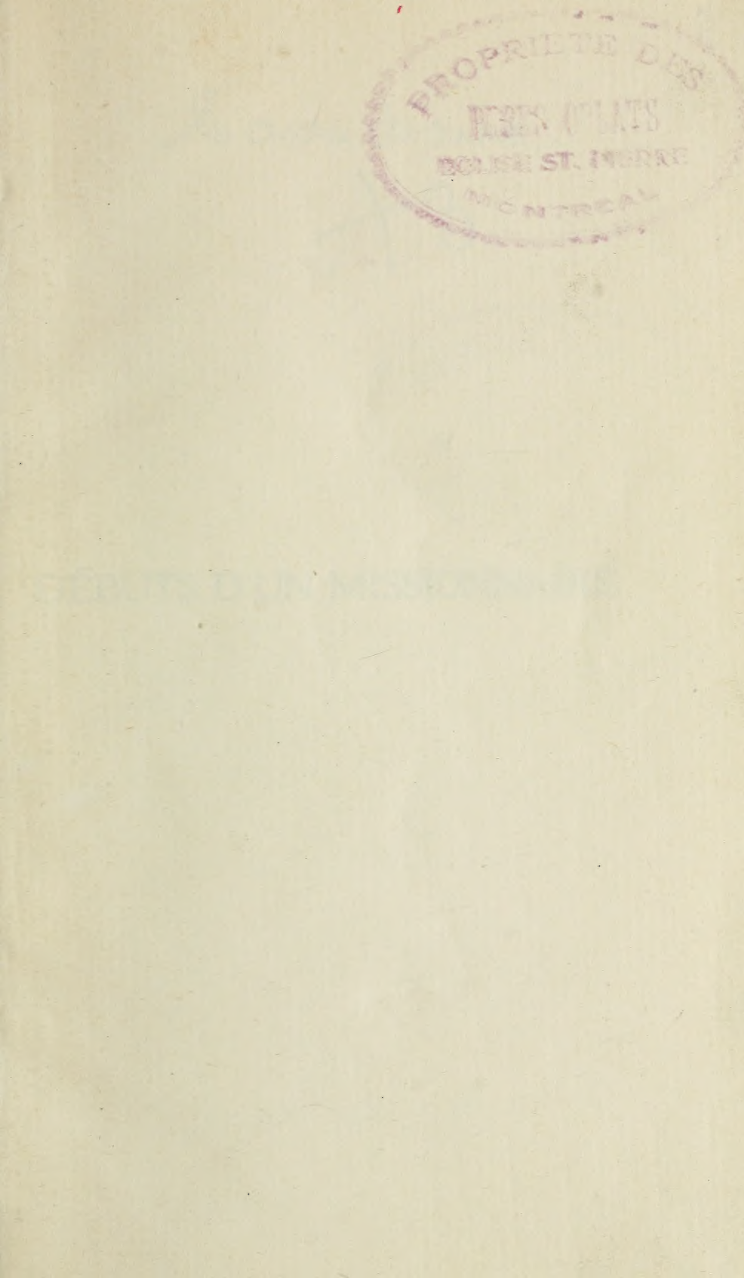

U d'/ of Ottawa
39003001606598

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dbutsdunmissio00pl


PROPRIETE DES
PERES OBLATS
EGLISE ST. PIERRE
MONTREAL


PROPRIETE DES
PERES OBLATS
EGLISE ST. PIERRE
MONTREAL

Canadiana
A3

PROPRIÉTÉ DES
PÈRES OBLATS
ÉGLISE ST. PIERRE
MONTRÉAL

DÉBUTS D'UN MISSIONNAIRE

Tous droits réservés

A mes bienfaiteurs et amis,

hommage

de

sincère reconnaissance.

F. B.

R. P. Bonaventure Péloquin, O.F.M.
Missionnaire Apostolique de Chine.

Débuts d'un Missionnaire

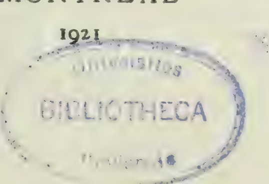
5ème mille

PRÉFACE : OMER HÉROUX



MONTRÉAL

1921



Nihil obstat

Fr. Maria Raymondus
o. f. m.
Cen. deleg.

4 octobris 1921

Imprimi potest

Fr. Adéodatus Wittner
o. f. m.
Ep. vic. Ap.

Chefoo, 13 julii 1921.

Imprimi potest

Marianapoli, 5 octobris 1921

F. X. Deladurantaye, v. g.

Imprimi potest

Fr. Joannes Joseph
o. f. m.
Com. Prov.

MOT AU LECTEUR

Chers bienfaiteurs,

C'est pour vous qu'ont été écrites ces lignes. En les traçant, je n'ai eu qu'une pensée : tenir la promesse que je vous faisais en quittant, de vous dire, un jour ou l'autre, quelques mots sur la Chine et sur le ministère en Chine.

Je n'ai pas la prétention d'être complet : la matière est inépuisable. Je n'ai pas davantage celle d'être parfait : ces pages, écrites d'abord sous forme de lettres, et en des moments bien courts et déjà bien pris, sentent le décousu. Le seul mérite qu'elles peuvent avoir, c'est d'avoir été vécues; elles racontent, en effet, trois années, les trois premières années de ma *vie de mission......*

J'aurais voulu vous arriver plus tôt et avec plus d'illustrations. L'affreuse guerre, qui a empêché tant de choses, nous aura aussi privés de cette joie.

DIVISION

I. Partie : Voyage sur le continent, sur mer, dans l'intérieur.

II. Partie : Deux années de ministère.

III. Partie : Un mot sur la situation de l'Eglise en Chine.

PRÉFACE

Au nom de notre commune Alma Mater — *la vieille maison toute pleine encore du souvenir d'un grand évêque missionnaire, Mgr Laflèche — l'auteur de ce livre me prie d'inscrire en tête de ses notes de missions quelques mots de préface. De ce redoutable honneur, je n'userai que pour marquer deux ou trois rapides observations.*

Et d'abord, on ne tardera guère à le constater, ce livre offre un intérêt intrinsèque considérable. C'est, sur un pays dont l'on aura de plus en plus à s'occuper, le témoignage d'un observateur attentif, aux yeux clairs. Ajoutons : d'un observateur qui a vu hommes et choses avec des yeux de Canadien, — c'est-à-dire qui, tout naturellement, cherche chez nous ses points de comparaison et note les faits qui peuvent le plus intéresser les lecteurs de notre pays.

Mais la description des paysages et des mœurs, pour instructive et attrayante qu'elle soit, ne constitue, à parler franc, que l'intérêt secondaire de ce livre. Sa matière essentielle, celle qui retiendra davantage l'attention du lecteur sérieux et suscitera chez lui le plus d'utiles réflexions, c'est le récit des premières expériences apostoliques de l'auteur.

Au long de ces quelque deux cents pages, nous voyons à l'œuvre, dans le détail de sa vie quotidienne, un petit Canadien de la province de Québec, travaillant en territoire inconnu, sur une population aussi étrangère que possible à celle de son pays d'origine.

Le père Bonaventure ne nous pardonnerait pas de lui adresser ici d'éloges personnels ; mais son récit, dans la simplicité de sa sobre narration, atteste une fois de plus, sans qu'il l'ait cherché, les remarquables aptitudes à la vie de missions du prêtre canadien, sa rapide intelligence des peuples étrangers, son étonnante facilité d'adaptation aux milieux les plus divers.

Et par là, ce livre est tout ensemble un témoignage et un argument.

Témoignage et argument d'une actualité singulière à l'heure où nos évêques, répondant à l'appel que Benoît XV jetait récemment au monde catholique, fondent chez nous un séminaire des missions étrangères, et s'apprêtent à lancer dans les champs de l'erreur de nouvelles équipes d'apôtres de la Vérité.

L'histoire apostolique du Canada offre, en abondance, des pages magnifiques. Ses missionnaires, dès que les circonstances l'ont permis, ont recommencé, au milieu des peuplades sauvages, le dur et glorieux labeur de leurs devanciers des XVIIème et XVIIIème siècles. Ils ont rapidement franchi les océans et, sur les continents lointains, peinent et souffrent depuis de longues années déjà.

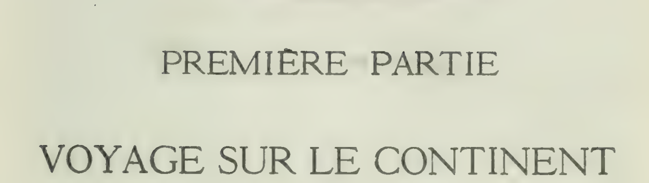
Mais ce n'est là que l'aube de l'ère féconde et glorieuse que rêvent, avec nos évêques, les chefs de nos grandes congrégations religieuses et les missionnaires qui furent des précurseurs. Rome, d'ailleurs, laisse clairement voir qu'elle réserve au Canada français, dans les labeurs de l'apostolat futur, une noble part. Elle vient, au Japon, d'attribuer aux Franciscains

de chez nous un champ d'action propre. Et il est à prévoir que d'autres congrégations canadiennes recevront bientôt sur d'autres territoires semblable honneur.

De grands jours, pleins de lourdes et sublimes responsabilités, se lèvent donc pour notre race. Souhaitons et prions qu'elle sache, avec une abondante générosité, répondre à l'appel du Christ et de son Vicaire.

C'est pour faciliter, pour hâter un grand mouvement d'opinion et une puissante campagne de recrutement en faveur des missions que le père Bonaventure a d'abord écrit son livre. On n'aura qu'à en feuilleter les dernières pages pour constater qu'au service de sa propagande, l'auteur entend mettre — dans l'immortel et pur esprit des Apôtres — tous les moyens d'action, toutes les puissances du monde moderne. Quelle meilleure récompense lui souhaiter que de voir germer de ces pages — toutes pénétrées de foi vécue — de nouvelles et abondantes vocations?

Omer HEROUX.



PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE SUR LE CONTINENT



ÉGLISE DES FRÈRES MINEURS A MONTRÉAL, OU A LIEU LA CÉRÉMONIE DU DÉPART. [voir p. 9]

I Partie : VOYAGE

Chapitre I

VOYAGE SUR LE CONTINENT

Je suis parti de Montréal le 25 juillet au soir (1915)... Au moment de monter sur le train, j'appris que notre bateau, qui devait quitter Vancouver le 2 août, ne partirait que le 6. Comptant sur ce retard, j'ai pu m'arrêter une journée à Winnipeg et 4 jours chez nos Pères, à Edmonton.

Ah ! que de choses il y aurait à dire sur cette belle partie de notre pays,... que j'ignorais presque jusqu'ici, je l'avoue ! Ce qui frappe surtout le voyageur, c'est l'immensité des plaines qu'il traverse : pensez donc, 900 milles de prairie ! On court làdedans à pleine vitesse pendant deux longs jours.

Mais on est encore intéressé aux gares des grandes villes par l'aspect des rues et des édifices publics, aspect qui n'est pas du tout celui que l'on remarque en Québec et en Montréal. La structure est à la fois plus massive, plus majestueuse, plus imposante en un mot, et les rues elles-mêmes sont plus larges et mieux éclairées, les parcs publics plus spacieux. Cela donne tout simplement l'impression que l'on a pensé à l'avenir en construisant et il faut bien reconnaître que l'on a pensé juste.

Voyez donc, par exemple, ce qui est arrivé pour Winnipeg, Calgary, Edmonton... Winnipeg n'avait

il n'y a pas bien longtemps encore, que 1.000 habitants tout au plus. En 1901, le recensement portait ce chiffre à 42,340, et en 1906, à 90,153. La population de cette ville a donc plus que doublé dans ces dernières années. Et la proportion s'est maintenue depuis. En 1912, en comptait à Winnipeg 180,000 habitants. Calgary, qui n'avait en 1911 encore que 43,000 habitants, prétend en avoir aujourd'hui (1915) plus de 80,000. De même pour Edmonton. Et il n'y a là rien qui étonne, lorsque l'on voit de près les immenses ressources de l'Ouest.

Ah ! si nos bons petits Canadiens et nos bonnes petites Canadiennes, qui, en fondant ménage, se voient comme forcés de quitter la ferme paternelle pour la ville, avaient la bonne et généreuse pensée de pousser jusqu'ici ce qui n'est après tout que le sixième du chemin de la Chine, comme ils s'apercevraient vite qu'ils ont fait là une bonne démarche. Ah ! je sais bien qu'il en pourrait, qu'il en devrait nécessairement, dans les débuts, coûter quelques sacrifices, car je sais par expérience ce qu'il y a de pénible, de déchirant à laisser ce coin de terre où s'est écoulée notre jeunesse. Au lieu, au village où l'on a vécu son enfance, sa jeunesse, tout est poésie, tout parle famille, amitié, souvenir. Le moindre ruisseau a ses charmes, avec qui nous avons ri ou pleuré, suivant que nous avions du soleil ou de la pluie dans le coeur. Mais je connais quelque chose de plus navrant encore pour un père ou une mère. C'est, après avoir élevé une famille, de passer la

vieillesse dans l'isolement, de voir leurs enfants dispersés loin, bien loin de la maison paternelle, exposés à perdre leur religion et même leur nom. Ici, dans l'Ouest, vous conserveriez autour de vous, comme une belle couronne, tous ceux que le Bon Dieu vous aura donnés, vous retrouveriez des compatriotes dont, en peu de temps vous feriez des amis, vous retrouveriez aussi l'Eglise avec son pasteur et Dieu lui-même, toute la Patrie, quoi !......

Le passage des Montagnes Rocheuses nous réservait un petit accident qui nous retarda d'une vingtaine d'heures seulement, mais qui aurait facilement pu nous coûter la vie.

Nous serpentions dans ces montagnes déjà depuis une dizaine d'heures et par le plus beau temps du monde, quand tout-à-coup le train s'arrête et s'obstine à ne plus repartir. "Mais, qu'est-ce donc qu'il y a ? "se demande-t-on par tout le convoi. Le "conducteur" interrogé répond que là, tout devant, à quelques centaines de mètres à peine, tout au pied d'une haute montagne et sur le bord d'un précipice, un affreux éboulement vient de se produire et qu'une immense quantité de terre, sable et glaise, entremêlée de pierres et de troncs d'arbres, recouvre en ce moment la voie, sur une longueur de 450 pieds, et sur une épaisseur de 20 environ... Et comme nous lui demandions si cet accident pouvait nous retenir longtemps : "S'il fallait enlever tout cela de suite, répondit-il, nous pourrions être retenus ici deux ou trois jours." — "Et alors ? ..." "Eh bien ! nous allons tâcher d'aplanir ce nouveau

terrain pour y poser une nouvelle voie et tenter le passage. Prenez patience, demain matin probablement tout sera terminé "... Et il n'était que 1 h et demie de l'après-midi. Nous prîmes donc la résolution d'attendre le plus patiemment possible; qu'y avait-il à faire autre chose ? Après tout, nous n'étions pas les plus misérables. Cette nuit-là, nous avons pu dormir, et très bien. Ce fut toujours cela.

A cinq heures du matin, le lendemain, le train était de nouveau en mouvement. Bien peu dormaient, je vous l'assure... Nous allions lentement... lentement....Mais tout-à-coup voilà que tout s'arrête, et nous reculons jusqu'au point de départ. Qu'est-ce donc qui est arrivé ?... Nous l'apprenons à l'instant : la nouvelle voie n'étant pas suffisamment solide s'est affaisée de 2 pieds sous le poids de la locomotive. Il n'y avait donc pas à aller plus loin.

Mais l'on ne désespère pas; les ouvriers se remettent à l'oeuvre,... et cinq heures après... nous repartions de nouveau. Cette fois encore, nous allions lentement, si lentement que nous avancions à peine; et l'anxiété était à son comble, cela se comprend. Bientôt nous pouvons nous-mêmes discerner l'endroit dangereux. Que dis-je ? nous y sommes. Oh ! scène ! ... Les passagers sont aux fenêtres, encombrent les portières et les marchepieds, prêts à s'élancer si quelque glissement se produit, ou quelque bruit se fait entendre. Le "conducteur" debout sur le "tender" donne ses signaux au mécanicien. Et le train s'avance lentement, lentement....

s'inclinant tantôt à droite tantôt à gauche, montant parfois, pour redescendre ensuite. Et à mesure que nous avancions, nous voyions les traverses de support s'enfoncer, glisser même quelque peu et l'eau jaillir de-ci, de-là; et la rivière tout au bas qui roule ses flots mugissants !.... Mais déjà le tiers du convoi est passé; en voici maintenant la moitié; il achève... Enfin, nous y voilà ! Deo gratias ! Quelle joie alors ! Quelle joie alors ! Ce ne sont que cris et qu'applaudissements ! Et certes, il y avait bien de quoi se réjouir ! J'avoue que si j'ai eu peur au moins une fois dans ma vie, ce fut cette fois là.

Durant ce périlleux passage, j'ai mis toute ma confiance dans le Sacré-Coeur. J'ai fait de la main au moins une centaine de signes de croix, et j'ai promis une messe à Saint Antoine, si nous nous en tirions sains et saufs.

Le reste du trajet s'est effectué très heureusement. Les Montagnes Rocheuses sont immenses. Elles offrent un panorama qui défie toute description. Il faut voir par soi-même.

Après avoir franchi le sommet de cette chaîne de pics, dont la tête se perd dans les nuages, et que couronnent des neiges éternelles, on croirait que l'on va retomber dans la plaine, une belle plaine unie. Il n'en est rien. La même série de pics, un peu moins élevés, sans doute, à la forme un peu plus arrondie, se poursuit encore jusqu'à Vancouver. Pendant les deux dernières heures du voyage ce-

pendant on traverse un très beau paysage, le plus beau peut-être de tout le Canada...

A Vancouver, je suis peu sorti; je me suis contenté de visiter le Parc Stanley avec son jardin zoologique et sa forêt antique. A part cela, il y a peu à voir. D'ailleurs, avant de quitter définitivement la plage chérie, je sentais le besoin de me recueillir un peu, pour envoyer un dernier baiser aux parents, un dernier salut aux amis......

Ce qu'il en passe alors de choses dans l'esprit et le coeur ! Et comme l'on comprend bien ces paroles du poète Crémazie : "Voulez-vous savoir combien vous aimez la patrie, quittez-la"... Les cloches des églises, les toits des maisons, les arbres de la montagne, la verdure des prairies comme aussi le cri des tous petits courant dans la rue, tout semble alors prendre une voix pour solliciter à demeurer. "O cher enfant du sol, semblent dire toutes ces choses à la fois, pourquoi donc nous quitter ? Serais-tu devenu malheureux parmi nous ? T'aurions-nous offensé en quelque chose ?".......

Mais la grande voix de l'appel monte elle aussi. "Ah ! sans doute, je pourrais être heureux parmi vous, et Dieu m'est témoin que je n'ai pas cessé de vous aimer. Mais la vie est bien courte, et des âmes, des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu se perdent là-bas par millions, par centaines de millions... Adieu donc ! je vous quitte; le salut de ces âmes et la gloire de Dieu avant tout........

CHAPITRE II

I

TRAVERSEE

Lorsque le steamer laissa le quai, il était 8 hrs du matin. C'était le dimanche, 8 août, et j'étais à dire la messe. Pouvais-je entreprendre la traversée sous de plus heureux auspices ?.....

Mais Vancouver n'est pas le dernier port que l'on touche avant de prendre définitivement la haute mer : il y a encore Victoria, la capitale, située sur le détroit de Fuca.

La distance entre ces deux villes est d'environ 80 milles. Il était 5 hrs du soir lorsque nous avons accosté. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, ce que je devais voir si fréquemment en Chine.

Mais quoi donc, me direz-vous ?

Tout simplement des chinoises en culotte, et en culotte de soie encore...Cela vous fait rire...C'est pourtant bien vrai ce que je vous dis...

Il était 8 heures du soir lorsque nous avons quitté Victoria. Le lendemain au réveil, la terre avait disparu, et la vague était déjà grosse; nous étions en mer tout de bon cette fois.

La traversée, qui devait durer 16 jours bien comptés, a débuté par 6 jours de gros vent. Comme la plupart des voyageurs, et peut-être plus chèrement qu'un bon nombre, j'ai dû payer mon tribût à la

mer. Oui, j'ai été malade, non pas à en mourir, sans doute, mais quasi.....

Ah! vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le mal de mer ; eh bien ! écoutez : Cà vous prend d'ordinaire le lendemain ou le surlendemain du départ, par un petit mal de tête sournois, un petit mal de coeur sans façon. Si vous êtes debout, vous éprouvez le besoin de vous asseoir, si vous êtes assis, celui de vous lever pour marcher... Mais bientôt, c'est la cabine qu'il vous faut ; et vous vous demandez si réellement vous aurez le temps de vous y rendre... Ah ! mon coeur, mon coeur, mais qu'as-tu donc ? ah ! ah ! et vous rendez, et vous rendez, et vous rendez encore... le dernier repas que vous avez pris, c'est entendu, et le précédent et bien d'autres encore. Il semble même que l'on rende des choses que l'on n'a jamais prises. Louis Vueillot, qui avait un jour ressenti les atteintes de ce terrible mal, en se rendant en Italie, avouait ensuite dans une de ses lettres qu'il croyait avoir rendu ses orteils..... Pour moi, je n'ai sans doute pas rendu les miens, puisque je les ai encore, mais comme j'ai été malade !

Il y a cependant certaines précautions qu'on signale, toujours trop tard, hélas ! si non pour prévenir entièrement, du moins pour atténuer un peu le mal. La première et la plus rationnelle, c'est bien de purger comme il faut sa bile avant le départ : après cela, on en a moins à rendre. La seconde, c'est de tâcher de prendre la mer au lit, je veux dire, étant soi-même couché, lorsque l'on prend la mer;



CÉRÉMONIE DU DÉPART' BAISEMENT DES PIEDS. (*voir p. 9*)

puis lorsqu'il faut absolument se lever, persister à demeurer le plus longtemps possible au grand air, sur le pont, non pas à l'avant, ni à l'arrière, mais au centre du bateau. La troisième, c'est de manger plutôt sec que liquide, plutôt salé que doux, et ne pas vouloir à tout prix descendre au réfectoire, lorsque le coeur ne nous le dit pas. Mais le meilleur remède, celui qui donne le triomphe, c'est de prendre son mal en patience, en se disant que l'on n'est pas seul à souffrir, et que tout se passera dès qu'on aura mis pieds à terre, dès même que le vent cessera. Ca été du moins le cas pour moi...

Après ces six jours de gros vent, le calme est revenu, et avec le calme, la santé parfaite pour tout le monde, avec les gais propos. Que de belles heures alors nous avons passées !....

Rien n'est beau, effet, comme la mer et le ciel lorsqu'ils sont au repos : la mer, avec ses troupes de monstres marins qui vont et viennent, ressoudent plongent et ressoudent, et replongent de nouveau; le ciel, avec ses deux grands astres sortant tout à tour des eaux pour s'y replonger, et son immense voûte criblée d'étoiles. Non, rien n'est beau comme cela et ne porte plus fortement l'âme vers son Dieu. Ils doivent être bien rares, je pense, en mer les vrais athées. Quand ces voyages océaniques n'auraient pour effet que de faire réfléchir plus qu'à l'ordinaire, je crois, que ceux qui le peuvent, devraient les entreprendre quelquefois.....

Notre bateau ayant pris une très forte charge et n'étant pas des plus rapides, nous filions lente-

ment : à peine, 270 milles en moyenne par jour. Chaque matin au sortir du réfectoire, nous pouvions lire affichée la distance parcourue la veille; cela nous intéressait beaucoup.

Vous vous demandez peut-être comment l'on peut, sur mer, compter si exactement les milles. C'est bien ce que je me demandais moi-même depuis quelques jours, quand un bon matin, faisant l'examen du bateau, j'aperçus à l'arrière, trainant dans l'eau, une longue corde. M'approchant, je vis que cette corde tournait sur elle-même avec une assez grande vitesse; puis en venant à examiner de plus près, je découvris qu'à l'endroit où cette corde était retenue au bateau, se trouvait un petit cadran comportant divisions et double aiguilles. La corde en tournant fait évoluer les aiguilles devant les divisions; on n'a plus qu'à compter ces dernières. C'est assez simple, comme vous voyez.

Le trajet de Vancouver à Yokohama, qui fut le nôtre, est, dit-on, l'un des plus longs qui se fassent sur mer sans escale : il compte 4,283 milles. De San-Francisco, il y a plus, sans doute, mais alors on relâche à Hololulu, ce qui partage la distance.

Mais, me direz-vous, la ligne droite n'est-elle pas encore le plus court chemin d'un point à un autre ?

Oui, sans doute, et précisément.

Et alors...

Eh bien, la terre étant un peu aplatie aux pôles, lorsque l'on se transporte d'un point à un autre de la boule, si ces deux points sont à la fois situés du même côté de l'Equateur, on gagne toujours à se rapprocher

en route du pôle le plus voisin, endroit du globe où toutes les longitudes se croisent. Cela est si vrai, que pour nous, en dirigeant ainsi notre marche vers le nord, nous avons abrégé le trajet de plus de 300 milles; c'est déjà quelque chose. Les Anglais appellent cela "The great cercle". Il faut bien avouer que l'expression n'est pas très juste; mais elle satisfait tout de même les voyageurs, c'est l'essentiel......

Au sommet de cette courbe apparente, l'on atteint le 63e degré de latitude : on se trouve à la hauteur de la Baie d'Hudson. La conséquence, c'est qu'il fait froid, passablement plus froid que sur le 44e. J'avais oublié, avant mon départ, d'insérer mon gros paletot dans mes caisses, je l'ai bien retrouvé, allez ! Sans cela, je ne sais trop comment je m'en serais tiré.

A cette latitude, une consolation est cependant ménagée au voyageur : celle de voir la terre pendant près d'un jour. Une quantité innombrable de petites îles sont, en effet, égrenées là, comme à plaisir, du nord-est au sud ouest; leur vue rassure le navigateur, et semble l'inviter à ne pas pousser plus loin sa marche vers le nord. La plupart de ces îles sont surmontées de hautes montagnes et de pics volcaniques. L'un d'eux a, dit-on, plus de 8,700 pieds. Nous ne l'avons pas mesuré, évidemment, mais il nous a paru fort élevé. Il y a une quinzaine d'années, paraît-il, l'un de ces pics fit irruption; des centaines de pêcheurs, qui se trouvaient dans le voisinage furent asphyxiés, et l'odeur du soufre se répendit jusqu'en Alaska.

Mais l'on quitte bientôt ces îles pour revenir vers le sud, et à mesure que l'on redescend, la chaleur revient aussi. Cette chaleur devient surtout sensible lorsqu'on pénètre dans le courant japonais, ou, comme disent les japonais eux-mêmes, le "KOURO-SIUO". Ce que l'on désigne sous ce nom, n'est, ni plus ni moins, qu'un courant d'eau chaude, qui remonte des mers du sud vers celles du nord, en longeant la Chine et le Japon. C'est quelque chose de semblable au Gulf-Stream qui serpente dans l'Atlantique. Dès que les Japonais et les Chinois du bord ressentent la douce chaleur que leur apporte ce courant, ils sont comme électrisés et tout transformés; cela s'explique assez : c'est l'air du pays, quoi !.

II

PORTS D'EXTREME-ORIENT

Nous avons commencé à voir la terre du Japon le 24 au soir; ça n'a d'abord été qu'une pointe, une belle pointe s'avançant dans la mer. Sur cette pointe toute recouverte de verdure et de grands arbres, se trouvait un magnifique phare et un poste télégraphique très élevé. C'est avec ce poste, très probablement, que nous correspondions depuis cinq ou six jours. Le lendemain, à l'aube, nous étions en face de Yokohama. Quelle joie alors pour tous les passagers de se voir enfin si près de la terre !

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger, américain ou autre, qui visite pour la première fois ces ports d'Extrême-Orient, c'est bien la vue de cette infinité de petites barques de pêcheurs, surmontées chacune de sa petite voile carrée. Vraiment l'on se dirait en face d'une de ces peintures de l'antique mer de Galilée.

Ces barques de pêcheurs japonais sont très bien faites; elles sont d'une forme très élancée, et l'on dit qu'elles se défendent très bien contre la forte lame. On reconnait de suite que les Japonais sont nés marins. Ils possèdent en Orient l'empire des mers, comme les Anglais le possèdent en Occident.

L'aspect de Yokohama, vue du large, est assez celui de *Montréal*, lorsqu'on remonte le Saint-Laurent : il y a comme cela une haute montagne dans les limites de la ville; la côte, pour une partie, est plus élevée que celle de Lévis. Son port est très actif; sous ce rapport, il semble même égaler celui de la grande métropole canadienne. Il y avait là, à notre arrivée, au moins une vingtaine de gros vaisseaux de commerce en train de chargement et de déchargement.

Mais le spectacle que je n'oublirai jamais, c'est celui qui me fut donné de contempler lorsque nous abordâmes. Jusque là, nous n'avions pour ainsi dire vu le Japon qu'à distance : cette fois nous y étions et le voyions de près.....

Représentez-vous, par la pensée, une troupe de deux à trois cents sauvages, à demi-vêtus et dévorés

par la faim, attendant sur la grève depuis des jours une cargaison de denrées qu'on leur a promise d'outre-mer et qui a tardé longtemps à venir; représentez-vous les au moment où elle arrive enfin. Et pour vous faire une idée plus exacte de l'animosité qui doit régner parmi ces affamés, dites-vous, qu'une portion notable de ce chargement a été avariée en route, qu'il n'en reste plus qu'un quart de mangeable et que ce sont les plus pressés qui seront les mieux servis... Eh bien ! vous avez là, dans l'imagination, un pâle tableau de ce que j'ai eu sous les yeux à mon arrivée à Yokohama.

On dit assez justement que le Japonais et le Chinois de cette classe ne songe jamais qu'à deux choses : gagner quelques sous et manger. Je crois que sans blesser la vérité, on peut être plus concis encore et dire : il ne songe qu'à une seule chose : gagner quelques sous pour manger.

En descendant du bateau, j'avais décidé de me retirer à la mission des Pères des Missions Étrangères, mais conme je n'avais que l'adresse et ne connaissais nullement le chemin pour y arriver, je me hasardai à demander un charretier. J'avais à peine fini de m'exprimer, qu'une dizaine de ces traîneurs, au costume plus que sommaire et à l'oeil perçant se ruaient sur moi, traînant après eux chacun une petite voiture à deux roues (ricksha), véhicule ordinaire au Japon et en Chine.

— Montez, montez, me dit un voisin.

— Mais le prix, repartis-je ?...



GARE DE NORTH BAY, OU J'AI FAIT LES ADIEUX A MA MÈRE. [*voir p. 9*

— Ah ! pour le prix, vous vous arrangerez là-bas : ce n'est pas l'endroit ici...

J'obéis donc et sautai le plus promptement et le plus lestement possible dans l'espèce de calèche, et nous voilà partis à fond de train, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, sans trop me rendre compte dans quelle direction l'on me conduisait...

L'impression qu'on éprouve lorsqu'on se sent ainsi pour la première fois tiré par son semblable ?... Cela peut varier, évidemment, avec les individus, et pour plusieurs, dit-on, c'est une impression de fou rire. J'avoue que pour moi, il en a été autrement. L'impression que j'ai éprouvée alors a été une impression de profonde tristesse. "Voilà donc, me disais-je, et pouvant à peine retenir mes larmes, voilà donc où en sont encore réduits ces malheureux peuples que la douce et bienfaisante lumière de la foi chrétienne n'a pas encore complètement éclairés.

Ne pouvant rien de plus pour le malheureux qui me tirait, je priais pour lui, demandant au Bon Dieu de l'éclairer et de le convertir, lui et les siens, et d'octroyer à son pays un brin de cette belle et sainte liberté dont on jouit au Canada.

Je fus très bien accueilli à la mission. Ah ! ce qu'ils en ont de larges et tendres coeurs tous ces bons religieux ainsi disséminés par le monde païen pour l'oeuvre de la propagation de la Foi !

Nous sommes partis de Yokohama le lendemain matin, jeudi, nous dirigeant sur Kobe. Là il me fallut descendre de bateau, le steamer Monteagle se dirigeant vers le sud : Shanghaï, Hong-kong...

Je dus attendre jusqu'au lundi pour avoir un autre bateau, et pas pour Chefoo encore, mais seulement pour Dalny (Dairen)

Oh ! comme j'aurais aimé à voyager encore un peu vers le sud, pour aller m'agenouiller sur le tombeau de nos saints martyrs à Nagasaki !... Mais...en voyage comme en voyage.

De Kobe à Dalny, il y a bien encore 500 milles : c'est toute la mer du Japon et la mer Jaune que l'on traverse; cela prend deux jours et demi environ.

Dalny est une ville assez récente. Elle possède déjà une population de 60 à 70,000 habitants, tant Japonais que Chinois. Les Japonais, en s'emparant de ce poste, en ont changé le nom : c'est Dairen maintenant au lieu de Dalny; cela trompe à distance.

De Dairen à Chefoo, il n'y a plus que 87 milles, c'est l'affaire d'une dizaine d'heures.

III

CHEFOO

Ai-je besoin de vous dire que mon coeur battait bien fort lorsque à l'aube du jour, samedi le 4 sep. je vis se dessiner dans le lointain la silhouette du phare de Chefoo et monter sous le ciel la fumée de ses filatures. A 4 hrs et demie, nous étions dans le port.

Alors se répète la scène de Yokohama et quelque chose de pire encore peut-être, car au lieu d'être

ici sur terre, nous étions sur eau, le bateau n'accostant pas. On avait à peine jeté l'ancre, qu'une cinquantaine de barques montées de «coulies» nous environnent de toutes parts, se frappant, se bousculant à qui mieux mieux, afin d'atteindre plus tôt le bout de l'echelle qu'on allait tendre.

J'étais fort en peine et me demandais comment j'allais m'en tirer cette fois, car il me fallait descendre comme tous les autres, quand tout-à-coup j'aperçus non loin, dans une de ces barques un chapeau blanc et une toge noire. A cette vue mom coeur bondit!.. Mais ma joie fut encore doublée lorsque sous ce chapeau blanc, je reconnus une figure qui m'était familière, celle du P. Didace, mon ancien confrère de collège, parti il y a déjà quatre ans. Dès lors, je n'y tins plus; je saisis mes bagages, et advienne que pourra. L'instant d'après j'étais dans les bras de ce cher Père. Qu'il fait bon de se revoir et de s'embrasser après quatre longues années de séparation !

Cinq minutes après nous étions au rivage. Ma joie était extrême. La première action que je fis en mettant le pied sur la terre chinoise, ce fut de m'incliner pour la baiser religieusement. Je ne sais trop ce qu'en ont pensé les bons chinois qui m'entouraient; mais ce que je me rappelle fort bien, moi, c'est la petite prière que j'adressai à Dieu en ce moment : «Faites» ô mon Dieu, qu'après avoir longtemps travaillé sur ce sol païen, après l'avoir, si possible, fécondé de mes sueurs, je l'arrose de mon sang,

en le versant pour l'honneur de la Foi et la gloire de votre Très Saint Nom.».......

A six heures, j'étais à l'autel, remerciant Dieu le Père par son Divin Fils et par Marie, sa divine Mère.

A neuf heures, nous montions ensemble au Séminaire, résidence temporaire de Monseigneur.

Sa Grandeur m'attendait déjà depuis longtemps, et pour me permettre d'arriver plus tôt, Elle avait commandé que l'on prît un ricksha..

«Ah ! le Canada ! le Canada ! s'écria Monseigneur en m'apercevant, le Canada ! Comme c'est beau de promettre, mais comme c'est encore plus beau de tenir parole ! Venez donc que je vous bénisse et vous embrasse : nous comptons sur le Canada !..... Une pareille réception console, n'est-il pas vrai, de bien des choses ?

Dans l'après-midi nous visitâmes le Séminaire et les dépendances.

Le lendemain, dimanche, nous assistions à la réouverture des classes de catéchisme; j'étais ensuite invité à donner la bénédiction duT.S.Sacrement aux chrétiens et aux catéchumènes. C'est là que j'entendis pour la première fois ces grands enfants prier à leur façon, je veux dire, en commun et à haute voix : ils ne savent guère prier autrement. Oh ! comme j'ai été vivement impressionné d'entendre ces voix !

Le lendemain, nous redescendions à la ville pour faire la visite des oeuvres de la Mission.

Ces oeuvres, très nombreuses, sont en partie aux mains des bonnes religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie, établies ici dès 1886. Elles ont un hôpital et un dispensaire pour les Chinois, un hôpital et un dispensaire pour les Européens; en plus, une léproserie, un pensionnat de jeunes filles et nombre d'ouvroirs; et tout cela fonctionne à merveille. Aussi faut-il voir de près l'activité, l'application et le dévouement de ces bonnes religieuses.

Et elles ne s'en tiennent pas là. Elles sortent et vont dans les villages éloignés soigner à domicile, afin d'avoir l'occasion de baptiser les petits enfants mourants. La Supérieure me disait que, dans une seule journée, avec une de ses compagnes, elle avait baptisé jusqu'à 18 de ces petits êtres.

Ah ! si nos jeunes filles du Canada, elles si nombreuses, si bien élevées, si bien éduquées, si fortes, si solides, et parfois, il faut le dire, si fort en peine de leur destinée, y songeaient un peu, un tout petit peu, que de centaines, que de milliers de petites âmes entreraient par leur moyen en paradis. C'est si facile maintenant : ces mêmes Franciscaines sont établies à Québec, où elles ont un noviciat. Elles viennent d'ouvrir en Chine leur 36e maison. Puis il y a à Montréal les religieuses de l'Immaculée Conception, et à Sherbrooke les religieuses missionnaires de Notre-Dame des Anges, qui semblent n'avoir été créées et mises au monde que pour venir en Chine.

Mais pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous troubler; j'ai tout simplement voulu vous inviter à réfléchir un peu. Réfléchisez donc, et surtout priez.

Le voisinage de toutes ces belles oeuvres, dont je vous parle, m'a déjà valu d'exercer efficacement mon ministère. Oui, j'ai déjà eu la consolation de faire deux baptêmes, deux baptêmes d'adultes. Quelle joie j'en ai éprouvée ! J'ai donné à ces deux bienheureux — car ils sont déjà partis pour le ciel — les noms de mon père et de mes frères. Quand je ne serais venu en Chine que pour ces deux baptêmes, je pourrais donc compter n'y être pas venu pour rien. Quoi de comparable, en effet, au salut d'une âme ?

Hier, on me baptisait à mon tour... C'est la coutume, en effet, pour tout néo-missionnaire de prendre un nom chinois. Devinez celui que l'on m'a donné... Mais je vous le donnerais en 1,000 et 10, 000, que vous n'y arriveriez pas; j'aime autant vous le dire tout de suite. On a tout simplement tenté de traduire mon ancien nom Bonaventure, mais on n'a réussi qu'imparfaitement. Tout de même il en reste du sens et beaucoup de sens encore. Voyez plutôt : «Ouen-tcheng-houa»

On m'a même donné un second nom littéraire — conformément à la coutume — : Ben-tchang.

Ce qui veut dire : [1](La sagesse affermira la Chine, [2]) Un travail persévérant triomphe de tout. N'est-ce pas qu'il reste encore du sens ? C'est même tout un programme. Fasse le ciel que je le réalise, du moins en partie ! C'est bien là mon désir; c'est

aussi le voeu que formait tout haut Monseigneur en m'imposant ce nouveau nom.

Mon futur champ d'apostolat est déjà désigné : c'est à 300 milles d'ici, vers l'ouest, «Pos-hing». J'irai rejoindre le R. P. Prosper, un compatriote, parti de Montréal, il y a à peine deux ans. J'espère que nous ferons bon ménage ensemble. Il a sous sa garde 15 à 16 cents vieux chrétiens, très fortement répartis en plusieurs chrétientés. Au milieu de tant de vieux chrétiens, j'aurai toutes les facilités voulues pour bien apprendre la langue. C'est surtout dans ce but que Monseigneur m'envoie en ce lieu.

* * *

Chapitre III

VOYAGE DANS L'INTERIEUR

I

(1ère étape) : de Chefoo à Ma-kia-tchoang-tze.

Mon départ pour l'intérieur fut fixé au lendemain même de la fête de N.S.P.saint François : j'allais donc partir sous d'heureux auspices. Je vous avouerai qu'avant d'entreprendre cette dernière partie de mon long voyage, je n'étais pas sans quelques craintes.

La distance que j'allais parcourir était longue : 900 à 950 lys, 110 à 115 lieues environ, c'est-à-dire, à peu près deux fois la distance de Québec à Montréal; et j'allais être seul à franchir cette espace, seul avec un guide dont j'ignorais la langue.

De plus j'allais peut-être m'exposer... Quelques jours auparavant, en effet, un de nos Pères, ayant eu à faire une partie du même trajet, avait vu sa monture arrêtée en route par des birgands, son guide sommé de descendre et de rendre la bourse ou la vie...Mais la vue du Père, à longue barbe sortant brusquement du char pour voir ce qui en était, avait tellement terrifié les voleurs qu'ils avaient tous pris la fuite.

Mais moi, je n'ai pas encore et à beaucoup près autant de poils au menton...



PORT DE VANCOUVER, (*voir p. 14*)

Enfin, et ce n'était pas la moindre cause de mes appréhensions, je n'étais pas encore muni du passeport requis par l'autorité et qui me permît, comme aux autres missionnaires, de circuler à l'aise par tout le Chantong. Ce passeport m'avait bien été promis, mais comme il devait venir de Pékin, et qu'en Chine on n'est jamais bien pressé, on n'avait pas réussi à me le faire tenir à temps. Et les Japonais, maîtres de Tsing-tau, comme vous le savez, depuis qu'ils en ont délogé les Allemands, rôdaient encore partout dans les environs. Deux mois à peine auparavant ila avaient arrêté deux de nos Pères; heureusement, ils ont réussi à se faire relâcher tout de suite.

Mais en cette difficulté comme en toute autre, je mis ma confiance en Dieu, en Marie et en mon bon Ange. La pensée de cette triple assistance submergea toutes mes craintes et me tranquillisa.

Le 5 octobre au matin donc, après avoir célébré la sainte messe et récité mon Itinerarium je quittais Chefoo pour Poshing.

Quel dommage que je n'aie pas eu alors sous la main un de ces petits caméras de touriste pour prendre la photographie de ma monture, cela m'aurait épargné les frais d'une description, description à laquelle vous tenez, sans doute.

En Chine, on ne voyage pas encore comme en Europe ou en Amérique : dans les airs ou sous l'eau. Ici on est plus posé : on sait marcher sur le sol et pas très vite encore. Il y a des trains, sans doute, en Chine, il y en a même présentement dans plu-

sieurs directions. Mais comme la Chine est immense et que ces voies ferrées sont beaucoup moins nombreuses qu'en Occident, il s'en suit que des vicariats entiers restent encore privés de cette commodité. Le nôtre n'est pas trop mal partagé sous ce rapport : nous avons présentement la ligne de Tsing-tau à Tsi-nan-fou, et nous aurons peut-être avant longtemps celle de Chefoo et Wei-hsien.

Mais n'allant pas de Tsing-tau à Tsi-nnan-fou, et n'ayant pas du tout l'intention d'attendre que l'on m'ait fait une voie ferrée, je devais porter ma vue sur quelque chose de plus modeste.

A l'époque où je voyageais, jusqu'à cinq espèces de montures pouvaient être mises à ma disposition; je n'allais pas être à pieds, comme vous voyez : le char, la chenn-tze, le palanquin, la brouette et l'âne.

Le char, qui n'est après tout qu'une vulgaire charrette, bien solide, il est vrai, mais sans ressort et dont les ridelles fermées sont surmontées d'une couverture en toile cirée, forme demi-cercle; le palanquin, espèce de hamac suspendu à une longue perche que portent deux hommes; très en usage dans le sud et les grandes villes, cette monture l'est beaucoup moins dans le nord : le missionnaire ne s'en sert à peu près jamais; la chenn-tze, dont la forme et le degré de luxe peut varier avec les circonstances; la brouette, qui sert, elle aussi, à transporter les personnes, pourvu toutefois que le touriste accepte de compter avec les lois de l'équilibre; enfin, monture beaucoup moins encombrante et plus

commode que toutes les autres, surtout pour le missionnaire, le dos de l'âne ou du mulet.

Repassant tous ces noms dans mon esprit, je commençais déjà à m'inquiéter au sujet du choix que j'allais faire, quand nos bons domestiques, toujours prévenants, me tirèrent d'embarras en me présentant une chenn-tze.

La chenn-tze, ou chaise, comme je vous l'ai dit, peut varier à l'infini dans sa forme et son degré de luxe. Pour le mandarin en sortie, comme pour la nouvelle mariée qui passe la porte, c'est le nec plus ultra de l'élégance et de la somptuosité; elle revêt alors la forme d'une jolie petite maisonnette, suffisamment spacieuse pour y loger un tabouret, mais pas plus; maisonnette toute tapissée à la chinoise et aux fenêtres ombragées de rideaux aux couleurs les plus voyantes. Le charmant petit palais, dont l'aspect attire tous les regards, repose sur deux longues perches et est portée par deux ou quatre hommes, selon le degré de dignité, ou... le poids du personnage.

La chenn-tze du campagnard comme aussi celle du missionnaire est plus modeste et cela se comprend. C'est bien encore un peu la précédente, mais réduite à sa plus simple expression. Les lambris d'acajou tendus de vert, de bleu et de rouge sont ici remplacés par une simple natte reposant sur des éclats de bambou pliés en forme de cercle. la base du tout est encore deux perches telles que signalées plus haut, un peu plus grossières cependant, mais guère moins solides. Pour le fond, il est

fait tout simplement de cordes que l'on tend ou détend à volonté, d'après la quantité de vos bagages. Lorsque ceux-ci ont été placés et recouverts de votre «gouto», on vous invite à monter. Le marchepied, il est très simple et s'offre à vous de lui-même : c'est la plupart du temps le genou de votre charretier, qui d'ailleurs se prête toujours à cette besogne avec la meilleure grâce du monde.

A peine monté, vous recevez une nouvelle invitation, qui est celle de vous coucher et de vous bien reposer. Mais allons donc ! est-ce que l'on vient en Chine pour dormir ? «Les Chinois, eux, semblent croire que les étrangers en voyage n'ont rien autre chose à faire. Je me rendis toutefois à l'invitation, par esprit d'obéissance; mais je ne fus pas lent à m'apercevoir que Dieu avait placé dans l'estomac humain certains articles qui, tout en allant bien ensemble, n'aiment pas cependant d'être trop secoués ni trop heurtés les uns contre les autres. Je revins donc presque aussitôt m'asseoir à l'avant. Là, avec l'avantage de me sentir mieux, j'avais celui de pouvoir observer plus à mon aise.

A ce sujet, oh ! comme je pus me délecter. Il faisait le plus beau temps du monde : un grand soleil canadien fin de juin ou mi-octobre inondait de ses chauds rayons l'immensité du ciel sans nuage; une douce et gentille petite brise de l'ouest, symbole du souffle mystérieux de la grâce que l'apostolat apporte à ces régions, courait sur la plaine et caraissait aimablement la figure.

La première merveille qui s'offrit à mes regards fut la grande nature : les montagnes, les champs, l'aspect des villages et des bourgs.

Les montagnes, car il y en a ici en quantité, n'ont pas tout-à-fait l'aspect de celles du Canada, leur coupe est moins douce, leur crête plus altière, en un mot, elles semblent plus sauvages. Le peu de verdure qui décore leurs flancs est en partie rongée par les buées salines que le vent apporte de la mer; ce qui leur donne une teinte rougeâtre peu propre à réjouir la vue. Vraiment, en les apercevant, on se dirait aux abords d'immenses mines, aux gisements ferrugineux, exploitées autrefois par des géants et abandonnées depuis, à cause de quelque grand crime...

Ces pics sont si nombreux en cet endroit qu'ils encombrent toute la rive, et il y en a même jusque dans la mer et le port de Chefoo en est formé. On dirait qu'un jour ils tentèrent le passage de l'océan, mais qu'une main invisible les retint.

Mais à mesure que l'on s'éloigne de la côte, ces montagnes s'isolent des unes des autres et prennent peu à peu un aspect moins sévère; on se dirait alors quelque part dans les Cantons de l'Est. Puis bientôt elles se groupent de nouveau, se coordonnent pour ne plus laisser apparaître à certains points de l'horizon que quelques mamelons arrondis, dont l'aspect rappelle assez ceux de Montréal, de Beloeil, de Richemond. Et dans l'espace laissé libre, la vue s'étend comme à l'infini sur une plaine fertile, ondulant en légers côteaux, en vallées peu profondes,

semblables à ces lames de fond qui persistent longtemps encore après la tempête. C'est la Chine, c'est la Chine véritable qui commence.

A ce moment de l'année. les paysans étaient à faire leur seconde récolte et à préparer celle de l'an prochain en ensemençant leur blé. Le blé est la céréale la plus commune, c'est quasi comme dans l'Ouest canadien. Par contre, l'avoine et l'orge sont rares; je n'en ai point vu. J'ai vu bien peu de sarrazin et point du tout de riz. Cette dernière plante est plutôt propre au sud de la Chine et au Japon, bien qu'il y en ait un peu dans le Chan-tong même, à Tsi-nan-fou, par exemple.

Le blé d'Inde ou maïs n'est pas rare. Une plante, ici, qui lui ressemble beaucoup quant à la feuille, et qui le remplace avantageusement comme engrais, c'est le «sorgho», espèce de graminée, dont la grappe, toujours abondante, sert d'aliment et la tige de combustible.

Pour les légumes, ils abondent et sont à peu près de mêmes espèces qu'au Canada. La patate cependant fait défaut en bien des endroits. Elle est remplacée par le «tikoa», patate chinoise, dont la forme est un peu plus allongée que celle de la patate canadienne, mais dont la chair est plus juteuse et le goût plus sucré.

La terre est excellente en général. Sa fécondité, en bien des endroits, égale et dépasse même celle des meilleures régions de la province de Québec : la Beauce, la vallée du Richelieu, par exemple... Et il le faut bien, certes ! pour pouvoir supporter



SAINTS MARTYRS DU JAPON. (*voir p 24*)

deux moissons par année. Mais il faut reconnaître aussi qu'elle est bien cultivée.

Le soin que le paysan apporte à cultiver sa terre rappelle réellement celui que nos bonnes grand'mères mettaient à ensemencer et à entretenir leur petit jardin. Mais son travail est lent, très lent.....

Ah ! sous ce rapport, on est encore bien loin, ici, je vous l'assure, de l'Ouest canadien. Il n'y a pas, ou à peu près pas de chevaux; ils sont remplacés, dans les travaux du labour, par le boeuf et l'âne, et vous savez comme ces animaux vont lentement. La charrue a un soc, sans doute, mais elle n'a qu'un mancheron, et très court encore. La semeuse ou semoir — car les Chinois ne sèment pas d'ordinaire à la main — est assez originale. Elle consiste, dans sa partie essentielle, en deux tiges creuses, bien ferrées, qui labourent le sol et que surmonte un petit réservoir avec orifice, par où le grain peut s'écouler dans les tiges, et de là, dans la terre. Cet orifice est lui-même traversé par une broche qui retient à l'intérieur un grelot. La descente régulière de la semence est procurée par l'agitation constante de cette broche, agitation maintenue elle-même par les secousses données à la machine par les résistances du sol ou le bras du semeur. Mais, me direz-vous peut-être, pourquoi ici ce grelot et pas autre chose à sa place ?... C'est bien ce que je me demandais aussi, moi-même, quand un jour, passant à la tête d'un champ où arrivaient deux attelages, j'entendis tout à coup, plus distinctement que d'habitude, le son du fameux grelot, et vis aussitôt l'un

des semeurs aller chercher son grand sac de grain pour alimenter son réservoir. Je compris alors que là, comme ailleurs, le grelot pouvait bien avoir pour fonction de donner l'alarme... Je ne pus m'empêcher de sourire. Comme vous voyez, pas si simples encore ces Chinois.....

Le malheur cependant, non seulement ici, mais par toute la Chine, c'est que les pluies, destinées à entretenir et à développer la fécondité du sol, ne sont pas régulières. Il se passe parfois des 4, ou 5 mois sans qu'il en tombe une goutte. A l'époque où je vous parle, par exemple, durant l'espace de deux mois, il n'a plu que deux fois, et si peu, si peu que c'est vraiment pas la peine d'en parler. La conséquence inévitable, c'est que bien souvent une récolte entière et parfois deux sont manquées. On essaie bien d'y suppléer par l'irrigation — l'eau qu'on tire des puits et déverse sur le sol — mais ce mode d'arrosage est toujours imparfait et ne peut d'ailleurs s'effectuer partout : la sécheresse gagne toujours.

L'industrie laitière, à part les grandes villes, pour l'usage des étrangers, est à peu près inconnue ici; je n'ai pas vu un seul troupeau de vaches à lait, à peine quelques petits troupeaux de chèvres par-ci par-là, et c'est tout.

Par contre le porc est en honneur. J'en ai vu d'innombrables troupeaux que l'on menait au champ près de la moisson, afin de ne rien laisser perdre de ce qui avait pu échapper à la main des glaneurs.

Mais l'amour du sol et l'application à le bien cultiver ne sont pas les seuls traits caractéristiques du peuple chinois, il en est bien d'autres encore.

Un de ceux qui m'ont le plus frappé fut sa sociabilité, son esprit de famille. Je me rappellerai toujours la scène admirable dont j'ai été témoin au cours de la traversée. Nous approchions du Japon, nous avions déjà pénétré dans le courant japonais. Un bon matin, vers l'heure du déjeuner, étant sorti sur le pont pour me promener, j'aperçus tout à coup, à l'avant, l'équipage qui se chauffait au soleil. Ils étaient là environ une centaine de Chinois — l'équipage du «Monteagle», à part les officiers, en était exclusivement composé — ils étaient là, dis-je, une centaine environ se chauffant au soleil, humant avec délectation la brise matinale. Les uns étaient assis, les autres debout et causaient : on en voyait appuyés nonchalamment sur l'épaule ou le genou de leurs voisins; d'autres se tenaient par le cou; et tous causaient et ricanaient. Jamais je n'ai été témoin d'une scène aussi typique : c'était l'esprit de famille et la charité fraternelle mis en acte et exposés dans ce qu'ils avaient de plus délicieux. J'aimais déjà beaucoup les Chinois, et vous n'en pouvez douter, mais à partir de ce moment, ma sympathie la plus entière leur fut irrévocablement acquise. Je compris mieux alors la parole et le geste de Saint Grégoire Pape qui, charmé et attendri à la vue des jeunes Anglais conduits comme otages à Rome et détenus là comme esclaves, députe aus-

sitôt le moine Saint Augustin pour aller travailler à la conversion de l'Angleterre.....

Cette sociabilité, cet esprit de famille se manifeste surtout dans la manière de vivre du Chinois : sa façon de se loger et de passer ses loisirs.

En jetant, tout à l'heure, un regard sur la campagne pour y observer les travaux des champs, vous vous êtes très probablement représenté — comme c'est naturel de le faire d'ailleurs — chaque famille habitant isolément son petit domaine; et ce petit domaine lui-même, bien circonscrit, bien délimité des domaines voisins, par une haie de bois ou de fil de fer, orné d'une petite maisonnette et de dépendances qu'ombragent quelques grands arbres, comme c'est le cas en Amérique, en France; ou bien encore, comme cela se pratique en Québec : les maisons des propriétaires construites à la tête de leur domaine et rangées à la file de chaque côté de la grande route.....

Rien cependant n'est moins conforme à la réalité que cette conception. Les Chinois campagnards n'habitent pas isolément sur leur domaine: ils se réunissent et se groupent en petits villages, petits bourgs de 50,75,100 familles. Il y a de gros villages de 200 à 1000 familles, mais il y en a aussi de 15 à 20 seulement. Et là, non contents d'habiter dans la proximité les uns des autres, ils veulent encore que leurs demeures se juxtaposent, se touchent, et cela, beaucoup moins par manque d'espace que par économie de matériaux et de combustible, car le bois est rare, et l'on n'entreprend jamais de se chauffer.

La campagne apparaît donc assez dénudée, comme vous voyez : point de maison, point d'habitation d'aucune sorte, et... point d'arbres non plus.

Point de bois, mais avec quoi construit-on, me direz-vous ? Avec de la brique. La brique coûte très peu cher ici, puisqu'on peut en faire partout, la terre s'y prêtant. Lorsque l'on peut se procurer assez de combustible, on la fait cuire au feu ; si non, on l'expose au soleil, et c'est tout. Dans ce dernier cas, évidemment, la solidité des constructions s'en ressent, surtout en temps humide. Jamais, dans l'intérieur, on ne songera à donner à une maison plus d'un étage. On épaterait et on ferait rire les paysans, si on leur disait qu'ailleurs on voit des bâtisses de 20 à 25 étages. Les plus gros villages ont un mur d'enceinte, mur également fait de brique ou de terre, et assez élevé : mesure de précaution contre les brigands. Les petits villages se contentent de la garde des chiens.

Chaque bourg, chaque village, est donc, comme on le voit, toute une petite cité, tout un petit royaume. Et il y en a, je vous assure, de ces petites cités, de ces petits royaumes en Chine. Du haut d'un côteau un peu plus élevé, j'ai pu en compter un jour plus de trente, et, cela, dans un rayon de deux lieues à peine. Après cela, on peut se représenter un peu plus facilement l'incroyable population de ce royaume du Milieu !

Mais ce que font tous ces gens là ?... Le voici :

Le jour, à l'époque des travaux, le village est à peu près désert : tout le monde est aux champs.

Les femmes y vont, elles aussi, et apportent là leurs bébés, auxquels elles donnent sur place, sans se gêner le moins du monde, tous les soins requis.....

Le temps des travaux passé, le village se repeuple évidemment; mais l'activité ne se ralentit pas, elle ne fait que changer de forme. Alors les meules se découvrent, les gerbes de blé et les tiges de haricots sont étendues dans l'air tout près et les fléaux s'agitent. Ceux qui n'aiment pas à se donner tant de mouvement, ont leur petit rouleau de pierre à forme polygopyramidale. Ils y attèlent leur âne, et, se plaçant eux-même au milieu de l'aire bien garnie, tenant d'une main la corde qui retient l'animal et de l'autre le fouet, ils font évoluer le baudet. Le rouleau, eu égard à sa forme particulière, suit assez fidèlement l'animal qui le tire. Lorsqu'on a passé à peu près partout, l'on s'arrête; la couche de paille est alors retournée, puis l'on se remet à tourner de plus belle.....

Dans l'angle de l'aire est la meule mue par les femmes : c'est là que se prépare la blanche farine. Tout près d'elles sont les enfants qui jouent; un peu plus loin, le chat et le chien qui se chauffent au soleil; puis de l'autre côté, assis à l'ombre du gros saule et fumant sa pipe, le grand'père, qui contemple et examine pour voir si tout se passe bien comme de son temps.....

J'ai vu de ces scènes bien souvent au cours de ma route, et j'en ai été charmé. Mais là où le village était chrétien, il y avait mieux encore.

A la vue du Missionnaire qui passait, le père, la mère, le grand'père et les petits enfants, tous quittaient à l'instant leur poste et leur emploi, se portaient sur le bord de la route et s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction. O spectacle ravissant ! Dites-moi, se peut-il trouver quelque chose de plus beau ici bas ?... J'ai vu et admiré bien des fois le tableau de l'Angelus du soir»; je dois cependant reconnaître qu'il pâlit à côté de celui qu'on aurait pu tracer ici.

Les habitants d'un village portent en général le même nom : ils sont descendants d'un même père et ne forment par conséquent qu'une seule et même grande famille. Ce qui fait que la population ne s'accroit pas trop rapidement et que les liens de parenté ne se multiplient pas à l'infini, c'est que habituellement les jeunes gens ne prennent pour épouses que des jeunes filles de villages étrangers et d'un nom différent du leur.

L'acte principal de la religion pour les païens, ici, c'est le culte des ancêtres. Il serait trop long de vous expliquer présentement jusqu'où cela va. Il y a des volumes écrits sur le sujet. Peut-être entreprendrai-je un jour d'en résumer quelques uns pour vous en faire part. Qu'il me suffise pour le moment de vous dire que le premier hommage que l'on croit devoir rendre aux défunts, c'est de leur donner la sépulture la plus pompeuse possible, et dans l'endroit le plus convenable et le plus beau du domaine familial. Pour ce qui est des dépenses qu'un tel enterrement exige, on ne recule devant rien : on

pourrait le regretter au temps des semailles ou des moissons, la mort divinisant tout esprit et lui donnant plein empire sur tous les éléments.

Sur la tombe on élève un tumulus ou amas de terre dont les proportions varient avec l'âge ou la qualité du personnage disparu. Les plus riches ont une pierre tombale commémorative de leurs oeuvres et de leurs vertus. Les autres sont privés de ce souvenir. Tous cependant ont leur tumulus à la base duquel est une petite ouverture en brique qui permettra à leur esprit de circuler à l'aise. Il est strictement défendu de jamais toucher à ces monuments, quel que soit d'ailleurs leur degré d'antiquité.

Avec les années, on le comprend, le domaine familial est envahi par ces tombeaux; quelques uns même en sont déjà au tiers recouverts, ce qui donne à la contrée, dans le voisinage des bourgs surtout, un aspect tout à fait curieux. Et la mort gagnant toujours, la Chine devient donc peu à peu un vaste cimetière : pauvre Chine !

A l'époque du changement de dynastie, on avait parlé de niveler tout cela, comme aussi de couper la queue (couette). Mais on a dû reculer devant la difficulté d'entreprendre même l'exécution de la première mesure; la seconde à peine entreprise a été suspendue, tant l'esprit traditionnel et religieux ont ici de force.

Comme vous le voyez, un voyage dans l'intérieur ne manque pas d'intérêt.....

VUE DE CHEFOO. *(voir p. 25)*

Mais dans ces courses du Missionnaire il n'en va pas tout à fait comme dans celles des héros de romans : le besoin de s'arrêter se fait vite sentir... En effet, lorsqu'on a voyagé pendant six ou sept heures sur une des montures que je vous ai décrites plus haut, on commence à songer à descendre pour se refaire l'estomac et se reposer un peu. Et les bons Chinois, peut-être moins cependant par pure charité que par intérêt personnel, ont, eux aussi, pensé à ce besoin des étrangers. C'est pourquoi dans la plupart de leurs villages, sur les rues les plus passantes, ils ont ouvert de petites auberges ou petits restaurants.

Ah ! ces auberges chinoises, que de choses, sans les calomnier, on pourrait en dire !... Ce ne sont ni des Windsor, ni des Frontenac, je vous l'assure; pas même de modestes cafés canadiens. Représentez-vous une vulgaire bergerie dépeuplée, souvent pas plus propre et sans pavé. Placez-y une table boîteuse et un bout de banc à trois pieds; puis dans un des coins, une légère élévation faite de boue séchée et recouverte d'une natte devant servir de lit..... Voilà le type de l'auberge chinoise.

Ce qu'on y mange ?... Mais ce qu'on nous apporte. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit à ses Apôtres en les envoyant :«Edete quae apponuntur vobis»; Mangez ce qu'on vous présentera». Il faut bien reconnaître cependant que ce conseil du Maître, qui d'ordinaire, pour les prédicateurs en pays civilisés et catholiques, comporte une liberté, ne s'entend pas toujours dans le même sens en pays infidèles.....

C'est ici que l'on fait connaissance avec la fourchette chinoise : les fameux bâtonnets ! La faim apprend à s'en servir.

Le soir, il ne faut pas trop chercher le bec de gaz, on perdrait son temps. Sur la table est là, toute modeste, si modeste que vous ne l'avez pas encore remarquée, une petite lampe à pétrole, sans verre, dont la mèche peut avoir une demi-ligne de grosseur. On dit qu'elle peut brûler toute une nuit sans faire une grande dépense; il est même préférable, paraît-il, de la garder ainsi allumée: cela préserve des punaises,... mais pas de la fumée. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'éblouit pas trop. Ah ! on ne veille pas tard, je vous assure, et l'on a tout le temps voulu pour faire oraison.

La nuit... Eh bien ! là comme ailleurs, on essaie de dormir; et il faut le faire en toute confiance en Dieu et son bon ange, car la porte, elle barre, sans doute, puisque c'est une barre qui sert à la tenir fermée, mais elle n'a pas de serrure : on a mieux que cela en Canada pour les hangars à bois.

Au cours de la nuit, on est parfois réveillé en sursaut par un bruit qui ferait croire à un tremblement de terre. Rassurez-vous, c'est tout simplement l'âne et le boeuf, vos voisins, qui, pour ne s'être pas bien entendus au préalable sur la limite de leur ration comme de leur couche, se sont vus contraints d'en venir à la régularisation parfaite de leurs droits. Une nuit où le mur qui nous séparait n'était qu'une simple natte, je crus à une réelle irruption. Heureusement, la bonne natte, imitant

le roseau de La Fontaine, plia mais ne rompit point. Bientôt tout entra dans le calme. Je pensais alors que si le petit Jésus, la nuit qu'il passa dans sa crèche, avait eu des voisins aussi turbulents, il n'avait pas dû dormir beaucoup.

Le matin on est d'ordinaire réveillé de très bonne heure. C'est tout d'abord le chant du coq qui se fait entendre, puis ce sont les chiens qui lui répondent, enfin c'est l'âne qui se met de la partie. Bientôt tout cela fait tapage à la fois. Impossible alors à tout moine de ronfler. Mais la faute en est la plupart du temps au guide lui-même qui les a tous devancés. Il donne pour raison qu'il faut partir de grand matin et que ses bêtes ont besoin de manger. De grand matin, oui l'on part. J'ai vu une fois — nous étions en marche déjà depuis assez longtemps — que, me tournant vers le nord, j'ai pu encore compter facilement les étoiles de la grande Ourse, et même toutes celles de la petite...

Après deux jours de cette marche, que l'on peut bien appeler forcée, nous atteignions «Ma-kia-tchoang-tze, le premier poste de mission où je devais m'arrêter en route.

2e Etape : Ma-kia-tchoang-tze à Chang-y.

Ma-kia-tchoang-tze a été jusqu'à ces derniers temps le lieu de la résidence habituelle d'un de nos pères missionnaires. Il vient de la quitter pour se rapprocher de la mer. Comme les logements sont assez convenables et surtout très spacieux, Mon-

seigneur décida récemment d'y transporter le petit Séminaire, devenu trop à l'étroit à Tsing-chow-fou., et c'est précisément à l'époque de mon passage que devait s'effectuer ce changement. Le P. Eusèbe, directeur, devait même être rendu pour mon arrivée et c'est le char qui l'avait amené que je devais reprendre pour poursuivre ma route.

Malheureusement pour moi, il n'était pas rendu, et je dus me débrouiller seul avec les domestiques, tous chinois évidemment.

Il était vendredi soir lorsque je descendis en ce lieu. Le dimanche, nous eûmes les offices paroissiaux : je distribuai la sainte communion aux fidèles à une heure matinale, et je célébrai la sainte messe vers 8 heures; mais je ne prêchai pas, et vous savez bien pourquoi...

A l'issue de la messe et de l'action de grâces, comme je me disposais à prendre une bouchée, les chrétiens arrivèrent pour saluer le père et lui présenter leurs hommages. Je ne vous cacherai pas mon embarras. Prenant toutefois ma meilleure figure, je priai alors le domestique et aussi mon bon ange de vouloir bien parler pour moi, les chargeant d'interpréter mes pensées et mon attitude. Ces bonnes gens se prosternèrent à genoux devant moi et me prièrent de les bénir; je le fis de grand coeur.

La réception ne fut pas très longue, on le conçoit. lorsque tous furent partis, mon domestique, que je comprenais un peu mieux et avec qui je pouvais m'expliquer plus longuement, me fit part de la ré-

flexion d'une bonne vieille à sa sortie :«Ce père, dit-elle, ne sait pas parler, il ne sait que sourire.»

Le bon Père Eusèbe n'arriva que le mercredi. Il était accompagné de son assistant, le P. Tchang, prêtre chinois, et de leurs 8 ou 10 élèves, l'espoir de l'Eglise de Chan-tong.

Cette nouvelle réception fut un peu plus démonstrative que la précédente; cela se conçoit et l'échange des sentiments aussi mieux compris. J'avais entrevu ce père à Montréal, étant encore au noviciat; je pus donc assez facilement le reconnaître en dépit de sa longue barbe. Mais lui m'avait moins remarqué, je lui étais tout à fait étranger.

Après un moment de repos, nous prîmes le souper et nous causâmes ensuite fort avant dans la soirée. Ce bon père s'informa de tout, et tout semblait l'intéresser. Il me parla longuement de sa vie de missionnaire et me fit part de ses projets comme directeur.

Le lendemain, dès 7 heures, j'étais sur ma nouvelle monture et je poursuivais ma route.

Cette fois ce n'était plus seulement pendant deux, mais pendant trois jours qu'il me fallait marcher sans m'arrêter.Pour la contrée, c'était bien en général à peu près le même aspect que j'avais remarqué jusque là. Les montagnes cependant se faisaient de plus en plus rares et la vue par suite se portait plus loin, les terres apparaissaient plus fécondes et mieux cultivées et la population plus dense. Je traversais alors la plus belle partie du Chan-tong et peut-être de la Chine entière, on me l'a dit ensuite.

J'étais surtout intéressé par l'attitude et le costume des nombreux voyageurs que je rencontrais. Le Chinois, de sa nature, est d'humeur voyageuse. Pour la moindre raison il se met en route et entreprend souvent de faire les plus longs trajets.

Chose assez curieuse ici — je l'ai déjà signalée, mais j'étais loin de la croire aussi générale — c'est qu'en Chine, la femme aussi porte le costume masculin. En passant à Victoria, capitale de la Colombie Anglaise, j'avais bien vu, comme je l'ai dit, la culotte féminine, mais la culotte de soie, très large et tombant librement. Ici, pour ne rien perdre de ses dimensions, elle n'est pas, à beaucoup près, de qualité aussi précieuse, et surtout elle est bien nouée au bas de la cheville du pied, comme les coureurs des bois d'Amérique ont accoutumé de le faire en hiver. Pour compléter l'anomalie, les hommes, eux, en général, portent une longue robe qui descend jusqu'aux talons.

On se trompe grandement en Canada, lorsqu'on pense que tous les Chinois sont de même taille et de même figure que ceux que l'on rencontre là-bas dans les grandes villes. Les Chinois d'Amérique viennent pour la plupart de la région de Canton, c'est-à-dire du sud de la Chine et exclusivement de là. Or dans le sud, comme on le sait, il fait très chaud et la chaleur à la longue affecte beaucoup le tempéramment et même la constitution physique. Ici, dans le nord, le climat étant tempéré, la race chinoise est forte, vigoureuse et les individus, surtout les hommes, sont de taille qui rappelle les



LES 21 BIENHEUREUX CHINOIS (voir p. 95)

premiers sauvages d'Amérique. Leur physionomie est plus que passable; on voit même certains garçonnets, certaines fillettes d'une réelle beauté.

Mais sur ces grandes routes, on ne rencontre pas seulement des voyageurs à l'aise, indépendants, on voit aussi des indigents, des miséreux. Et c'est inévitable, que voulez-vous ? La religion chrétienne, seule réellement charitable et inspiratrice du vrai dévouement, n'étant pas là, cette portion misérable de l'humanité est fatalement délaissée, quand elle n'est pas persécutée. A qui ne cherche que la jouissance, en effet, que sert le pauvre, le soufreteux ? Ceux d'entre ces malheureux qui peuvent marcher et demander l'aumône à leur aise ne sont pas les plus misérables. Les plus à plaindre sont les infirmes : aveugles, paralytiques, boîteux, perclus de quelque façon. On les voit assis ou étendus près de la route, d'ordinaire à l'entrée ou à la sortie des bourgs. Lorsqu'ils nous voient ou nous entendent approcher, ils se dressent sur leur séant, et alors, avec force inclinations de tête et de buste, présentent leur requête, qu'ils ont soin de faire précéder d'un souhait : «Da lao-ye fa-t'sai, fa-t'sai !» Grand Maître, puisses-tu faire fortune aujourd'hui, mais de grâce. aide-moi un peu.

Mais qu'est l'indigence physique au prix de l'indigence morale ?... La suprême désolation pour le coeur du voyageur chrétien en ces contrées, c'est d'observer les épaisses ténèbres d'ignorance et d'erreur dont sont encore enveloppées ces pauvres âmes païennes.....

Oui, j'ai vu des idoles et des adorateurs d'idoles ! Chaque bourg, et même chaque village, en effet, a sa pagode dressée sur son mur d'enceinte, ou tout près de la grande route. On peut la voir et l'examiner en passant, et l'on peut même sans indiscrétion jeter un coup d'oeil à l'intérieur.

Et dire que j'ai vu là, agenouillés sur la pierre, des pères, des mères avec leurs enfants, et suppliant des statues de fer ou de bronze aux traits grotesques, et décorées de papier de couleur ! Ce qu'ils sollicitaient avec tant de ferveur, c'était probablement de la pluie, car on souffrait de la sécheresse depuis un mois. Après avoir rendu leurs hommages aux dieux on les voyait se diriger vers les tombeaux des ancêtres, et là, par de multiples prostrations parfois jusqu'au sol, s'efforcer d'apaiser leurs mânes irritées..... Que c'est pénible, que c'est pénible à voir ! Instinctivement, je me serais senti porté à sauter à bas de ma monture pour renverser cela à coups de canne. Mais je me contenais : Notre Seigneur lui-même n'est pas allé jusque lâ; il s'est contenté de pourchasser de son temple les marchands qui le profanaient.....

Qu'il fait bon après trois longs jours de marche à travers ce vaste champ de l'infidélité, voir dans le lointain poindre la croix. La croix ! oh, la croix pour le missionnaire, ce qu'elle lui dit lorsqu'il l'aperçoit ainsi de loin !... De ses deux bras tendus, elle semble l'inviter, l'appeler; et lui, sous le coup des sentiments confus que la vue de cet instrument divin fait éclater dans son âme, il voudrait s'élan-

cer dans l'espace, pour l'embrasser et s'y river pour toujours. Alors les sentiments brûlants de l'Apôtre saint-André chantent en son âme : «O croix, o bonne croix, croix désirable et tant désirée, croix aimée de toute mon âme, cherchée à travers tant de fatigues et appelée par tous les désirs de mon coeur, puisses-tu un jour me recevoir dans tes bras, pour m'enlever de ce monde et me rendre à Celui qui par toi m'a racheté.» Mais patience, mon fils, semble reprendre cette croix, patience. Ceux qui avant toi ont souhaité la même faveur, ne l'ont obtenue qu'après m'avoir fait connaître et plantée ici; telle sera aussi ta mission, à toi. En attendant console-toi à la pensée qu'à mon ombre tu trouveras toujours l'Eucharistie, un Dieu avec toi, mon prêtre aussi, l'homme de mes voies dont la parole éclaire et le geste absout et console, enfin la société de mes fidèles, mon héritage et le tien, dont les âmes brillent déjà comme des étoiles au sein de cette nuit ténébreuse.

Tels étaient les sentiments qui affluaient en moi lorsque le samedi soir j'atteignis Chang-y, deuxième poste de mission où je pouvais m'arrêter. La croix qui domine la chapelle, en effet, m'étais apparue d'assez loin et sa vue m'avait grandement réjoui.

3e Etape : De Chang-y à Fang-tze.

A peine avais-je franchi la grande porte du village que plusieurs chrétiens s'étaient portés à ma rencontre pour me saluer et me demander de les

bénir. L'instant d'après j'étais dans les bras du P. directeur de la mission, le P. Apollinaire. Français d'origine et venu directement en Chine, ce bon Père m'était tout à fait étranger. Mais nous fîmes vite connaissance.

Le lendemain, il m'offrit de chanter la grand' messe. C'est là que j'entendis pour la première fois de la musique chinoise. J'aimai bien cela, mais il faut bien le reconnaître, il y a loin de là au bruit harmonieux de nos grandes orgues.

Dans l'après midi, à l'issue du salut, nous sortîmes pour faire une courte promenade. Le Père me conduisit sur une petite hauteur voisine. De là, notre regard pouvait s'étendre librement sur les environs et embrasser à peu près toute l'étendue de son district. Sur ce sommet se trouve une petite pagode que nous examinâmes tout à notre aise. Mais bientôt, me faisant tourner le dos à ce spectacle si peu consolant, ce bon Père m'ouvrit tout à coup tout son grand coeur d'apôtre-missionnaire : «Vous avez devant vous, me dit-il, toute l'étendue de mon district. Savez-vous combien j'ai ici de villages à desservir ?» Et comme j'hésitais à répondre... «Mille huit, me dit-il; j'ai des chrétiens baptisés dans une cinquantaine et des catéchumènes dans une vingtaine d'autres». Puis prenant le ton d'une mystérieuse gravité : «Ah ! ajouta-t-il, s'il y avait plus de missionnaires ici, au Chan-tong !.....

L'entretien ne se prolongea pas davantage. Nous redescendîmes la colline en parlant d'autre chose.

Mais le soir toutefois, à l'oraison, je dois vous l'avouer, ma pensée se portait comme malgré moi dans ce Québec fortuné, vers ces vingt et quelques petits séminaires d'où sortent chaque année tant de beaux et grands jeunes gens..... En franchissant le seuil de ces maisons bénies, il y a 8 ou 10 ans, leur idée pour la plupart était déjà bien arrêtée : faire des prêtres du Seigneur, pour travailler un jour au salut des âmes. Quelques uns même n'ont dû leur éducation et leur instruction qu'à l'expression réitérée de ce noble dessein. Au cours de leurs études, ils ont changé... Aujourd'hui, ils convoitent les professions libérales déjà si encombrées, et où pour exceller il faut tant d'aptitudes, et pour se sauver, tant d'énergie et de soin. Ah ! pensais-je, qu'il serait utile à tous ces jeunes gens, et par suite à l'Eglise de Dieu, si, à l'époque de leur retraite de décision, ils avaient à parcourir le même trajet, à faire la même excursion que je viens de terminer. — «Mais c'est impossible», me dira-t-on. Je l'admets volontiers. Mais ce qui ne serait pas impossible, ce serait de faire faire à ces jeunes gens, au cours de leurs études, la lecture privée et suivie de la vie de quelques uns de ces grands fondateurs d'ordres apostoloques : saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, par exemple, ou encore de quelques grands apôtres et saints missionnaires, tels que saint Augustin, apôtre d'Angleterre, saint Boniface, apôtre de l'Allemange, saint Antoine de Padoue, apôtre de la France et de l'Italie, saint François-Xavier, l'apôtre des

Indes Orientales, saint François Solano, l'apôtre des Indes Occidentales.

Vous voyez que là comme ailleurs, c'est le fond qui manque le moins; et les fruits aussi, sans nul doute, dépasseraient l'attente, si l'on voulait se donner la peine d'y penser ou d'y faire penser. Ne l'oubliez pas, chers confrères et chers collègues dans l'oeuvre si importante et si sublime du salut des âmes : «empti enim estis pretio magno, sanguine Christi,» ne l'oubliez jamais, des âmes rachetées au même prix que les nôtres se perdent ici par millions et j'oserai dire par centaines de millions, et cela, uniquement par faute de missionnaires, car les conversions sont relativement faciles.

Nous sommes ici 30 prêtres étrangers et 8 prêtres indigènes, dans le vicariat du Chan-tong oriental et la population en est de 9 millions. Trente huit prêtres, remarquez bien ce chiffre, pour une population de 9 millions ! La Chine entière, nous disent les atlas, a une population de 400 à 500 millions d'habitants, dont deux million à peine sont catholiques.....

Le lendemain, lundi, je me remettais de nouveau en route, et le soir du même jour j'étais à Fang-tze.

4e Etape : De Fang-tze à Tsing-chow-fu.

Fang-tze est une fondation assez récente : 1905-1906, si je ne me trompe. Le premier noyau de chrétiens qui y a donné lieu était formé d'Allemands, venus pour travailler à l'exploitation des mines.

Un père, alsacien d'origine, leur fut accordé pour la desserte. Puis, Monseigneur, prévoyant le rapide développement que ce poste allait prendre — Fang-tze est cn effet sur la voie ferrée qui va de Tsing-tao à Tsi-nan-fou, — se hâta d'inviter les religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie à venir s'y établir. Elles acceptèrent, et dans l'espace de très peu de temps, on vit s'élever là, non loin de la résidence du père, un couvent assez spacieux, un orphelinat pour les enfants chinois et un pensionnat pour les jeunes européennes.

Dans les trois ou quatre années qui suivirent, le tout se compléta par un ouvroir pour les jeunes filles et les femmes du dehors, une école de vierges et un dispensaire pour les patients sans secours... Ce qui fit, pour nos oeuvres de bienfaisance dans ce coin du vicariat, un digne pendant à ce que nous avions déjà à Chefoo.

Mais l'arrivée subite des Japonais est venue donner un fier coup à tout cela, je vous l'assure. Les re:igieuses, ne pouvant plus alors garantir à leurs élèves la même sécurité d'allées et venues, durent fermer la porte de leur maison et le père vit, lui aussi, par suite du départ des Allemands, une portion notable de ses ouailles lui échapper.

Rien n'est intéressant comme d'entendre ce bon père raconter l'arrivée des Japonais. «En s'emparant de la voie ferrée à Tsing-tao, dit-il, ils avaient promis aux autorités chinoises de ne pas s'avancer plus loin qu'ici dans l'intérieur; mais une fois maîtres des locomotives, ils poussèrent sans s'arrêter

jusqu'à Tsi-nan-fou, mettant la haute main, à mesure qu'ils avançaient, sur les gares, offices, entrepôts, s'emparant même des résidences privées des Allemands.»

Mais le moment de me remettre en route était arrivé. Mon guide sachant que je pouvais désormais prendre le train, m'avait devancé; je me vis donc contraint de monter. C'est alors que la fameuse question du passeport revenait et se présentait dans toute sa réalité. Des Japonais circulant au Chan-tong..... mais j'en étais maintenant enveloppé ! que dis-je, j'allais même leur demander de me conduire. Mais le bon père me rassura : «Maintenant, dit-il, il n'y a plus de danger; d'ailleurs, j'irai moi-même vous reconduire à la gare et prendrai pour vous le billet.» Il vint en effet me reconduire et acheta mon billet. Le Japonais qui était là pointilla mon billet sans trop m'observer. Sur la plate-forme, je frôlai de même certains officiers en armes, qui me laissèrent également passer. Je montai donc, croyant n'avoir plus qu'à me cacher; mais par malheur, je tombai au beau milieu d'un wagon réservé aux soldats. — Une centaine de soldats japonais accompagnent ainsi constamment le train depuis qu'ils se sont rendus maîtres de la voie. — Que Faire ? Rebrousser chemin, mais c'était me faire remarquer davantage. Je redoublai d'audace : «audaces fortuna juvat.» J'allai donc bravement et tout droit m'asseoir sur un des bancs laissés vides. Je ne pus échapper aux regards cette fois. On me regarda, m'examina, me regarda de



MONSEIGNEUR ADÉODAT WITTNER ET LE P. BONAVENTURE
AU LENDEMAIN DE SON ARRIVÉE A CHEFOO (*voir p. 26*)

nouveau et me réexamina. Mais que voulez-vous : «Un chien, dit le proverbe, a bien le droit de regarder un évêque»..... Je laissai faire, et... l'on me laissa faire aussi. C'était tout ce que je demandais.

Au cours de la route, un convoi nous croisa, également dirigé par des Japonais. Les deux trains s'arrêtèrent quelques instants, et il y eut échange de lettres. De ma fenêtre entr'ouverte, j'avais grande joie à observer ces petits Japonais. Eux d'ordinaire si froids et si réservés à l'égard de tout étranger, sautaient gaiement à bas de leur train, se souriaient, s'entre-saluaient et s'échangeaient les meilleurs mots du coeur probablement, car ça se lisait sur leur figure. On les sentait heureux de posséder.

En arrivant au terme de ma course, je fus victime d'un petit incident qui faillit m'embarrasser beaucoup. A mon départ de Fang-tze, on m'avait bien remis un billet, un bon billet, un billet pour Tsing-chow-fu; mais ce fameux billet avait pour moi le grand défaut d'être imprimé en caractères chinois; et à ce moment, je vous l'avoue, je n'étais pas encore très fort en cette matière. Je savais prononcer Tsing-chow-fu, et c'était tout. Je me servis donc de toute ma science, et, quand ce fut à peu près le temps, j'interrogeai. «Soyez tranquille, me dit un voisin, quand ce sera le temps de descendre, je vous avertirai». Quelque peu rassuré, j'allai donc m'asseoir bien décidé d'attendre jusqu'à l'avertissement charitable... Le train était déjà arrêté depuis quelques minutes à une certaine gare et sur

le point de repartir, quand n'y tenant plus, je me décidai d'interroger un second voisin.

— «Tsing-chow-fu ? me dit-il, mais c'est ici même.

— Vraiment !

— «Mais oui, vite descendez, le train repart.

Ah ! ce ne fut pas long, croyez-moi ; j'eus tout de même le temps de sortir et de sauter sans me blesser : le train était déjà en marche. Quant à la modestie religieuse, eh bien !... D'ailleurs les Japonais aussi bien que les Chinois ne sont pas du tout scrupuleux sur ce point.

A peine remis de la secousse, j'aperçois le P. Henri qui me tendait les bras.

— «Mais que faisiez-vous donc là-dedans, me dit-il, vouliez-vous donc passer tout droit ?...

5e Etape : De Tsing-chow-fu à Pos-hing.

A Tsing-chow-fu, je trouvai la plupart des Pères des districts environnants en retraite annuelle. N'ayant point fait moi-même ces exercices, je décidai de les suivre avec eux. Pouvais-je, en effet, trouver sur ma route une meilleure préparation immédiate à mon futur ministère ? Et certes ! je ne regrette et ne regretterai jamais les 10 jours de parfaite réclusion qu'il m'a été donné de passer avec ces vétérans de l'apostolat. Quels exemples ! quel contact ! quelles leçons ! en effet... Quelqu'un a dit que dans le voisinage de certaines âmes, il fait clair et chaud. C'est bien ce que j'éprouvais au milieu de mes nouveaux frères.

Il me semble les voir encore ces hommes admirables, se promenant en silence dans les allées solitaires du jardin, les mains jointes, les yeux baissés, et scrutant leur conscience comme de grands pécheurs, eux cependant, dont la vie n'a été, peut-on dire, qu'un perpétuel et sublime acte de foi. A peine âgés de 30 à 40 ans, ces hommes semblaient en avoir 50, 60, tant ils apparaissaient déjà vieillis et cassés par les travaux sans nombre de leur ministère.

La vue de ces longues barbes, de ces cheveux grisonnants, de ce costume ni européen, ni complètement chinois évoquait en moi l'idée d'hommes d'un autre âge, et vraiment parfois je me serais cru en face d'un groupe de ces moines antiques, de ces Pères des déserts d'Orient, dont on nous faisait lires les vies au noviciat... Et somme toute, ne peut-on pas dire avec vérités que la double vie active et contemplative que ces missionnaires mènent constamment les rendent auz yeux de Dieu et aux yeux des hommes plus admirables que ces anciens ? Ces derniers ont fui le monde pour Dieu, il est vrai ; mais ceux-là le bravent pour le soumettre à Dieu, et quel monde !

Mais ce qui en eux m'édifiait tout autant que leur piété et leur recueillement, c'était la parfaite ponctualité qu'ils apportaient aux exercices de la Retraite elle-même. A peine avaient-ils entendu le premier son de la cloche, en effet, qu'ils suspendaient leur marche, s'abstenaient même de faire un pas de plus. Alors on les voyait se diriger vers la Chapelle, y entrer à la file comme des novices, s'age-

nouiller et préparer immédiatement leur âme à l'audition de la divine parole. Alors entrait, conduit par un Frère, un religieux plus âgé et à l'aspect plus respectable que les autres, leur Supérieur, et l'instruction commençait. Ah ! il fallait entendre ce qui sortait de ce coeur d'apôtre, de ce coeur chaud et vibrant, même après une trentaine d'années peut-être de ministère !

Aux repas, la lecture était faite la plupart du temps en latin, et aux récréations, la conversation se tenait bien souvent aussi en chinois.Je n'aurais jamais pensé que l'on aurait pu en venir à parler si facilement une langue étrangère, surtout le chinois, qu'on la préférât presque à sa langue maternelle; c'est pourtant le cas pour certains de nos missionnaires.

Ah ! quel charme vraiment que ces courtes récréations du midi !... Ces religieux, qui, après tout, auraient pu, ce me semble, prétendre à certains égards, s'oubliaient complètement eux-mêmes alors et se faisaient à l'égard les uns des autres tout petits, tout aussi petits que des enfants : leurs réparties joyeuses, leurs bruyants éclats de rire et même leurs innocentes taquineries en témoignaient.

Le soir venu, j'aimais à prolonger mes méditations solitaires, et je prenais un plaisir indicible à parcourir les allées du jardin parcourues par ces frères au cours du jour. Puis rentré en cellule, j'en baisais avec amour le parquet et même les quelques livres laissés à mon usage, et jusque sur ma couche, je ne cessais de me répéter intérieurement :

«Ah ! Bonaventure, qu'as-tu donc fait pour mériter d'être missionnaire en Chine !...

Mais au lendemain même de la retraite, tous les missionnaires devaient se disperser. O scène alors !... Dès 7 heures du matin, l'un montait sur son âne; à 8 heures, un second partait en chaise; à 9 heures, un troisième quittait en char. On en vit même partir en brouette. Et c'est vers les quatre points cardinaux que l'on se dirigeait ainsi.

J'assistais d'un coeur ému et partagé à ce spectacle qui me rappelait la dispersion des apôtres eux-mêmes. Ces quelques heures de société avaient suffi pour m'attacher à eux, et voici qu'ils m'échappaient... D'un autre côté, je saisissais si bien la sublimité de leur démarche. Ce n'est pas qu'il ne leur serait pas agréable à eux aussi de vivre ensemble, pensais-je, mais les âmes alors !... Si les apôtres eux-mêmes ne s'étaient jamais séparés, qu'en serait-il advenu de l'Eglise et du monde ? Cette dernière pensée suffit à me faire reprendre empire sur mon coeur, mais ce ne fut pas sans quelque effort, je l'avoue.

C'est donc l'âme encore toute remplie de ces graves pensées que le lendemain, dans la compagnie du père Prosper, mon compatriote, je prenais le chemin de Po-shing. C'est là, comme je l'ai dit, que Monseigneur m'envoyait, pour quelques mois, au moins, afin de me permettre d'apprendre plus rapidement la langue.

En route, rien de bien remarquable, les mêmes choses ou à peu près que j'avais vues jusque là, à

l'exception toutefois de quelques tumulus aux proportions vraiment gigantesques, énormes amas de terre en forme pyramidale, dont la base peut avoir 100 à 200 pieds et la hauteur 70 à 100, admirables monuments de la vanité humaine et de la superstition religieuse. Plus heureux toutefois que les anciens rois d'Egypte, ceux qui ont demandé qu'on leur élevât ces tombeaux ont pu, dit-on, y être enterrés.

Nous arrivâmes à Po-shing vers 9 heures du soir. Les chrétiens, étant venus à l'église dès 7 heures pour la prière, nous attendaient. J'avais donc enfin touché le terme tant désiré, j'avais ce que j'avais tant souhaité, j'étais heureux.

GRAND SÉMINAIRE DE CHEFOO. (*voir p. 26*)

CHAPITRE IV

IMPRESSIONS D'ARRIVEE

I

PREMIERES OBSERVATIONS

Si vous tenez à savoir l'endroit précis de la boule ronde où s'est arrêtée ma longue course, prenez un atlas, le plus grand que vous pourrez trouver; puis, l'ayant ouvert au bon endroit, cherchez-y d'une part la 119e de longitude-est (Green), de l'autre, la 37e de latitude-nord, et suivez-les du doigt jusqu'à leur point de rencontre: c'est là, près du golfe du Tchely, à quelques milles à peine de la mer. Cela semble assez près de Pékin : sachez cependant que nous en sommes encore à environ deux jours de chemin de fer.

L'aspect générale de la contrée, ici, diffère assez peu de celui que je vous ai décrit ailleurs : immense plaine dénudée, rappelant celles de l'Ouest canadien, avec de-ci, de-là, comme autant de corbeilles de verdure disséminées à la surface d'une mer tranquille, d'innombrables petits villages ou bourgs. Et dans le vaste espace libre, rompant un peu la monotonie, d'énormes fours à briques. Lorsque l'atmosphère est calme, le jour, rien n'est plaisant comme de voir monter doucement dans le ciel la noire fumée qui se dégage constamment de ces

gorges embrassées. La nuit, c'est plus sinistre, car à la fumée se mèlent toujours de longs jets de flamme, dont la lueur se répand au loin et rougit le firmament.

Le climat dont nous jouissons ici semble sain, tout aussi sain que dans Québec. La température est cependant beaucoup moins froide : en janvier et en février, nous avons les froids de fin novembre et commencement de décembre en Canada.

Toutefois, comme en général les habitations ne sont pas chauffées, cela nécessite certaines précautions, telles que, par exemple, pour le jour, le port des habits ouatés et même fourrés, et pour la nuit, l'usage de couvertures plus épaisses ou plus nombreuses.

Mais les Chinois, eux, ont trouvé le secret de se réchauffer par ailleurs.

— Comment cela, me direz-vous !

— Tout simplement en entretenant toute la nuit un petit braisier sous leur lit.

— Et il n'y a pas de danger pour le feu ?...

— Du tout : le sommier du lit est fait de maçonnerie. Ce n'est rien de moelleux, sans doute, mais que voulez-vous ? On a rien pour rien, même en Chine. Cette espèce de lit se dénomme kang, mot chinois qui veut dire chauffer, rôtir.

— Et l'on ne rôtir pas, de fait, là-dessus ?

— Non, la meilleure preuve, c'est bien que l'on voit ces bonnes gens se lever le matin, si non plus frais, du moins plus dispos que la veille.

Cette année, l'hiver n'a pas été aussi rigoureux que d'habitude, paraît-il. Trois fois seulement il est tombé de la neige et cette neige n'est pas demeurée. Les montagnes, cependant, les quelques belles montagnes que nous apercevons vers le sud-ouest en sont restées couvertes pendant quelques jours : l'aspect en était charmant; cela me faisait penser aux Laurentides !.....

C'est de ces montagnes que nous apercevons, que la région tire son nom. «Chan» et «Tong» sont deux mots chinois, dont le premier signifie montagne, et le second est, l'un des point cardinaux. D'où pour les premiers voyageurs ou explorateurs arrivant de l'occident ou de l'ouest ; la région à l'est des montagnes ou Chan-tong.

Cette saison de l'hiver est proprement la saison des missions, des missions au dehors. C'est en effet le temps de l'année où les gens des campagnes sont le moins absorbés par les travaux.

Voilà donc pourquoi, trois ou quatre jours à peine après mon arrivée ici, je voyais le P. Prosper sortir et se mettre en courses apostoliques. Il a été occupé à ce rude travail jusqu'après Pâques.

Le district dont il a la desserte est immense : c'est quelque chose comme l'un des grands diocèses de la province de Québec. Le nombre de petits villages ou de bourgs inclus en de telles limites est par suite très considérable : 500 environ. De ce nombre, une soixantaine seulement comptent des chrétiens ou catéchumènes; les autres sont encore tous complète-

ment païens. C'est vous dire qu'il reste encore à ce bon père de quoi exercer son zèle.

Po-shing n'est pas le seul district dont le P. Prosper est chargé; il a encore provisoirement la desserte de deux autres si non aussi vastes, du moins aussi populeux que le premier. Impossible donc à l'heure qu'il est d'être plus surchargé. Aussi faut-il le voir à l'oeuvre.

Ces missions ou retraites annuelles revêtent toujours pour les chrétiens un caractère d'extraordinaire solennité. C'est pour eux quelque chose de comparable à la visite de l'évêque en nos pays catholiques, ou bien à ces grandes missions périodiques que les curés font régulièrement prêcher à leurs ouailles. Ici cependant, en égard au peu d'instruction religieuse reçue en autre temps de l'année, à l'école ou en famille, le missionnaire se voit contraint d'appuyer davantage sur l'exposé intégral de la doctrine chrétienne; il tâche même de l'exposer chaque fois en entier et le plus parfaitement possible.

De plus il interroge chaque chrétien en particulier sur les diverses parties de son petit catéchisme. C'est beaucoup de trouble, on le conçoit, mais ce trouble est nécessaire et toujours très fructueux.

Inutile de dire aussi que la besogne ne manque pas d'un certain intérêt, non pas toujours peut-être à cause du degré éminent de science religieuse dont ces braves gens font preuve, mais à cause de leurs fines et originales reparties lorsqu'ils sont pressés; car en général le Chinois ne manque pas d'esprit

tant s'en faut. Surtout il n'est jamais à court lorsqu'il s'agit de se tirer d'embarras. Voyez plutôt par vous-mêmes.

Un bon vieux, pris à l'improviste et interrogé par le père sur la chose la plus importante qu'il eût à faire ici-bas, répondit placidement et sans hésitation : « mais que ce devait être de manger !... »

Avouons aussi, qu'en style d'école, la question prêtait quelque peu à distinction.....

Une petite fille à qui le père venait de faire un semblant de remarque sur la malpropreté de ses habits, interrogée sur l'endroit du corps humain où se trouve répartie l'âme, répondit que peut-être la partie inférieure du corps n'avait pas d'âme, mais que sûrement la partie supérieure en avait une.....

Un petit garçon interrogé s'il avait apporté ce jour-là son âme à l'église, répondit que non ; que la veille (dimanche soir) sa mère l'avait enfermée dans son coffre, et que probablement elle y était encore...

Pour bien saisir la réponse de l'enfant, il faut savoir qu'en Chine, les fiancées reçoivent de leur futur à l'époque de leurs noces un beau coffret, dans lequel elles mettront ensuite ce qu'elles auront de plus précieux. L'enfant au moment du coucher, avait sans doute vu sa mère enfermer là quelque chose de ce genre...

Comme vous le voyez, impossible pour le missionnaire de trouver une voie à la fois plus directe et plus sûre de pénétrer dans la mentalité de sa population, que d'interroger ainsi chaque individu. Les instructions venant ensuite ne manquent jamais

d'a-propos. Aussi font-elles toujours grand bien; du moins est-on sûr d'avoir frappé juste.

Lorsque le père ne missionnait pas trop loin, je suis allé le voir quelques fois sur place. J'y ai même couché, afin de lui permettre de revenir confesser ses gens aux approches des grandes fêtes. J'avoue que j'ai été fort intéressé par tout ce que j'y ai vu. J'ai plus appris là en ces quelques instants que dans toutes mes lectures sur la matière.

Les résidences ou presbytères, où d'ordinaire le missionnaire est reçu, ne ressemblent pas, à beaucoup près, à nos presbytères d'Amérique. Ce sont pour la plupart du temps de vulgaires cabanes en terre ou boue séchée.

L'appartement n'a d'ordinaire qu'une seule pièce. La lumière n'entre que par une fenêtre, et encore est-elle tamisée par une feuille de papier au lieu de verre. Il n'y a pas de plancher : c'est la terre nue. Il n'y a pas non plus de cheminée; c'est ce qui fait que soeur fumée, montant ardente de l'âtre, après vous avoir caressé les pupilles au point de vous faire pleurer, se décide enfin à sortir... par la porte entr'ouverte, mais elle laisse toujours en se retirant, comme bien on le pense, une teinte plus ou moins claire sur tous les objets qu'elle a effleurés.

Dans ces habitations, résidences habituelles de quelques chrétiens du lieu, il faut s'attendre à trouver de tout. Oui, depuis le fuseau de la vieille grand'mère, jusqu'aux instruments aratoires, en passant par les soi disant beaux habits appendus au mur, tout s'y trouve. Ce qui frappe surtout,

c'est le caractère parfois plus que primitif de tous ces objets ! Sous ce rapport, à coup sur, les Chinois de l'intérieur sont encore à quatre ou cinq siècles de distance des Américains ou des Européens. Il n'y a pas non plus, je pense, à les en plaindre, car, après tout, ne connaissant pas mieux, ils n'en souffrent pas.

Mais ce sur quoi le coeur du missionnaire ne peut ne pas s'attrister et bien profondément, c'est la situation vraiment précaire où se trouvent constamment ces gens au point de vue religieux.....

Complètement noyés dans l'élément païen qui les enveloppe, et aussi les domine, ils ne peuvent manquer de subir à toute heure de terribles influences, et d'être assez souvent même en butte à de réelles persécutions. Quelle tentation, en effet, pour eux, les dimanches et les jours de fêtes, par exemple, lorsqu'ils voient sortir de grand matin leurs voisins et parfois aussi les membres de leur propre famille pour le marché ou l'ouvrage, quelle tentation, dis-je, alors pour eux, de les imiter et de sortir avec eux; aussi quelle énergie ne leur faut-il pas pour résister constamment à pareil entrainement. L'un d'eux nous disait qu'enfin, pour couper court à toute difficulté sous ce rapport avec son frère. il avait décidé de demander le partage du domaine familial. «J'y ai perdu sans doute, ajouta-t-il, mais au moins j'ai la paix et la liberté de m'acquitter à mon aise de tous mes devoirs religieux » L'Eglise, cette bonne mère, a compris depuis longtemps tout le critique de cette situation faite à cette portion de ses enfants, aussi

se montre-t-elle clémente à les exempter au moins partiellement du précepte à certains jours.

Mais s'il n'y avait que ces petits scandales, le père à l'occasion des missions aurait eu vite raison de la chose Bien souvent, je l'ai dit, c'est la persécution ouverte.

— La cause ?

— Mais c'est toujours d'une façon plus ou moins déguisée, la différence des principes religieux.

Actuellement encore nous avons une affaire de ce genre pendante devant le mandarin du lieu. L'affaire dure déjà depuis 8 mois et ne semble pas près de finir. Voici la chose :

L'an dernier, lors de la grande sécheresse, les païens d'un certain village où nous avons des chrétiens, décidèrent, pour apaiser le «génie anodin», de faire une démonstration extraordinaire à leur pagode. Pour cela, ils se courtisèrent et voulurent forcer les chrétiens de l'endroit à contribuer à la collecte. Ceux-ci refusèrent évidemment. Ceux-là de s'emporter et de leur chercher noise.

Ils commencèrent par leur refuser l'accès au puits commun; bientôt ce fut l'usage de la meule publique qu'ils leur interdirent. Mais voyant que les chrétiens, sans se rendre, continuaient de vivre quand même, et apprenant d'autre part qu'ils avaient porté leur affaire devant leur grand «Chinfou», le père, lequel menaçait d'aller au mandarin, eux, pour tout prévenir allèrent également trouver le mandarin.



IMPRIMERIE DE CHEFOO. *(voir p. 27)*

Ce qu'ils lui dirent ? Des Chinois seuls peuvent le concevoir. Ils lui dirent tout simplement que les chrétiens de leur endroit, brouillés quelque peu avec eux, avaient résolu, pour se venger, de mettre le feu à leur propre église et d'en accuser ensuite les païens du village.

— Voyez-vous la chinoiserie ?

Et l'affaire, je l'ai fit, est encore pendante devant le mandarin. Plaise au ciel qu'elle ne se complique pas davantage. Espérons toutefois que l'intelligente sympathie du grand homme ne se laissera pas surprendre.

Qu'elle est bien différente par contre la situation de nos chrétiens d'ici, je veux dire du village même où nous demeurons habituellement. Etant en grande majorité et possédant avec eux le père dont l'autorité et le prestige, quoi qu'on en dise, sont toujours grands, même auprès des païens, ils n'ont donc rien à craindre. En outre, ils ont, on peut le dire, toutes les facilités désirables pour bien pratiquer leur religion. En effet, groupés comme ils le sont tous auprès de l'église, — je dirais volontiers à l'ombre du clocher, si notre chapelle en avait un — ils peuvent facilement et sans grande perte de temps assister à tous nos offices, même de semaine. Et de fait, ils n'y manquent pas.

Chaque matin, dès 4 heures et demie on les voit arriver, il en est même qui devancent cette heure. Dans les premières semaines qui suivirent mon arrivée, le P. Prosper étant déjà absent en mission, alors que j'avais à ouvrir moi-même, avant le jour

la grande porte de la cour et l'église, j'éprouvais comme malgré moi, je l'avoue, un petit frisson de peur au moment où j'allais tourner la clef. «Qui sait, me disais-je, ce qui peut m'arriver à pareille heure et en pareil milieu ?»... J'avais à peine fait glisser le verrou et entre-bâillé la porte, que j'apercevais, agenouillées là pour recevoir ma bénédiction, 4 ou 5 bonnes vieilles ou mères de familles. Alors je me reprochais vivement mon moment de lâcheté; mon frisson de peur se changeait subitement en un sentiment d'indicible joie et des larmes d'admiration coulaient de mes yeux.

Pour appeler nos fidèles aux offices, nous sonnons à trois reprises, tout comme dans les grandes paroisses... oui, nous nous payons ce luxe ! Une énorme cloche de fer, a demi rongée par la rouille et au tour frangé, est là suspendue à un faisceau de quatre perches. Un gourdin noueux est fiché dans l'un de ses grands yeux — ici les cloches sont trouées à la partie supérieure, cela prend moins de métal ! Au moment précis, le célébrant, — à la fois sacristain et portier, car ici, nous remplissons toutes les fonctions des clercs — saisit le marteau fibreux et en frappe à coups recoublés le métal en suspens. Des ondes semi-sonores en résonnent et se répercutent aussitôt aux quatre coins du village. En un instant tous nos chrétiens sont sur pied. Ah ! il y a bien parfois quelques retardataires qui affirment n'avoir rien entendu. Mais que voulez-vous. On dit que cela arrive même dans les meilleures paroisses ?.

Ici, comme partout ailleurs en Chine, nos chrétiens prient toujours en commun et à haute voix : Il leur suffit d'être deux ensemble pour adopter ce mode. Le ton de cette prière n'a rien de commun avec celui de nos prières publiques; il est beaucoup plus élevé et surtout plus saccadé, chaque mot recevant sa charge. Ce ton tient à la fois du chant et de la psalmodie. Un de nos pères [1] l'a très justement caractérisé en l'appelant : «semi-chant, semi-clameur». La plupart des priants restent assez fidèlement dans le voisinage de la dominante. Il y a cependant des voix plus hardies qui sortent facilement de la gamme ordinaire et font comme à plaisir, par haut et par bas, de fréquentes excursions sans toutefois nuire à l'ensemble. Somme toute, cette récitation originale ne manque pas d'une certaine solennité et même d'un certain charme; elle impressionne surtout vivement l'étranger qui l'entend pour la première fois.

Dans nos chapelles, comme aussi en général dans toutes les chapelles orientales, il n'y a pas de bancs : on s'agenouille ou on s'asseoit par terre sur de petites nattes. Vous seriez portés à plaindre ces pauvres gens; sachez qu'ils s'accomodent tout aussi bien là-dessus que nous sur nos sièges; ils le disent du moins. Toujours aussi dans nos chapelles, les hommes sont séparés des femmes : ils occupent l'avant de la nef, les femmes l'arrière. A certains endroits cependant, les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre.

(1) P. Anselm

Chaque soir, tous nos chrétiens de l'endroit viennent à l'église pour réciter ensemble leur prière. Les femmes viennent avant le souper, les hommes après. Chaque groupe en a toujours pour une bonne demi-heure. Le samedi, les litanies de la Sainte Vierge sont chantées.

Les mères qui nourrissent ne se croient pas pour cela dispensées d'assister comme les autres à tous les offices. Elles y viennent fidèlement et y apportent avec elles leurs nourrissons auxquels elles donnent sur place et sans la moindre gêne tous les soins que réclame leur âge. Pour ces bébés, les Chinoises ont une manière spéciale de les porter, manière qui diffère du tout au tout de la manière cantonaise, japonaise et tonkinoise. La tonkinoise, paraît-il, porte son bébé sur sa hanche, la cantonaise et la japonaise le portent sur leur dos. La chantonaise, elle, le porte sur son sein : l'enfant, plus que sommaire ment vêtu, est complètement enfoui sous les habits de sa mère, sa petite tête seule émerge. J'ignore évidemment de toutes ces manières laquelle est réellement la meilleure. Je ne puis cependant m'empêcher de reconnaître que la méthode chantonaise semble bien pratique. Outre que l'enfant est plus près du coeur de sa mère, qu'elle-même peut à son gré le contempler, le caresser, le couvrir de baisers, il est toujours aussi plus vite en position pour recevoir tous les soins désirés. Pour ceux qui peuvent marcher, les mères leur laissent volontiers toute liberté de courir pendant le temps des offices. Ils vont et viennent ainsi d'un groupe à l'autre, saluer, qui

leur père, qui leurs frères, qui leurs soeurs, causent, *ricanent* entre eux et... parfois crient !..... C'est ce qui fait que, bien souvent au cours des prières liturgiques, on est interrompu par ce gazouillement et ce joyeux ramage. Mais que voulez-vous ? Ne faut-il pas se montrer un peu indulgent à leur égard. N'est-il pas dit dans l'Ecriture que le Seigneur tire sa louange parfaite de la bouche des enfants, et... que le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent.

Le dimanche surtout est une journée bien remplie pour nos chrétiens : prière du matin et communion dès 5 heures; à 8 heures, grand'messe; à 10 heures, récitation du catéchisme sous forme de prière (demandes et réponses); immédiatement avant le dîner, chemin de la croix, encore en commun. Dans l'après-midi, salut et bénédiction du Très Saint Sacrement; puis aux approches du souper, prière du soir.

Que de fois, les dimanches, en entendant cette récitation solennelle de toutes ces belles grandes vérités de notre sainte religion, j'ai été attendri et ému jusqu'aux larmes. «Ah ! heureux peuple, pensais-je, heureux peuple, qui sait si bien par coeur tout ce qu'il faut pour se sauver.» Et comme naturellement ma pensée se portait ailleurs, et vous savez où... Ah ! oui, si toutes ces nombreuses chrétientés d'Europe avaient su d'abord implanter dans leur sein et conserver ensuite cette bonne coutume de réciter ainsi chaque dimanche le petit catéchisme, entendrait-on parler aujourd'hui de tant d'oubli de Dieu, de tant d'horreur et de carnage ?...

Il n'est pourtant pas encore trop tard, il n'est jamais trop tard ici-bas pour se remettre à bien faire : «Prope es tu, Domine, et omnes viae tuae veritas.»

Nos grand'messes spécialement revêtent un caractère particulier. N'ayant pas ici, comme en Amérique ou en Europe, l'appui d'un choeur de chant, si petit soit-il, le célébrant chante quand même lui seul tout ce qu'il peut, et s'en tient là... Et l'on prêche aussi évidemment... quand on le peut, s'entend... car, il n'y a pas à se le dissimuler ce n'est pas dès le lendemain même de son arrivée que le néo-missionnaire peut à son gré entretenir et interesser son auditoire. Il lui faut nécessairement attendre quelques mois pour cela.

II

L'ETUDE DE LA LANGUE

A ce propos, vous aimerez sans doute à savoir où j'en suis présentement de l'étude de cette fameuse langue chinoise...

Eh bien, je puis vous dire que ça ne va pas trop mal, beaucoup mieux que je m'y attendais. Après 6 mois d'application, me voici en mesure de saisir suffisamment le sens des conversations et de m'exprimer aussi assez facilement sur les sujets ordinaires. Quatre ou cinq fois déjà, j'ai pu parler au peuple le dimanche, et l'on affirme m'avoir compris.

PERSONNEL DE L'ORPHÉLINAT DE FANG-TZE. *(voir p. 57)*

Deux à trois mille caractères avec lesquels j'ai réussi à me familiariser un peu me permettent dès maintenant de défricher les petits ouvrages de doctrine. Comme vous le voyez, la voie est ouverte maintenant et le plus dur est sûrement fait; je m'en réjouis.

Comme exercice pratique, je cause et le plus souvent que l'occasion m'en est donnée : c'est encore la meilleure méthode. Mais je ne m'en tiens pas là. D'un dimanche à l'autre, je prépare avec soin une courte instruction sur l'un des points les plus faciles de la doctrine chrétienne, et, l'heure venue, je le débite de mon mieux. N'est-ce pas ce que l'on peut appeler frapper d'une pierre deux coups. Sur semaine, je vais chaque jour à l'école des petits garçons leur expliquer une ou deux réponses de catéchisme. Tant pour rendre la leçon plus attrayante, que pour m'aider moi-même dans ce travail, j'ai toujours soin d'apporter avec moi un grand catéchisme en images. L'ayant ouvert au bon endroit, je l'installe en haut lieu, de façon à ce que tout mon petit monde puisse bien voir. Alors j'interroge. Si l'enfant hésite, je complète sa réponse en lui indiquant du doigt sur l'image le personnage ou la chose en question. Lorsque je me trompe sur la propriété du terme — ce qui arrive souvent — on me reprend, et voilà !.....

Le nombre de mots que l'on peut apprendre ainsi en une heure est incroyable. Et lorsqu'on les entend monter de ces petites bouches du peuple, on peut être sûr de les avoir de bonne source, sûr sur-

tout qu'en les répétant ensuite en public tels qu'on les a entendus, on sera compris. Et n'est-ce pas l'essentiel ?

Ces bons enfants ne se doutent pas évidemment de la légère dose d'égoïsme qui se mèle à mon dévouement à leur égard; et j'ai bien garde de les troubler dans leur bonne foi. Seulement, en les voyant si attentifs à m'écouter, je me promets bien du fond du coeur de leur rendre aussitôt que possible et avec usure tout ce que présentement ils font pour moi.

Je me rappelle qu'au moment de mon départ d'auprès de vous, vous me priiez avec instance de vous dire, une fois rendu, ce que je pense de cette langue chinoise, si l'étude et l'intelligence en est bien difficile, réellement aussi difficile qu'elle semble.

A cette question comme à bien d'autres on peut, je pense, répondre par *oui* et par *non*.

Oui, si par connaissance de cette langue vous entendez une connaissance parfaite, telle, par exemple, que celle qu'on donne pour le français ou l'anglais à nos élèves dans non maisons d'enseignement secondaire ou supérieur, je veux dire tant du langage écrit, que du langage parlé. Dans ce cas, je pense qu'il serait préférable d'arriver ici avant l'âge de 28 ou 30 ans. Autrement on courrait grand risque de voir son zèle se refroidir avant d'être en mesure de l'exercer comme savant.

Non, si par connaissance de cette langue vous entendez une connaissance simplement pratique,

connaissance du parler, du parler populaire et local, la seule d'ailleurs absolument essentielle au Missionnaire, du moins dès les débuts. Car ici encore, s'il fallait prétendre à la connaissance du langage parler officiel, ou tout simplement du langage populaire, mais de tous les lieux à la fois, toute une vie, si longue fût-elle, ne suffirait pas. La raison en est que le langage officiel ou mandarinal diffère beaucoup de celui du peuple, et que le parler populaire lui même varie avec les provinces, voire même avec les districts. C'est ici comme en certaines parties d'Europe, en France, par exemple : l'habitant de Shanghaï ne comprend pas plus celui de Pékin ou de Canton, que le provençal ne comprend le breton ou le basque. Le missionnaire qui désire prêcher, exercer le ministère et faire un peu de bien aux âmes chinoises doit donc s'appliquer à apprendre à parler le plus tôt possible le dialecte du lieu où il est envoyé, et uniquement celui-là.

La méthode à suivre pour progresser rapidement dans cette étude est encore celle de nos devanciers, les grands missionnaires, ceux en particulier dont les noms commencent par s. (les saints) Ces hommes admirables, ne brûlant que d'un désir, celui du salut des âmes, se sont bien gardés, allez ! de s'attarder plus qu'il ne fallait dans les spéculations ou les discussions philologiques. Ils ont tendu de suite au plus pressé; et pour y arriver, ils ont pris le plus court chemin, la voie la plus pratique. Munis d'un carnet et d'un crayon, ils sont allés au peuple dès le lendemain même de leur arrivée, notant avec soin

sur les pages de ce calepin le nom figuré de chaque objet qu'on leur montrait ; en regard de ce nom, ils écrivaient le nom français que cet objet pouvait porter. Puis en comparant, en compilant ainsi chaque soir, chaque semaine, chaque mois leurs cueillettes, ils arrivèrent bientôt à se former de bons manuels, non seulement de mots détachés, mais aussi d'expressions et de phrases les plus usuelles.

Il ne restait donc plus qu'à dresser le dictionnaire, en ajoutant au bout de chaque mot français et figuré le caractère chinois correspondant. Et ce sont encore précisément ces petits dictionnaires et ces manuels mille et mille fois retouchés, que l'on met entre nos mains aussitôt après notre arrivée. La tâche qui reste à accomplir est toute indiquée, c'est de se charger chaque matin la mémoire de ces sons chinois figurés en langue maternelle, et d'aller à notre tour vers le peuple pour les lancer aux premiers venants.

Croire cependant qu'on sera tout de suite et parfaitement compris, ce serait se faire une grande illusion.

Mais, me direz-vous, si je dis les mots, si je répète les phrases telles que je les ai entendues ?.....

Mais vous oubliez, ou plutôt vous ignorez le rôle immense que joue l'accent en chinois. Chaque mot en effet, a le sien ; il y en a même, et un grand nombre, qui sont susceptibles d'en recevoir plusieurs et qui varient de sens en variant d'accent.

Vous avez par exemple le mot «mé». Si, indiquant du doigt un certain objet, vous prononcez ce

mot un peu à la légère et comme en interrogeant, cela voudra dire que vous désirez acheter cet objet. Si au contraire, en prononçant le même mot, vous appuyez fortement et baissez quelque peu le ton, cela laissera à entendre que cet objet vous appartient et que vous désirez le vendre. Ce n'est pas la même chose : pou-y-iang, comme disent les Chinois.

Pour d'autres mots, l'accent se complique par une légère aspiration, aspiration pas toujours facile à saisir, surtout lorsque l'interlocuteur parle vite. Et encore là, le sens varie avec la présence ou l'absence de l'aspiration.

Avec le temps et la pratique la difficulté s'amoindrit, sans doute; mais l'on reste longtemps encore exposé à certains «qui-pro quo» qui, pour le moins font rire. C'est ainsi que l'autre jour, l'un de nos pères, et pas des plus jeunes, se vit servir un beau lapin pour de pauvres haricots qu'il avait voulu demander.

Pour le langage écrit, c'est tout différent, il n'y a plus là aucune ambiguité possible. Chaque idée a son mot ou plutôt son caractère qui l'exprime, et ce caractère diffère de tout autre. Mais c'est précisément là aussi, pour le dire en passant, la grande difficulté pour nous étrangers et aussi pour la plupart des Chinois eux-mêmes de ne jamais posséder cette langue à fond.

— «Chaque idée a son mot qui l'exprime»... Mais, me direz-vous, alors c'est comme en français : chaque idée a aussi son mot qui l'exprime...»

Sans doute, en français, comme aussi en anglais, chaque idée a son mot qui l'exprime mais il n'en est pas moins vrai qu'en français ou en anglais, les 26 lettres de l'alphabet une fois bien connues, tout mot, si étrange soit-il, est toujours un peu familier, si non quant au sens, du moins quant aux lettres qui le forment. En chinois, ce n'est pas du tout la même chose : comme je l'ai dit, il y a autant de caractères différents qu'il y a de mots ou d'idées différentes. C'est ce qui fait qu'en chinois, il n'y a point d'alphabet, ou bien il faut dire que l'alphabet est aussi étendu que le champ des idées elles-mêmes.

Et comme on ne saurait refuser aux chinois le droit d'avoir et d'émettre plusieurs idées, il s'en suit qu'il faut bien leur concéder aussi celui d'user de plusieurs caractères.

Je vous ai dit plus haut que j'avais réussi à apprendre 2 à 3 mille de ces caractères : les bons dictionnaires en donnent jusqu'à 80,000. C'est vous dire qu'il me reste encore de quoi exercer la faculté qui oublie...

Heureusement toutefois qu'on n'est pas tenu de les savoir tous : la connaissance pratique de 5 à 6 mille suffit d'ordinaire au missionnaire. En savoir davantage ne nuirait pas sans doute, mais il y aurait grand danger d'oublier au fur et à mesure.

Pour quiconque aurait le temps de s'y livrer, l'étude de la génèse de tous ces caractères, comme aussi de leur structure, ne manquerait pas d'intérêt. Chose assez étrange de prime abord : neuf espèces

de traits seulement en théorie et dix-sept en pratique servent à dresser tous ces signes. Dès les débuts, l'écriture chinoise semble avoir été exclusivement idéographique et symbolique, c'est-à-dire que l'on s'efforçait toujours de peindre ou du moins, de laisser deviner l'idée à émettre. Pour signifier pluie par exemple, on traçait un double trait horizontal : la ligne supérieure était sensée représenter le firmament, l'inférieur, les nuages, et dessous, on marquait plusieurs petits points pour représenter les goutelettes de la pluie tombante... Le soleil était représenté par un cercle; l'aurore par un cercle au-dessus d'une ligne, symbolisant ainsi le lever de l'astre du jour sur l'horizon. La lune était figurée par un croissant; le cheval, l'oiseau, la montagne, le poisson étaient parfaitement reconnaissables.

Ces caractères un peu originaux, mais faciles à retenir, se sont assez bien conservés. Malheureusement, ils ne sont pas très nombreux : quelques milliers à peine. Pour les autres, datant d'époques ultérieures et de décadence probablement, ils sont tout à fait arbitraires et de pure convention.

La méthode pour les apprendre et les retenir c'est tout simplement de se les mettre un à un dans la mémoire et de les surveiller ensuite, car sans cela, ils tendent constamment à s'évader.

Ce serait bien intéressant, je le répète, de pousser plus avant dans cette étude du langage écrit, pour se rendre compte en particulier de la nature et de l'influence profonde exercée sur la mentalité tant

du peuple que de l'individu lui-même par ce mode d'expression. Si le temps m'en est donné, je reviendrai plus tard sur ce point. Ce sera aussi le moment de traiter au long des moeurs et des usages chinois, sujet que j'ai fait qu'effleurer jusqu'ici.

* * *

ÉCOLE DES VIERGES CATÉCHISTES DU CHANTONG OR. (voir p. 177)

DEUXIÈME PARTIE

DEUX ANS DE MINISTÈRE

II PARTIE

DEUX ANS DE MINISTERE

Chapitre I Nomination et changement.

I VISITE A TSING-CHOW-FOU.

Ma nomination fut signée le 20 mai. Voici le début de la lettre par laquelle Monseigneur m'annonçait la nouvelle :

«C'en est fait, cher P. Bonaventure, il vous faut donc quitter le doux nid de Po-shing pour aller essayer vos ailes dans les deux districts de Chang-lo et An-kiu. Vous débuterez là sous la direction du P. Césaire.....

Cette lettre, néanmoins, je ne devais la recevoir que deux mois plus tard. La cause de ce retard, ce furent les troubles révolutionnaires qui survinrent alors dans le nord de la Chine, notamment au Chan-tong, et dont les journaux vous ont parlé.

Au cours du printemps, nous avions bien appris comme les autres ce qui se préparait; mais nous étions loin de nous attendre à être surpris si tôt.

La grande nouvelle nous parvint le 10 mai à midi. Des lettres envoyées à la poste par le domestique nous étaient retournées, et l'on nous faisait dire qu'il serait inutile d'en envoyer d'autres jusqu'à avis contraire. Les hordes «Kéming» ou révolutionnai-

res venaient d'envahir le Chan-tong. Suivant la voie ferrée, elles se dirigeaient vers Tsin-nan-fou.

Après tout, cette nouvelle ne nous surprenait pas trop, car nous savions que, dans les circonstances, on pouvait s'attendre à tout. Mais dire l'impression qu'elle produisit sur nos populations villageoises est impossible. La mentalité orientale, et surtout celle des Chinois, est, pour ces choses, d'une mobilité extrême : un rien l'émeut, la bouleverse. Aussi pendant quelques jours, que de dires, que de nouvelles et contre-nouvelles ! Il faut bien reconnaître aussi que, isolés comme nous l'étions, il y avait de quoi s'inquiéter un peu.

Invités déjà depuis un mois à descendre à la résidence centrale de Tsing-chow-fou, pour prendre part à une fête de famille, et voyant qu'après tout la situation ne s'agravait pas trop, nous résolûmes, un bon matin, de nous mettre en route. Outre l'occasion de nous acquitter d'une dette de piété filiale, nous visions aussi évidemment celle d'envoyer nos lettres et d'avoir quelques renseignements sur l'état des choses.

Nous partîmes donc sans trop l'annoncer. A mesure que nous avancions, il était facile de nous convaincre que les esprits les plus agités n'étaient pas encore ceux de Po-shing. Nous ne venions pas du sud, et cependant notre seule vue en effrayait un nombre incroyable. A l'approche d'un village, nous touchâmes comme du doigt ce degré de crainte. Le chemin nous y conduisant, il fallut bien aller de ce côté et longer pendant quelques instants le grand

mur. Intérieurement je me demandais lesquels de nous ou de ces gens avaient plus grand'peur : il leur eût été si facile en effet, du haut de leur muraille, de nous décharger quelques balles dans le chapeau, ou tout au moins de nous lancer quelque pierre.....

Nous arrivâmes à la gare à temps. Nous avions craint tout d'abord que le train fût en retard, eu égard à ces troubles; mais non, il arriva à l'heure fixée.

Les employés de la voie, tous Japonais, se montrèrent pour nous très prévenants. Notre présence semblait même les rassurer et leur donner plus grande face aux yeux des Chinois. Quelques uns nous adressèrent la parole et nous dirent le peu d'anglais qu'ils savaient. Nous leur répondîmes de même; ils triomphaient.

Notre entrée à la ville de Tsing-chow-fou devait être un peu plus solennelle...

Les grandes portes — portes en bois, mais bien ferrées, de 25 à 30 pieds de haut sur 10 de largeur et un demi d'épaisseur — d'ordinaire ouvertes à deux battants, n'étaient cette fois que faiblement entre-bâillées. Encore, une lourde perche en obstruait-elle l'étroite ouverture. Un piquet d'une dizaine de soldats en armes, répartis sur deux lignes, était là montant la garde.

Au moment où nous nous présentâmes, on s'apprêtait à tirer la perche pour fermer, car il était environ 5 heures du soir.

En nous apercevant, les soldats mirent fusil à l'épaule. Allons ! dis-je à mon compagnon, va-t-on nous immoler ici ?...

— Soyons braves, reprit le P. Prosper; bien d'autres ont sans doute passé par ici avant nous aujourd'hui... Tentons, nous aussi, le passage.

Nous avions à peine franchi le premier poste des gardes, que le plus rapproché tendit son bras pour pour arrêter : «Che-choui», qui vive ! dit-il ?

Nous allions ouvrir la bouche pour répondre, quand une seconde voix clama d'en haut, au dessus de la porte, où se trouvaient d'autres soldats : «Tien-tchou-t'ang ! Le temple du Maître du ciel !» C'est ainsi qu'en Chine on désigne communément l'Eglise catholique. «Pien-ze», vos cartes, fit celui qui nous avait arrêtés. Nous les présentâmes. Un autre allait mettre la main à nos petits effets pour en faire l'inspection, quand le chef lui fit signe qu'il n'était pas nécessaire et nous invita à avancer. Nous passâmes donc et en fûmes quittes pour nos cartes. Nous ne les regrettâmes pas, car entre lenrs mains, elles pouvaient nous être utiles au retour et dans la suite.

Nous fûmes mieux accueillis à la résidence, et là, on n'exigea pas nos cartes ?... Un franc éclat de rire et une chaude poignée de main, aptes à réveiller tous les plus vieux souvenirs, nous firent vite comprendre que nous étions là bien chez nous.

La poignée de main n'était pas encore complètement échangée que j'apprenais ma nomination. Cinq minutes après, j'avais la feuille documentale

en main, bien que non encore la lettre dont j'ai parlé, mais cela suffisait.

En dépit de l'incertitude des choses du dehors, la petite fête eut son plein succès.....

Le soir de ce beau jour toutefois — il n'y a pas ici-bas de joie purement parfaite — je me sentais comme malgré moi envahi par une légère préoccupation : j'étais désormais nommé; il me fallait donc me rendre à mon poste et au plus tôt. Comment ? et quand ?... N'était-ce pas le bon moment de poser ces questions à tous ces frères aînés ? Beaucoup mieux que moi, en effet, parce que plus âgés, ils connaissaient tout le critique de la situation et savaient aussi les moyens dont je pouvais disposer. De plus ils étaient réunis... Mais si l'union fait la force, la réunion ne fait pas toujours l'unité : les avis furent partagés.

Les uns prétendaient que l'ordre de Sa Grandeur ne devait pas être aussi formel et que par conséquent, eu égard aux circonstances, je pouvais bien attendre encore quelque peu avant de me mettre en route. D'ailleurs, ajoutaient-ils, votre nomination a été signée le 10 mai, avant l'annonce des troubles, par conséquent...

D'autres soutenaient que, muni de ma carte et de mon passeport, je pouvais sans crainte partir à l'instant; mais que toutefois, à cause du grand nombre de brigands, il serait plus prudent de n'apporter avec moi que peu d'effets. En cela, ajoutaient-ils en souriant, vous imiterez de plus près les apôtres...

Enfin, il s'en trouvait d'autres et non des moins graves qui ne parlaient pas, mais qui n'en pensaient pas moins.

Le soir, au moment du repos, ma décision était prise :

L'ordre de Sa Grandeur, bien que donné un peu à l'avance, était en soi des plus formels et aucun commentaire authentique ne m'était encore parvenu. En obéissant j'allais donc pouvoir compter sur le mérite parfait de la sainte obéissance.

En outre, ces troubles, qui ne venaient que commencer, allaient-ils finir si tôt ? Et s'ils allaient durer et sévir fortement, ma présence au milieu de mes nouveaux chrétiens ne serait-elle pas par le fait même plus rigoureusement requise ?

Après la célébration de la sainte messe, le lendemain, ma détermination était définitivement irrévocable, je n'éprouvais plus aucun doute à ce sujet.

Mais avant de me mettre en route et en frais de transport, ne serait-il pas bien, pensai-je, d'aller faire une petite visite à mon nouveau curé ? Ce n'est pas bien loin : Fang-tze n'est, en effet, éloigné de Tsing-chow-fou que de 150 lys, et il y a la voie ferrée sur tout le parcours. Un compagnon bien inspiré, le P. Prosper, s'offrait à m'accompagner. La décision fut donc vite prise; nous partîmes le midi même

En route, en passant à Weï-hsien, nous vîmes une troupe assez considérable de soldats «Kéming» postés sur une petite hauteur à un mille environ


Carte
de la Sous-Préfecture de Changlo
(légende comme adessus.)
Limite de canton
Fleuve
Limite de S. P.
Limite de P.
Village
Voie ferrée
Montagne
chef lieu de canton
chef lieu de S. P.
Chrétienté sans baptisés
chrétienté avec baptisés
Distance de 10 li (ou 5 Kilom.)
Changlo
Yo Kou
Yu Liou
Choei Puo
Tou Chang
Che Kia
Yuin tan
Wei Kia
Chu Liou heu
Nan Ho
Li Kia
Ta Kiao
Ou tou
Tong chang
Sin wang
Fong Kia
Tien
Han sun
Tchang Kia
Hyang tsun
Pe yen
Nan yen
Fang than
Pei tsien
Tang Kia tien
Siu Kia
Che
Ta Wang
Hou Kia
Hua
Chang Kia
Ing Kiou
Chaa Kia
King shan
Tien Kia tsun
Kiao Kuan
Liu Kia
Ke Kia
Lu Kia
Liou yang fou
Tou pu
Chow Kia
Wang
Pe tchao
Ko Kia
Tang Kia
Ma song
Sio tai chouang
Meng Kia
Tong Kia
Kuan
Wang Kia
Chang tso
Chuang Kia
Li you
Sin choang
Che yong
Sin choang
Eul Fang
Fong le
Hia choang
Chu Kia
Li Kuan
Chow Kia
Ma lien
Ka chuang
Sin Kia
Wo touo
Koei Kia tan
Tang ou
Luou Kia
Ho nan
Chu hat
Pe chow
Che gin puo

de la ville. A leurs pieds étaient quelques légères fortifications et force munitions.

A Fang-tze, nous saluâmes, avec le P. Césaire, le P. Irénée, recteur de Weï-hsien même. Trouvant sa résidence peu en sureté à cause de l'état de siège, il avait cru devoir chercher refuge ailleurs.

Ah ! je ne regretterai pas mon petit voyage. Le P. Césaire, ancien missionnaire en An-kiu, me combla de renseignements. Je fus surtout intéressé de l'entendre me donner avec une exactitude quasi mathématique les limites du double champ d'apostolat qui allait m'échoir : Chang-lo, 90 lys du nord au sud et 100 lys environ de l'ouest à l'est; pour An-kiu, disposé un peu diversement, 70 lys du nord au sud, mais 180 et même 200 du nord-ouest au sud-est. «Vous aurez donc de quoi vous promener, me dit-il en souriant, et aussi, exercer votre zèle.....

A notre retour, nous pûmes à notre aise, des fenêtres du train, contempler les casernes de Weï-hsien en flammes. Etait-ce les "Kéming," qui, en tirant du canon, avaient réussi à y mettre le feu, nous le pensions; car de Fang-tze, la vieille au soir, nous avions entendu de nombreux coups dans cette direction.

II DÉMÉNAGEMENT

Dès le lendemain, je repartais pour Po-shing faire mes malles. Mais cette fois, j'étais sans compagnon : en effet, le P. Prosper, un peu fatigué de ses courses de l'hiver, était retenu à Tsing-chow-

fou, pour se reposer quelque temps. J'essayais donc seul mes premiers pas de missionnaire...

Ah ! quelle semaine que celle-là ! Encore si je n'avais eu qu'à faire mes petits paquets. La chose, bien qu'assez pénible en elle-même, se sanctifie facilement et devient même douce lorsqu'on pense qu'en obéissant on se rapproche de Dieu. Mais ces mille liens de l'âme que le prêtre se crée par son ministère... J'aurais sans doute préféré partir «incognito», mais... Que de fois pendant ces quelques jours, alors que j'étais à placer mes livres et mes effets, j'apercevais quelques têtes de bonnes vieilles se penchant dans la fenêtre pour regarder. Voyant que je feignais de les ignorer, elles entr'ouvaient discrètement la porte pour me dire leurs bons mots : «Ah ! chenfou zou... Ah ! le père s'en va... Ouomen hin nan chou, ouomen siang chenfou tchang tchang tsai tcheli. Cela nous fait beaucoup de peine... Nous avions pensé que le père resterait toujours avec nous... Houlai, Dou chenfou tchou kudi chehou, tsen-mo-iang-ni ? Mouyou Misa ?... Maintenant, quand le P. Prosper sortira, comment cela s'arrangera-t-il, nous n'aurons plus la messe ?...

Toutes ces paroles m'allaient droit au coeur, vous le pensez bien. Elles me paraissaient si sincères.

Le départ fut fixé au lundi. Il dut cependant être remis au lendemain à cause de la pluie. Mais le mardi, nous partîmes de grand matin.

Mes effets étaient portés partie sur une charrette, partie sur une brouette; j'accompagnais avec mon

domestique. Dès les premières heures du voyage, c'était réellement pénible et je regrettais presque de m'être mis en route; mais vers midi tout redevint sec.

Vers le soir nous fûmes surpris par une bourasque de vent, mais ce fut tout, la pluie qui l'accompagnait passa plus loin.

Le soir nous eûmes quelque difficulté pour loger... Cette route, qu'on nous avait indiquée comme la plus courte, n'était malheureusement pas la plus cunnue de mes gens; ils manquèrent l'auberge où nous aurions dû nous arrêter. La conséquence fut qu'il nous fallut faire encore environ 15 lys après le coucher du soleil et descendre dans un réduit bien misérable.

Si nous avions été seuls à l'auberge, cela eut pu aller; mais déjà trois voyageurs, probablement surpris comme nous par la nuit, étaient descendus en ce lieu et s'étaient emparés de l'unique k'ang.Pour moi, je ne fus pas le plus mal partagé, car on m'invita à coucher dans une chambre privée. Toutefois je dus reposer dans le voisinage du vieux grand père, plus qu'octogénaire dont la forte toux, les rêves bruyants et les réveils en sursaut me tinrent éveillé une bonne partie de la nuit. Mais pour mon domestique et nos charretiers, ils durent coucher sur la terre nue, en face d'une grande porte restée ouverte toute la nuit et il pleuvait. Les quelques couvertures que je pus leur passer ne réussirent pas à les préserver complètement du froid, et pour comble, le matin venu, ils durent se mettre en route pres-

qu'à jeun, l'aubergiste alléguant qu'il ne s'attendait pas à recevoir tant de monde.

Encore 50 lys, et nous allions atteindre Tsing-chow-fou. En temps ordinaire et par de bons chemins, cette distance eut pu être franchie en une demi-journée; mais avec la pluie de l'avant veille et celle de la nuit précédente, c'était bien différent. Pourvu, disait l'un des charretiers, qu'il ne nous arrive rien, que nous ne soyons pas arrêtés quelque part par quelque bande de "Kéming" !...

A vrai dire, je ne redoutais qu'un endroit : celui que l'on m'avait signalé à Tsing-chow-fou et que l'on m'avait recommandé d'éviter avec soin : Lintche, récemment tombée aux mains des révolutionnaires.

En partant j'avais bien averti mes gens de ne pas aller de ce côté, mais la nouvelle route que l'on devait suivre jusqu'au bout, devait nous jouer ce mauvais tour. Ne voulant pas la quitter pour une plus longue ou pour une plus incertaine, ils se trouvèrent au matin du second jour en face même de la ville de Lintche ! Un moment, j'eus l'idée de les gronder; mais voyant leur surprise, leur embarras et aussi leur appréhension, je compris qu'il était plutôt de mon devoir de les encourager.

Apparemment il n'y avait rien à redouter. Tout le monde était aux champs, occupé à couper les blés, et la route était couverte de gens qui se rendaient au marché.

A peine avions-nous franchi la grande porte, que nous aperçûmes, près de la route, à une centaine de

mètres environ devant nous, un groupe assez considérable de soldats en armes.

Le bruit de notre lourde charrette roulant sur les pierres avait éveillé leur attention. A l'instant, l'un deux, le chef probablement, faisant signe à deux de ses compagnons de le suivre, s'avança vers nous... Nous y sommes, que je me dis. J'étais alors à réciter ma couronne franciscaine. J'avoue que je ne la laissai pas tomber. Oui, j'invoquai Marie alors, elle, plus forte qu'une armée rangée en bataille, et la priai de prendre ma défense.

Le chef en question nous fit un salut militaire, puis, s'adressant à mon domestique qui nous précédait de quelques pas, il lui demanda quel était ce monsieur, en me désignant, d'où nous venions et où nous allions. La réponse de mon domestique ne fut pas ambiguë. Un nouveau salut militaire, accompagné cette fois d'un aimable sourire, fut le signe approbateur; nous avançâmes donc... Lorsque nous fûmes plus près du groupe, tous les autres soldats saluèrent aussi gentiment; il n'y avait donc rien à redouter.

Au même endroit, mais du côté opposé, nous vîmes, attachés à des arbres et tous sellés, environ deux cents chevaux et mules : on les tenait ainsi jour et nuit tout prêts, en cas d'attaque.

D'autres questions nous furent encore posées par certaines sentinelles postées au coin des rues, mais pour la forme seulement.

Dans ce quartier, la mission catholique de Lintche compte quelques familles de chrétiens. Je m'in-

formai de l'endroit et j'allai visiter leur oratoire. Deux ou trois personnes vinrent me saluer et me demander de les bénir. Elles n'eurent rien de plus pressé évidemment que de m'exposer leurs craintes. Je les encourageai de mon mieux.

Nous étions à peine en route que la pluie recommençait de plus belle. Cette fois ce fut pénible, très pénible. Mon brouettier surtout en eut tout son plein, et ses habits furent tous trempés tant par la sueur que par la pluie. Heureusement que j'avais sous la main quelques vêtements de rechange; à l'auberge ils se refirent.

Cette pluie ne dura pas; à 4 heures du soir nous atteignions Tsing-chow-fou.

A Tsing-chow-fou, je me reposai une journée. je dus aussi changer mon charretier et mon brouettier contre une nouvelle équipe de brouettiers. Le premier, dont la crainte allait toujours grandissante, surtout depuis l'affaire de Lintche, ne voulait à aucun prix pousser plus loin.

Alors il m'arriva une petite mésaventure assez fréquente, dit-on, aux étrangers voyageurs en Chine. Voici l'histoire :

Dès le lendemain de mon arrivée, je m'étais pourtant bien entendu avec mes susdits brouettiers pour telle heure et tel prix. La matin, à l'heure fixée, mes hommes n'arrivaient pas. J'envoyai vers eux. Ils me firent répondre qu'ils n'allaient plus à Pécheng: histoire de se faire prier, pour avoir un peu plus cher... Que faire alors? Je les jouai à mon tour et louai d'autres brouettiers. Cela me coûta

un peu plus cher, sans doute, et je dus partir un peu plus tard, mais je quittai quand même avant le dîner.

De Tsing-chow-fou à Pécheng, la distance est de 90 lys. Avec les véhicules en question ce devait être l'affaire de deux petites journées.

Mais moi, ayant aussi à ma disposition la voie ferrée, je pris les devants et j'allai coucher à Fangtze, afin de ne pas manquer ma messe du lendemain; le soir même de ce second jour j'arrivais à Pécheng quelques minutes avant mes gens.
Le père Césaire avait eu la délicatesse de me précéder là, afin de tout disposer. Quelle joie j'éprouvai à le saluer. Je ne pouvais non plus assez remercier mon bon ange et Marie de m'avoir si bien conduit et protégé.....

Je reconnus toutefois que j'avais fait une légère imprudence en laissant mon domestique accompagner seul les bagages, car durant le souper le brave homme nous apprit, non sans un brin d'émotion, qu'à un certain village, s'ils étaient arrivés une demi-heure plus tôt, ils seraient tombés entre les mains d'une troupe de brigands. «Ils venaient de quitter, dit-il, quand nous entrâmes»... Je pensai alors à ce qui serait peut-être arrivé si la ruse des brouettiers de Tsing-chow-fou ne nous avait pas été jouée. Dans les cirsconstances critiques que l'on n'a pu prévoir, il ne faut donc jamais se troubler outre mesure, mais se reposer en la divine Providence. Ces circonstances avec les ennuis qui les accompagnent sont la plupart du temps des coups


Universités BIBLIOTHECA

de sa propre main, par lesquels elle nous préserve d'accidents plus graves.

III INSTALLATION

Le lendemain c'était le dimanche même de la Pentecôte. Les chrétiens des environs, avertis dans la journée du samedi, arrivèrent en assez grand nombre. Le P. Césaire, qui avait entendu les confessions et qui devait prêcher, me fit les honneurs de la grand'messe. Pouvais-je mieux commencer l'exercice de mon saint ministère ?...

Mais pas d'illusions, nous n'étions pas là dans une cathédrale. Figurez-vous une pièce de 5 pieds de large par 15 de long, au toit de chaume, aux murs en terre et sans parquet. A l'une des extrémités, l'autel, fait d'une simple table élevée sur quelques briques et surmontée d'un seul degré. Comme retable, trois grandes images appendues au mur : celle du centre représentant le Père Eternel assis dans l'attitude du juge et tenant dans sa main la sphère terrestre, celle de gauche, l'archange saint Michel terrassant Lucifer, celle de droite, un ange gardien : d'une main, il tient un petit enfant qu'il conduit, de l'autre, lui montre le ciel. C'est un peu ce qu'on retrouve dans la plupart de nos oratoires de l'intérieur. Pour marchepied de l'autel, une natte trouée recouvrant quelques planches... A l'extrémité de la pièce, un vulgaire grabat étendu par terre, et tout à côté, un immense panier de jonc,



VILLE DE CHANG-LO. *(voir p. 108)*

aux trois quarts rempli de blé, reste de la provision de l'année.

Mais n'allez pas vous scandaliser, je vous en prie : en temps de guerre comme en temps de guerre. Celui qui couche là et qui a son trésor près de lui est un brave chrétien aveugle d'un village voisin. Dès le début des troubles il fut pris de crainte et sollicita avec grande instance la permission de venir se réfugier au «Tien-chou-t'ang.» En temps ordinaire une cloison sépare son coin du reste de la chapelle. Mais aujourd'hui, eu égard à l'assistance plus nombreuse, on a dû agrandir le plus possible.

Mais consolez-vous, me dit le P. Césaire, au déjeuner, bientôt vous serez mieux logé, et il me montrait la nouvelle chapelle. Près de la résidence, en effet, mais du côté opposé, est la nouvelle construction, pièce guère plus large que la précédente, mais beaucoup plus longue et aux murs plus solides. «Mais il vous restera à l'achever», ajouta-t-il. Elle venait en effet d'être recouverte : les portes et les fenêtres n'étaient pas encore posées.

Le reste de l'après-midi se passa à recevoir des visites. En effet, les chrétiens, venus parfois de très loin pour les dimanches ou les grandes fêtes, tiennent toujours, avant de se retirer, à saluer le père et à lui demander sa bénédiction. Les hommes se présentèrent d'abord; puis ce fut le tour des enfants de l'école avec leur professeur; enfin vinrent les mères avec leurs petits.

Le père Césaire, lui, connaissait déjà la plupart de ces gens pour les avoir rencontrés sur place en missionnant; mais moi...

J'étais tout de même fort édifié à la vue de tant de figures sympathiques et si franchement épanouies, et je n'étais pas le moins charmé, je l'avoue, de leurs bonnes manières.

Dans l'après-midi nous eûmes la bénédiction du T.S.Sacrement, à l'issue de laquelle je fus invité à faire trois baptêmes, dont deux d'enfants et un d'adulte.

Vers le soir, le père me dit : «Allons maintenant faire la visite des oeuvres, mais ne vous y trompez pas, des oeuvres à créer»...

«Dès que votre nouvelle chapelle sera terminée et que vous y aurez transporté la sainte réserve, vous pourrez utiliser cette vieille construction — l'ancien oratoire — pour la classe des garçons. Toutefois, il vous faudra auparavant la faire retoucher un peu, en faire de nouveau enduire les murs de boue et la faire recouvrir, car le vent et la pluie pénètrent de toutes parts.

Cette construction que vous voyez là à l'ouest et qui a un peu meilleure apparence, vient d'être achetée, ainsi que le petit terrain attenant. Là, vous pourrez loger les deux vierges que je vous enverrai. Mais auparavant il vous faudra entourer le tout d'un bon mur et y construire quelques dépendances. D'ailleurs, dit-il en terminant, il faut en prendre votre parti; ici tout tombe en ruine, et

c'est non seulement ici comme cela, mais encore partout dans les deux districts.

Le lendemain dans la matinée, le père entreprit de me mettre un peu au courant des régistres. J'avais grand intérêt, bien que je comprisse assez peu, à lire avec lui tous ces noms de villages et d'individus, dont l'étymologie, pour être bien saisie, demanderait toute une étude. Heureusement que nous avons la figuration française, car sans cela, avec les seuls caractères chinois, il serait absolument impossible à un arrivant de s'y reconnaître.

La chose vous intéressera sans doute davantage, me dit-il, quand vous aurez visité tous ces villages et vu tous ces chrétiens sur place. Aussi ai-je pensé à vous faire faire dès demain, si vous le voulez, une tournée à travers les deux districts.

IV UN CATÉCHUMÈNE CAPTIF

Dans l'après-midi, nous étions à faire nos préparatifs de voyage, quand tout à coup il nous arrive deux courriers.

C'était deux nouveaux chrétiens du nord du district, des environs même de la ville de Chang-lo. Ils venaient nous apprendre que dès la veille, des bandits, appuyés de quelques «Kéming», avaient, pour se venger de la mort de neuf des leurs, saccagé et brûlé trois ou quatre villages de l'endroit, et amené captifs vers la ville quelques individus, dont un vieillard très en vue, le maître d'école de l'endroit. Et à deux genoux — c'est toujours dans cette atti-

tude qu'en Chine on sollicite une faveur — ils nous priaient de vouloir bien nous rendre à l'instant sur les lieux pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose à faire.

"Eh bien ! me dit le père, en souriant et en laissant exhaler un léger soupir, nos préparatifs faits pour le sud, nous serviront pour le nord. La chose vous arrivera souvent au cours de votre vie de missionnaire..."

Le lendemain dès 8 heures du matin, deux mules sellées nous attendaient à la porte, et aux deux courriers de la veille s'étaient joints quatre ou cinq de leur co-villageois. L'instant d'après, nous partions.

J'étais loin de m'attendre de visiter si tôt, et surtout en pareilles circonstances, cette partie de mes domaines... Mais, pensais-je, qu'aurais-je bien fait si j'avais été seul ici ?......

Cette partie de Chang-lo est très montagneuse : nous en eûmes pour plus d'une heure à faire l'ascension.

Sur ces hauteurs, les villages se font plus rares évidemment; ils sont cependant encore plus nombreux qu'on ne penserait. Mais quelle pauvreté partout !

A ce moment, toutes ces habitations, comme la nature elle-même, empruntaient aux circonstances quelque chose d'affreusement triste. Non, la nouvelle qu'on nous avait apprise ne devait pas être fausse : cela se lisait partout. Ce n'était en effet, à droite et à gauche, que maisons désertes, que portes

de cours fermées et même barricadées jusqu'au haut. C'est à peine si l'on apercevait de-ci de-là quelques vieilles personnes restées ou plutôt abandonnées. Toutes les autres avaient pris la fuite, tant la fameuse nouvelle avait partout répandu la crainte. On les voyait au loin, errant à l'aventure sur les sommets, fuyant encore à notre approche ou se cachant dans les ravins, les creux des rochers.

Dès que nous fûmes arrivés au plus haut point de la montée, nous aperçûmes à 15 ou 20 lys dans la plaine les villages dont on nous avait parlé. Deux d'entre eux étaient déjà à peu près complètement réduits en cendres, les autres fumaient encore. Nous pressâmes alors le pas.

Dans les champs, la moisson toute blanche semblait attendre les ouvriers. Ils étaient venus, mais ils avaient dû fuir à la hâte probablement, car on remarquait, ici, un commencement de javelle, là, une fourche plantée et un habit laissé par terre; plus loin, une grande brouette à demi-chargée, et un âne portant encore un reste d'attelage, broutant l'herbe tout près.

On nous conduisit directement au village du vieux maître d'école. Ah ! quel spectacle !..... Ici, un reste de maison fumant, ailleurs, des portes et des fenêtres toutes grandes ouvertes, et des coffres enfoncés; au dehors, les petits animaux de la basse-cours épars, cherchant paisiblement leur nourriture, puis les chiens toujours en garde, reposant, l'un sur les degrés du perron, l'autre sur la margelle du puits.....

Au moment de descendre à la porte de l'école, nous aperçûmes à l'autre extrémité de la ruelle, quelques soldats «Kéming» nous regardant et causant ensemble. Nous avions à peine mis pied à terre, que l'un deux se détachant du groupe vint à nous. Il demanda quels étaient ces messieurs (parlant de nous), et se retira aussitôt.

Nos gens sortirent alors dans le village pour trouver quelque nourriture, car nous n'avions encore rien pris depuis le matin. Les susdits soldats les ayant aperçus dans les maisons, les interpellèrent ; mais sur la réponse que les «Chin-fou», venus de loin, n'avaient point encore mangé, on leur laissa toute liberté. Nous pûmes donc nous reposer quelque peu et réciter notre office.

Mais là ne devait pas s'arrêter notre course. En route, on nous avait prié et quasi fait promettre de pousser plus loin, d'aller même jusqu'à la ville de Chang-lo pour obtenir la délivrance du prisonnier.

S'il ne se fut agi que d'un nouveau chrétien ordinaire, nous aurions peut-être pu nous dispenser d'entreprendre cette démarche, non certes ! par dédain, mais à cause des difficultés sérieuses dans lesquelles nous risquions de nous engager. Mais je l'ai dit, ce catéchumène était un vieillard en vue, très lettré, et dont l'influence par conséquent pouvait être immense pour la propagation et l'affermissement de la foi dans cette partie du district Et de plus, quel catéchumène que celui-là ! La veille, en route, le père qui le connaissait déjà un peu de réputation, m'en avait certes dit beaucoup



LE PERE BONAVENTURE EN PARTANCE POUR MISSION. *(voir p. 141)*

de bien. Mais l'intérieur de son école m'en révéla bien davantage; aussi m'en voudrais-je de ne pas vous le faire voir.

Sur les longs murs étaient appendues de belles grandes images très précieuses que le père lui avait données. Tout le reste de l'appartement était tapissé de parchemins sur lesquels se lisait en gros caractères très lisibles les prières du matin et du soir, les prières avant et après les repas. Dans un endroit réservé, et cette fois en caractères plus soignés, était une admorestation en règle et des mieux pensées aux nouveaux venus qui désiraient se faire chrétiens. C'était ni plus ni moins qu'une paraphrase, un commentaire soble mais très solide de la première demande et réponse du petit catéchisme : Pourquoi entrez-vous en religion ! — Pour honorer Dieu et sauver mon âme»..... Ce n'est donc pas disait-il, pour obtenir plus de richesse, plus de confort ou plus de gloire humaine, etc, etc...

Près du siège professoral, à droite appendus au mur, deux calendriers circulaires, l'un de la semaine et l'autre du mois. Les grandes aiguilles en évoluant sur les divisions indiquaient, avec les jours de la semaine et le quantième du mois,, une sentence pieuse à méditer et un bouquet spirituel à retenir..... La chose pouvait elle être mieux pensée ? Et dire que cet homme n'était pas encore baptisé, mais chrétien de coeur et d'âme depuis un an et demi seulement; mais il l'était, comme vous voyez. Ah ! comme la foi est ingénieuse, lorsqu'elle est réelle et vive.

Vous comprendrez maintenant comment il se fait que nous étions disposés à tenter l'impossible pour obtenir la délivrance de ce catéchumène.

Dans l'après-midi nous poussâmes donc sans hésiter jusqu'à Chang-lo.

L'entrée de la ville fut des plus faciles. Les soldats qui montaient la garde à la grande porte n'exigèrent même pas nos cartes. Ils se reprirent toutefois en venant nous rejoindre à l'auberge et nous demandèrent qui nous étions. Il était déjà trop tard pour demander l'audience au mandarin. Nous récitâmes donc paisiblement notre office et nous nous disposâmes à prendre nos quartiers de nuit.

Le lendemain de très bonne heure nous pûmes dire la sainte messe, grâce à la précaution que nous avions prise d'apporter avec nous ce qu'il fallait. Je vous fais grâce ici de la description, car elle pourrait peut-être alarmer votre piété... Ah ! heureusement que Rome a permis aux missionnaires de célébrer à peu près partout.

Il était 10 heures lorsque nous demandâmes notre audience ; elle nous fut accordée très volontiers. Un soldat en armes vint nous chercher à l'auberge.

Nous nous attendions à trouver là quelque vieillard à barbe blanche, aux traits célestes à la cinquième puissance... Quelle ne fut pas notre surprise après un leger moment d'attente, de voir entrer dans l'appartement un tout jeune homme de 18 à 20 ans, aux traits de fillette.

Il nous salua très gentiment, nous demanda de quel pays nous étions originaires, puis entrepris de

défrayer la conversation en anglais. Nous lui répondîmes de même, puisque cela semblait lui faire plaisir.

En peu de mots nous lui exposâmes le but de notre démarche. Il se montra d'une bienveillance extrême; il écouta avec beaucoup d'intérêt et approuva. «Je le regrette beaucoup, dit-il, mais je ne fais que d'arriver ici.» En effet, il était arrivé la veille de Shanghaï. Jusque là, il avait été employé dans la marine. Inutile de dire qu'il ignorait complètement notre affaire. — «Dans les jours qui vont suivre, ajouta-t-il, je vais m'enquérir à fond de la question; et si je puis quelque chose, je le ferai certainement». Nous nous retirâmes donc sur cette promesse.

En rentrant nous stationnâmes de nouveau à l'école. On nous supplia à deux genoux et avec larmes de demeurer sur place encore quelques jours, afin d'en imposer par notre présence. Nous refusâmes évidemment.

V DOUBLE TOURNÉE A TRAVERS LES DISTRICTS

Le lendemain nous partions pour notre tournée dans le sud.

De ce côté le district de Chang-lo s'étend assez peu : une vingtaine de lys, tout au plus. C'est celui de An-kiu qui prend ensuite pour évoluer, lui, de 180 à 200 lys vers l'est. La limite sud est faite d'une forte chaîne de montagnes à l'aspect sévère. Jusque là c'est la plaine, non pas une plaine unie et mono-

tone comme en Po-shing, mais une plaine suffisamment accidentée où se noyent comme au hasard du caprice d'innombrables petits villages fortement ombragés.

De tous ces villages, un seul ressort un peu sur les autres : c'est Tang-ou. Ce poste où nous avons présentement une petite chrétienté, a dû être autrefois le siège présidentiel de quelque grand mandarin ; on le remarque aux énormes tours de pierre qui achèvent de s'effriter : reste d'une grandeur depuis longtemps éteinte.

Certes ! on se consolerait facilement de voir la Chine déchue de cette gloire antique, si on la voyait présentement reposer dans la paix, la tranquillité chrétienne. Mais il n'en va pas du tout ainsi. Ce véritable esprit d'équité, que le seul Evangile du Christ a pu restituer à la terre, étant encore absent, c'est toujours la crainte qui guette et surprend à tout moment ces populations. Ainsi, au sommet de presque toutes les montagnes que l'on approche d'un peu près, on distingue d'énormes fortifications : c'est là qu'au milieu du siècle dernier un tiers de la population poursuivi et traqué par les deux autres se réfugiaient. Et présentement encore, ces pauvres gens affolés par le bruit des troubles qui viennent d'éclater, retardent plutôt la moisson qui presse, et prennent même sur leurs nuits pour exhausser, au moins de quelques pieds, les faibles murs qui les protègent.

L'aspect des villages où nous comptons des chrétiens diffère peu des autres sous ce rapport. Que

voulez-vous ? Ces bonnes gens, noyés dans l'élément païen, sont bien tenus de se mettre en garde comme les autres. Mais comme on y est autrement bien reçu et comme on s'y sent chez-soi.

A peine notre arrivée a-t-elle été signalée, que tous se précipitent hors de leurs demeures et se pressent autour de nous; l'un saisit alors la monture à la bride, tandis que l'autre apporte un gradin pour nous aider à descendre. Nous n'avons pas encore mis le pied à terre, qu'un troisième a soustrait nos petits effets au dos de la mule, pour les placer en lieu sûr. Pendant ce temps, la résidence s'ouvre, le thé se prépare. Cinq minutes après, c'est toute la petite communauté chrétienne qui est là à genoux et qui vous demande de la bénir. Alors pleuvent les questions : «Et le père, comment va-t-il ? Et Monseigneur ? Et les autres pères ? Et tous les autres chrétiens de là-bas»... etc., etc.

A leurs yeux, l'Eglise apparait comme une vaste famille. Et ne l'est-elle pas de fait ? Ah ! comme une telle réception dédommage de bien des ennuis !

Sans doute tout n'est pas parfait dans ces nouvelles chrétientés. Que peuvent bien savoir, en effet, de vieux païens convertis depuis quelques années, depuis quelques mois et même parfois depuis quelques jours seulement ? Mais pour l'établissement de son royaume dans les âmes, Dieu exige moins de science que de foi et d'amour. Lorsqu'il songe à ce qu'il en a du coûter à ses devanciers de prières, de pénitences, de sacrifices de toutes sortes, et, aussi d'audace parfois, pour ravir ces

chrétientés au paganisme, oh ! comme le néo-missionnaire se sent épris de reconnaissance pour ces pionniers de la foi ; et comme il se croirait ingrat et coupable de n'apporter pas tous ses soins à parachever le travail commencé.

Nous visitâmes ce jour-là six de ces postes. Etant donné la distance considérable qui les sépare les uns des autres, il nous eût été difficile d'en voir davantage. Nous reconnûmes même que nous en avions entrepris trop pour la journée, car nous rentrâmes fort tard.

Au souper je ne pus me dispenser de remercier bien sincèrement le père pour la bonne idée qu'il avait eue de me conduire ainsi. J'ai appris là en quelques heures, lui dis-je, plus que je n'eusse pu le faire à moi seul en plusieurs mois... Puisque la chose vous paraît si utile, reprit-il, nous la recommencerons.

Ainsi donc, revenus ensemble à Fang-tze, nous entreprenions quelques jours après une nouvelle tournée, dans l'est de An-kiu cette fois.

Cette seconde course fut plus longue que la précédente : nous voyageâmes sans nous arrêter jusqu'à une heure de l'après-midi ; alors nous établîmes nos quartiers à Tcheng-bou, petite chrétienté sise aux portes de la ville de An-kiu. Puis de là, nous rayonnâmes dans le voisinage.

Ici, l'aspect de la contrée diffère un peu de celle de l'ouest : la plaine est plus unie et la chaîne des montagnes au sud a été remplacée par une série de

mamelons très arrondis et agréablement distants les uns des autres.

Cette course. il nous eût été impossible de l'entreprendre plus tôt. En effet, six jours à peine auparavant, les «Kéming» avaient fait une descente de ce côté, et une sérieuse bataille s'était livrée à l'entrée même de la ville. Après avoir perdu soixante à soixante-dix hommes au cours de l'engagement, les agresseurs avaient dû se retirer, laissant la population dans le plus grand émoi.

Pour garder la neutralité — mesure très sage pour eux — nos chrétiens de Tcheng-bou avaient eu l'originale idée de hisser un grand drapeau français à la porte de leur chapelle. Ce procédé éveilla l'attention des païens qui voulurent, eux aussi en profiter. Aussi vinrent-ils en assez grand nombre chercher refuge auprès du Tien-chou-t'ang. Deux gros richards de la ville entre autres y apportèrent leurs trésors qu'ils cachèrent soigneusement. Dès que ces deux Crésus eurent appris notre arrivée, ils tinrent à venir nous saluer. Ils nous apportèrent mêne quelques petits présents, nous remercièrent avec effusion et se retirèrent en protestant qu'ils désiraient se faire chrétiens. Qu'en sera-t-il ? C'est le secret de Dieu évidemment. Mais la parole de Notre-Seigneur est toujours là : «Il est bien difficile aux riches d'entrer au ciel»...

Avant de nous retirer nous voulûmes saluer le mandarin. Outre la mesure de convenance qui s'imposait, la petite chrétienté de l'endroit comme

aussi toutes les autres chrétientés du district ne pouvaient que gagner à cette démarche.

Le «grand homme» se montra bienveillant et nous accueillit avec tous les raffinements de la politesse chinoise. Nous le trouvâmes un peu soucieux cependant, et il y avait de quoi certes ! Nous le félicitâmes de sa récente victoire, mais sans trop appuyer toutefois; car il ne fallait pas nous compromettre. Qui pouvait en effet répondre de l'avenir alors ?

Nous rentrâmes, un peu comme les Mages, par un autre chemin, en visitant quelques autres chrétientés. De plus, nous eûmes la douce sensation de prendre un bain forcé dans les eaux du «In-hô» : c'est le souvenir le plus frais que je conserve de cette tournée.....

De retour à Fang-tze, j'aurais voulu repartir aussitôt pour Pécheng afin de célébrer la solennité de la Fête-Dieu avec mes nouveaux enfants; le père s'y opposa : «Il faut vous reposer un peu et passer la fête avec nous, dit-il. Le père Apollinaire est invité à venir nous donner le sermon. Si vous êtes ici, nous pourrons avoir en plus la messe solennelle avec diacre et sous-diacre, ce que nos chrétiens n'ont jamais vu de leur vie. Je demeurai donc.

Dans l'après-midi, le père Apollinaire nous arriva à l'heure attendue. Le soir et le lendemain dans la matinée, j'entendis les confessions, mes premières confessions chinoises. Je n'éprouvai aucune difficulté sérieuse. Je redoutais cependant beaucoup cette première séance : la langue populaire chinoise



CHRÉTIENS AU SORTIR DE LA CHAPELLE A PÉ-CHENG. *(voir p. 186)*

est faite de tant d'expressions qu'on ne trouve pas dans les livres; de plus, la conscience humaine a tant de replis, et... l'affaire de la confession est toujours si sérieuse ! Mais il faut accorder cela à nos bons Chinois, que, en général, ils sont sincères au saint tribunal, sincères d'une sincérité exceptionnelle.

La grand'messe fut chantée à 8 heures; elle fut des plus solennelles. L'assistance beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire était grossie de tout le personnel de l'orphelinat. Le chant — belle messe de Solesmes — fut exécuté par les religieuses. Vraiment l'on se serait cru en pays chrétien.

La procession, qui s'ouvrit immédiatement après la messe, se fit dans les allées du jardin de la résidence. Assurément il eut été difficile de trouver un endroit plus convenable et d'imaginer un décor plus joli..

Le parcours, long de plusieurs centaines de verges, formait un rectangle parfait. L'un des grands pans défilait sous une double rangée de grands arbres; le reste courait sous un dais continu de vignes en fleurs. Le principal reposoir, dressé dans l'un des angles, permettait au T. S. Sacrement d'être bien vu de tous. Et pendant le défilé, le chant des oiseaux perchés là-haut vint se mêler à celui des hymnes religieuses, cependant que les roses du jardin, comme les fleurs de la vigne semblaient embaumer d'un plus doux parfum.....

En redescendant les degrés où je venais d'exposer l'ostensoir, je ne pouvais assez rassasier ma vue du charmant spectacle que j'avais sous les yeux.

A mes côtés étaient deux missionnaires déjà vieux de dix ans de Chine. A mes pieds, agenouillés un peu au hasard et comme noyés dans leurs grandes takouazes bleues et leurs larges surplis blancs, une quinzaine de charmants petits Chinois, les uns portant de grands chandeliers, les autres agitant des encensoirs. Puis derrière eux commençait aussitôt la nuée des petites orphelines, formant à elles seules la moitié du défilé, petites âmes délaissées de parents sans entrailles, recueillies par la charité chrétienne et entretenues aux frais de la Sainte-Enfance et de personnes pieuses. Plus loin la double rangée des vierges, fleurs échappées à la fange païenne. Enfin le groupe imposant des religieuses Franciscaines rassemblées, elles aussi, de pays divers et venues de très loin.....

Alors je me demandais, si, en dehors de notre foi chrétienne, on pourrait réellement trouver quelque part ici-bas un sentiment assez puissant pour grouper et tenir solidement réunis tant d'éléments si divers. O sainte religion chrétienne, comme tu m'apparaissais admirable alors !

VI DÉBUTS PROPREMENT DITS

Le lendemain de ce beau jour je repartais pour Pécheng. Ce retour fut heureux autant qu'il pouvait l'être. Je ne vous cacherai pas cependant que j'éprouvais bien vivement alors le sentiment de la solitude.

En quittant le Canada, je m'étais séparé d'êtres bien chers, sans doute : parents, amis, paroisse natale, frères du même couvent... Tout le long de la route toutefois, j'avais encore pu causer avec mes nationaux, ou tout au moins avec des gens d'une nation qui m'était bien connue, nos frères les Anglais. En descendant à Tché-fou, c'était bien la Chine véritable que je touchais... Mais là encore, durant ce séjour d'acclimitation physique et morale, n'avais-je pas été constamment sous l'aile de mon évêque et dans la compagnie d'admirables frères, religieux comme moi. Enfin à Po-shing même, dans l'intérieur où j'avais été envoyé pour apprendre la langue, n'avais-je pas retrouvé un autre frère au coeur d'or, que j'avais connu autrefois, avec qui j'avais fait une année de scholasticat... Mais maintenant... tout, tout jusqu'au jeune domestique que le père envoyait me reconduire et avec qui je commençais déjà à me familiariser... tout allait m'être enlevé. J'allais me trouver bien seul, avec... mes Chinois ! En enfant raisonnable, il fallait donc que j'apprisse désormais à me suffire et aussi à me débrouiller, comme on dit. De plus, quelle tâche que celle que j'allais entreprendre ! oui, quelle tâche c'est toujours pour un nouveau missionnaire que celle de débuter en pays infidèle ! Et puis les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions ne venaient-elles pas ajouter encore à la difficulté ? Oh ! comme aussi ! j'éprouvais alors combien la pensée de Dieu, d'un Dieu qui sait tout, d'un Dieu infiniment bon, qui est partout, qui voit tout et

qui sait tout, est souverainement douce à l'âme ! Ce Dieu, pensais-je, ce Dieu qui veille sur toutes ses créatures, jusque sur la toute petite fleur pour lui donner sa parure; ce Dieu qui prend autant soin du méchant que du juste; Ce Dieu qui a veillé sur mon enfance, qui m'a appelé, et à la voix duquel j'ai conscience de n'avoir pas fermé l'oreille, ce Dieu, dis-je, pourrait-il ne point veiller sur moi et m'abandonner par la suite ? C'est impossible. D'ailleurs ne me donne-t-il pas dans son saint Evangile l'assurance expresse de cette providence perpétuelle et toute particulière : «Quand je vous ai envoyés seuls, sans sac ni bâton de voyage, demandait-il à ses apôtres, avez-vous manqué de quelque chose ? — De rien, répondirent-ils. — Sachez donc que, à celui qui, pour moi, aura quitté son père, sa mère, ses frères et ses soeurs, sa demeure et son champ, je donnerai le centuple même ici bas, et plus tard, la bienheureuse éternité»

A mesure que j'avançais sur la route, ces graves pensées prenaient peu à peu empire en mon âme, la remplissaient d'une sainte joie et d'une ferme assurance.

A Pécheng je trouvai tout dans le calme. Les chrétiens, heureux de mon retour, se montrèrent très avenants. Chaque matin ils se faisaient un devoir d'assister à la messe; les plus fervents adoptèrent de suite la pratique de la communion fréquente.

Le soir, la plupart se rendaient pour la prière. La prière finie, les plus bavards — il s'en trouve partout — demeuraient pour causer. Je m'en réjouissais,

car c'était pour moi le moyen par excellence de poursuivre mes études de langue, études dont j'avais certes encore grand besoin. De la sorte aussi, par ces causeries sans défiance, j'étais mis tout doucement au courant des coutumes locales, de même que je pénétrais peu à peu dans cette mentalité chinoise, si difficile à saisir et qu'il importe tant au missionnaire de connaître.

Après peu de jours je me sentais déjà plus à l'aise et plus sûr de moi. Par suite les petits travaux entrepris étaient poussés plus activement. Après quinze jours, le mur d'enceinte de l'école des filles était terminé ainsi que les dépendances. Deux vierges catéchistes m'arrivaient alors et ouvraient une petite école pour la localité. L'école des garçons croissait, elle aussi, tous les jours. En un mot c'était la vie, la vie véritable. Oh ! quel plaisir j'éprouvais à entendre de ma chambre monter ce bruit plein d'espérance de toutes ces petites voix à l'étude !.....

Au bout d'un mois, la nouvelle chapelle était entièrement terminée et j'y transportais la sainte réserve. Cette chapelle étant plus près que l'autre de ma résidence, il me semblait aussi que j'étais moi-même plus près du bon Dieu.

Le soir pendant que tout reposait, je prenais plaisir à prolonger de ce côté mes méditations solitaires. Tout en me promenant, je pouvais apercevoir la petite lampe du sanctuaire dont la lueur tramblottante parvenait jusqu'à moi. Dans l'effusion de ma joie et de ma reconnaissance, je ne pouvais assez

remercier Dieu de m'avoir appelé comme elle à veiller devant Lui et à briller devant les Gentils.

Les chrétiens du dehors, heureux, eux aussi, de sentir dans leur voisinage la présence du père, se montrait fidèles à venir presque tous les dimanches. A certains jours, la nouvelle chapelle, pourtant assez vaste, suffisait à peine à les contenir tous. Après avoir entendu la messe, ils demeuraient encore pour le chemin de la Croix du midi et la bénédiction du T. S. Sacrement que je donnais aussitôt. En les voyant repartir, je ne manquais pas de dire à chacun de m'amener quelques recrues pour le dimanche suivant; et dans le cours de la semaine, je priais à cette intention.

L'invitation fut de suite entendue. Dès le second dimanche on m'amenait à deux recrues, et par ces deux premières recrues, un gros village s'ouvrait à l'évangilisation. Le troisième dimanche, ces deux nouvelles recrues m'en amenaient d'autres, et il en venait aussi d'ailleurs. Ce mouvement d'apostolat alla, s'accentuant de semaine en semaine, si bien qu'après deux mois et demi, je pouvais annoncer à Monseigneur l'ouverture à la foi de 20 nouveaux villages et l'enrégistrement de 600 nouveaux noms. La joie que je ressentis alors ne saurait s'exprimer...

Mais ce mouvement était trop beau pour que le démon ne se mit pas lui aussi de la partie; oui, il entreprit de le paralyser. Comment ? C'est ce que je vais vous raconter au chapitre suivant.



QUELQUES MAITRES D'ÉCOLE ET LEURS ÉLEVES VENUS POUR LA FETE. (voir p. 186)

CHAPITRE II

LES «KÉMING»

I *Question des impôts, — Révolte des villageois.*

On était à la mi-août. Depuis quinze jours environ plusieurs vieux chrétiens de différents villages étaient venus me poser cette question : «Devons-nous oui ou non payer l'impôt que les «Kéming» réclament de nous ?...

Les «Kéming», maîtres de la ville de Chang-lo depuis environ deux mois, prétendaient faire peser sur les populations villageoises une partie au moins des grandes dépenses qu'ils avaient dû faire pour parvenir.

S'il se fut agi d'un impôt annuel, et par suite ordinaire, la réponse n'eût pas été bien difficile; et probablement aussi que, dans ce cas, l'on ne serait pas venu m'interroger. Mais l'impôt annuel était déjà payé. Ma solution devenait donc plus embarrassante. Assurément, leur-dis-je, vous devez payer vos impôts annuels au mandarin, quel que soit d'ailleurs ce mandarin et quel que soit le taux qu'il exige, pourvu qu'il les réclament comme tels. Si toutefois, comme vous le prétendez, il s'agit d'un impôt spécial, exhorbitant, évidemment dans ce cas, votre conscience de chrétiens est loin d'être aussi étroitement liée. Mais même dans ce cas, ajoutai-je, vous n'êtes pas tout à fait juges; et eu égard aux circons-

tances présentes, il vous est préférable, je pense, de payer l'impôt demandé; car si vous alliez refuser, ou simplement hésiter, il est fort à craindre qu'on vienne vous le réclamer à main armée. Et alors.....

Ce conseil fut suivi. Les chrétiens, qui étaient venus me consulter, s'entendirent et envoyèrent la somme demandée. Un certain nombre de villageois païens les imitèrent.

Le 19 août, j'apprenais que trois vieux villageois des plus en vue, gagnés à la cause des «Kéming», venaient d'être chargés par eux de collecter l'impôt en question et que déjà ils avaient commencé à circuler.

Les sachant dans le voisinage, je manifestai le désir de les voir et de les entretenir, tant pour savoir de source ce qu'ils exigeaient que pour les assurer des bonnes dispositions des chrétiens. Ils vinrent bien volontiers et se montrèrent même honorés de mon invitation.

Je leur fis donc part du conseil que j'avais cru devoir donner aux chrétiens ainsi que des dispositions qui les animaient. Je ne manquai pas non plus de leur faire observer, que dans la circonstance présente, il était fort sage d'avoir un peu égard à la condition de chacun; que l'année étant fort dure, il s'en trouverait probablement plusieurs qui ne pourraient pas donner grand chose. Ils abondèrent dans mon sens. Ils discoururent ensuite assez longuement sur le mode de répartition à adopter et me demandèrent mon avis. Je me gardai bien d'aller plus loin, vous comprenez.

Dès le lendemain même, j'apprenais que les villageois du sud avaient décidé de prendre les armes pour repousser ces émissaires. Ceux-ci en apprenant la nouvelle avaient fui en toute hâte vers Chang-lo.

Cette affaire, me dis-je, n'est pas finie.....

Le 21 août au matin vers dix heures, comme je redescendais d'un petit village où j'étais allé administrer le baptême à deux enfants, j'aperçus tout à coup, défilant par les rues de Pécheng, une troupe de 500 soldats villageois... L'armure qu'ils portaient n'était rien moins qu'allemande, je vous l'assure : sabres et fusils rouillés, pioches, fourches à l'extrémité desquelles était attachée une fine bande de toile rouge flottant au vent. Toutefois c'était plus qu'il n'en fallait pour ne laisser subsister aucun doute sur leur détermination, et, disons le aussi, pour justifier toutes mes craintes sur la suite possible des événements; car que pourraient bien faire ces soldats improvisés en face d'une troupe quelque peu disciplinée et bien armée ?..........

Mais ce qui vint mettre le comble à mon appréhension, ce fut d'apercevoir au milieu du long défilé un grand drapeau rouge au centre duquel était écrit en gros caractères le nom de Pécheng. C'en est fait, me dis-je, Pécheng devient l'un des centres principaux du ralliement ; c'est donc de ce côté-ci que les ennemis dirigeront leur marche.....

Dans l'après-midi, cette troupe, grossie encore de quelques contingents alla se poster sur l'une des hauteurs voisines, afin de centraliser le mouvement

et attendre l'ennemi. Dire l'impression que cet événement produisit sur tous les esprits est impossible.

II *Première descente des «Kéming»*

Mon appréhension n'était pas téméraire, allez ! puisque le lendemain, dès avant 10 heures, on signalait la descente des «Kéming»

A cette nouvelle, l'armée des villageois se déplaça et se porta à leur rencontre. L'anxiété était alors à son comble. Tout le monde sortait des demeures et se groupait dans les rues pour causer. Les femmes, plus soucieuses ou plus troublées, allaient et venaient, préparant des paquets qu'elles déposaient sur la rue. Les chrétiennes, elles, apportaient tout ce qu'elles avaient de linge et de meubles à la résidence; elles y conduisaient aussi leurs enfants.

Pour moi, je ne crus rien faire de mieux que de mettre ma confiance en Dieu. J'appelai tout mon monde à la chapelle pour réciter le chapelet et je les invitai à y revenir d'heure en heure se renouveler devant le T. S. Sacrement.

Après le dîner, deux vieux chrétiens de l'endroit vinrent me trouver et me proposèrent de faire afficher sur le mur le plus en vue de la résidence et de la chapelle l'inscription en gros caractères «Tien-chou-t'ang». Ils avaient bien remarqué, eux aussi, le danger que, en cas d'attaque, il pourrait y avoir pour les petits trésors que leurs femmes venaient d'apporter. Probablement aussi qu'ils songeaient à se préparer un refuge assuré. Quoiqu'il en soit,

je trouvai l'idée excellente et je la fis exécuter à l'instant. Toutefois, tant par dévotion personnelle que pour enlever à l'avance aux païens toute idée de falsification, je crus devoir compléter l'inscription comme suit : «Tien-chou-t'ang, mission catholique», Dieu nous protège, Marie nous soit en aide.»

En voyant cette inscription, les chrétiens n'eurent rien de plus pressé que de m'en demander pour leurs propres demeures.

Je leur en écrivis donc; je variai toutefois un peu la formule : «Fong-Tien-chou-kio, catholique, «au lieu de mission catholique». Mais avant de les leur passer je m'informai avec soin s'ils n'avaient pas approuvé d'une façon ou d'une autre le mouvement de révolte.

Dès que ces placards furent affichés aux murs, ce furent les païens eux-mêmes qui commencèrent d'affluer à la résidence, apportant, eux aussi, tout ce qu'ils avaient d'effets précieux. En moins d'une heure, les deux écoles furent remplies jusqu'au plafond et les cours attenantes comblées de femmes et d'enfants. On voulait encore y amener les bêtes de somme...

A 4 heures arrivèrent les premières nouvelles. La rencontre avait eu lieu à une dizaine de lys d'ici et l'engagement avait duré deux heures. Les villageois, de beaucoup supérieurs en nombre, l'avaient emporté; ils n'avaient eu que 4 hommes blessés. Les «Kéming», au nombre de 30 environ, avaient dû reculer, laissant deux de leurs soldats seulement sur le champ de bataille.

A 5 heures je voyais arriver à la résidence,portés sur des civières, les 4 blessés annoncés. On me pria de faire quelque chose pour eux, tout au moins de panser leurs plaies; ce que je m'empressai de faire.

Je n'entreprends pas de vous dire tout ce que je ressentis alors, à la vue de ces pauvres souffrants qui jetaient sur moi leurs grands yeux pleins d'une confiance sans limites.

Aux remèdes extérieurs, j'ajoutai encore quelques prises contre la fièvre et un petit stimulant, puis je les fis replacer sur une nouvelle couche.

A l'heure du coucher du soleil, la plupart de ces pauvres femmes dont les cours étaient remplies me demandèrent la permission de coucher sur place. Comme je leur faisais remarquer que les écoles étaient déjà remplies de leurs effets et qu'il n'y avait pas d'autre endroit pour elles... «Nous coucherons dehors, dirent-elles. Ici du moins nous serons sûres d'être à l'abri de tout danger.» Comment refuser pareille demande ?...

Je fis donc étendre tout ce que j'avais de vieilles nattes et je leur laissai toute liberté.

Le soir, j'écrivis au P. Césaire pour lui faire part du triste événement et pour lui demander son avis sur l'attitude que j'avais prise.

Avant de me mettre au lit, je tins tout de même à savoir où en étaient restées les choses après l'engagement. On m'apprit qu'après le départ des «Kéming» la plupart des villageois, eux aussi, étaient retournés chez eux. Singulière attitude de combattants, me dis-je. Mais je me gardai bien

de rien ajouter. Qui sait, en effet, comment mes paroles auraient pu être interprétées dans la suite. Voyant cependant mon air peu rassuré, on m'affirma qu'il n'y avait rien à craindre pour le lendemain, que les ennemis ne pouvaient maintenant plus revenir que dans deux jours. Je m'endormis sur cette pensée.

La nuit fut calme au dehors comme au dedans. Le lendemain matin cependant, je fus éveillé de bien bonne heure par les pleurs de tous ces petits enfants qui avaient reposé à la belle étoile. Je me reprochai alors de n'avoir pas mis à leur disposition mes deux appartements.

Pendant toute la matinée l'affluence des païens et des chrétiens n'eut aucun répit. Les chrétiens vinrent cette fois de la plupart des villages avoisinants me demander ce qu'ils devaient faire. Ils en profitèrent aussi pour me prier de leur signer de ces pancartes dont j'ai parlé plus haut et dont ils venaient de prendre connaissance.

La nuit de ce second jour fut également très calme, mais les deux cours ne désemplirent pas.

Le lendemain je célébrai la messe à mes intentions, et certes ! j'en avais !

III *Nouvelle descente des «Kéming»*

Dès 8 heures, les «Kéming» étaient de nouveau signalés; du haut des montagnes, ils avaient été aperçus à 30 lys environ et en beaucoup plus grand nombre que l'avant-veille.

A 11 heures, ils n'étaient plus qu'à 12 lys. Les villageois fidèlement revenus étaient là embusqués pour les attendre.

L'anxiété et le trouble des esprits furent donc de nouveau portés à leur comble. Qu'allait-il advenir cette fois ? Oh ! comme je craignais pour ces soldats mal armés ! Et ce grand drapeau «Pécheng», très probablement reconnu par les ennemis lors de la première rencontre, ne nous avait-il pas compromis tout à fait ?.....

A 1 heure et demie commençait la fusillade. C'était sensiblement plus rapproché que l'avant-veille. Pourquoi ? Nous l'ignorions. Dire ce que j'éprouvai alors en attendant ces centaines, ces milliers de coups de fusil, dont chacun peut-être lançait une âme dans l'éternité !... Aujourd'hui encore, rien que d'y penser, je sens mon coeur battre plus fort et ma plume tremble.....

Je n'étais pas seul, certes, en proie à une telle agitation. Si vous aviez entendu les lamentations et vu les pleurs de toutes ces mères et de tous ces petits enfants !.....

Je les invitai donc à la chapelle, tant païennes que chrétiennes : elles accoururent. Si jamais prière fut fervente ce fut celle-là...

Pendant ce temps je suspendais au fronton de la grande porte de la cour mon crucifix de missionnaire et je placais tout près une statue de la Très Sainte Vierge. Puis deux grandes images, l'une de saint Joseph, l'autre du Sacré Coeur étaient suspendues,



QUELQUES VIERGES CATÉCHISTES ET LEURS ÉLÈVES VENUES POUR LA FÊTE. (*voir p. 186*)

la première au mur d'enceinte, la seconde sur la porte même de ma résidence.....

Vers 3 heures arriva la première nouvelle : les villageois avaient le dessous; ils reculaient... Une annonce de mort pour tous et chacun n'eut pas jeté plus de terreur dans tout le village. Tout ce qui était resté de monde jusque là dans les maisons partait, apportant, l'un un paquet, l'autre une simple couverture. Les mères tout en pleurs fuyaient, elles aussi, vers les champs, apportant dans leurs bras leurs petits. Dans les rues quantité d'enfants abandonnés ou égarés erraient çà et là, poussant de grands cris. Et à la résidence, quelle scène !.....

A ce moment même, m'arrivait de Fang-tze le courrier spécial parti la veille au matin. Il avait fait diligence pour atteindre le village, craignant d'être surpris en route. Je ne fus pas lent à ouvrir... Le père approuvait en somme l'attitude et les dispositions prises et il m'encourageait. «Je ne crois pas, disait-il, que les «Kéming» osent attaquer la mission, non plus que les femmes et les enfants qui se sont réfugiés chez vous. Quand aux hommes et aux jeunes gens, il est mieux de les éloigner, même les chrétiens. Si les ennemis s'avancent sur Pécheng, faites hisser visiblement le drapeau tricolore chez vous, pour avertir que la mission est française.

Mais pour tous ces nouveaux, j'ai peur que leur cause vous nuise»...

Je me hâtai donc d'exécuter la mesure signalée. Je fis hisser à l'instant un grand drapeau au coin principal de la mission.

J'allais rentrer à la résidence pour déposer les petits outils que je tenais en mains, quand j'aperçus, assises sur le palier, quatre pauvres malheureuses tout en larmes, aux habits tout déchirés et tout teints de sang. L'une d'elles avait l'avant-bras fracturé et la main à demi emportée. Pour une autre, c'était la jambe... Et le sang coulait à flots sur les degrés.....

Ces quatre malheureuses arrivaient précisément du théâtre de la lutte : elles avaient réussi tant bien que mal à se traîner jusqu'à la résidence. Elles avaient pu s'échapper, mais en abandonnant tout, jusqu'à leurs petits enfants qu'on leur avait arrachés des bras pour les égorger sous leurs yeux : «Mon petit, mon cher petit tué là-bas» ; tels furent les premiers mots qu'une d'elles me dit, en m'apercevant.

En même temps d'autres détails plus précis m'arrivaient : c'était bien réel, les villageois avaient eu le dessous. Après avoir lutté énergiquement pendant deux longues heures, ils avaient dû reculer sous la grêle continue des balles et se diviser, laissant à découvert deux villages qu'ils protégeaient Les ennemis, dans leur rage emportée, n'avaient pas manqué de s'abattre sur ces deux villages, pour les piller, les saccager et les incendier. Personne n'avait trouvé grâce, pas plus les chrétiens que les autres : nous en comptions aux deux endroits. Pour les femmes et les petits enfants, vous venez de voir comment on les avait traités. Quant aux chrétiens innocents qui avaient des pancartes Foung-Tien-

tchou-kio» affichées au fronton de leurs portes, quelques uns se les virent odieusement arracher et mettre en pièces. On voulut faire remarquer que c'était là le signe distinctif des chrétiens. «Votre religion est fausse», fit l'un des soldats...

La nuit qui suivit fut pour moi pleine d'angoisses. Je ne dormis pas. Outre les plaintes et les râles de tous ces blessés, j'étais constamment obsédé par une double préoccupation :

Quel pouvait bien être le sens réel de la parole du soldat «kéming» déchirant la pancarte : «Votre religion est fausse» ? Voulait-il dire par là que, selon lui, la religion chrétienne en général était fausse, ou simplement, que ces chrétiens, parce qu'ils les soupçonnaient coupables de révolte, n'étaient pas de vrais chrétiens ? Cette pensée m'en remettait naturellement une autre à l'esprit : ces fameux émissaisaires, envoyés par les «Kéming» pour collecter l'impôt et avec lesquels j'avais eu une longue entrevue, de retour à Chang-lo, qu'avaient-ils bien dit au mandarin ? N'auraient-ils pas par hasard dénaturé le sens de mes paroles ? La cruauté dont les soldats venaient d'user, tant à l'égard des chrétiens que des païens ne me donnait que trop raison de douter de ces deux points.

La matinée fut calme. Allions-nous avoir une journée de répit comme après la première bataille ? On me l'assurait.

Vers midi, un petit détachement de soldats villageois en route vers le corps de l'armée passa près la résidence et alla stationner à la porte de l'ouest.

Je crus devoir envoyer vers eux pour leur faire dire que c'était mon désir que, en cas d'engagement, la lutte n'eût pas lieu dans le voisinage de la résidence Ils reçurent bien cet avis : «Nous connaissons la mission et nous aimons le missionnaire, dirent-ils, aussi, ferons-nous tout ce qui sera en notre pouvoir pour nous éloigner le plus possible.»

Dans l'après-midi, on me proposa d'envoyer les deux vierges catéchistes vers Fang-tze. Je leur en parlai... «Si le père reste, répondirent-elles, nous resterons nous aussi; le danger ne doit pas être plus grand pour nous que pour lui. Je les encourageai donc. Et de fait, qu'auraient bien pu faire ces pauvres filles sur les chemins à pareil moment ?

Tout le jour, des chrétiens vinrent des alentours et même de villages assez reculés, me demander ce qu'il y avait à faire. A tous et à chacun ma réponse fut la même: ne prendre aucune part à l'action de quelque façon que ce soit; mettre en sûreté au loin les femmes et les enfants, et que les hommes restent confidemment au poste, afin de protester de la soumission.

Un peu avant l'heure du souper, le domestique venait m'apprendre que les vivres allaient probablement manquer dès le lendemain et qu'il n'y avait plus moyen d'en acheter.

Le soir, le ciel était très sombre et le vent soufflait de l'est. Le grand tricolore, dans les plis duquel reposait tout mon espoir, flottait doucement à la brise. Quel sera bien son sort, pensais-je ? Demain soir à pareille heure, serons-nous nous-mêmes en

vie ? O mon Dieu ! je me confie en votre Providence et j'adhère à l'avance à votre très sainte volonté. O Marie, vous qu'on n'invoque jamais en vain, protégez nous.....

Cette nuit là, je reposai un peu mieux, j'en avais grandement besoin.

Le 26, les «Kéming» attendus toute la journée ne vinrent pas.

Dans l'après-midi, voyant que le calme persissistait, je décidai de monter à Liung-tsuen-iuen, thèâtre de la lutte, pour me rendre compte par moi-même. Par précaution je me fis précéder et accompagner de quelques chrétiens. Sur la route, tous les villages étaient déserts. Les soldats villageois n'étaient pas rentrés chez eux après la seconde bataille. Ils étaient encore tous là sur les hauteurs voisines attendant l'ennemi. Notre arrivée sembla les réjouir. Plusieurs descendirent pour nous saluer et échanger quelques mots.

A Loung-tsuen-iuen tout était bien à peu près comme on nous l'avait annoncé : 30 ou 40 maisons incendiées et 25 ou 30 personnes tuées ou blessées : de ce nombre 15 chrétiens, dont 2 tués sur place, 6 liés et conduits au village voisin pour être cruellement éventrés sur des pierres ! enfin 7 grièvement blessés.

Ah ! je frémis encore au seul souvenir de ces murs criblés de balles, de ces traces de sang partout !.....

Un blessé m'affirma alors avoir vu et entendu un des soldats «Kéming» reprendre son compagnon qui voulait s'attaquer aux inscriptions «Tien-chou-

t'ang», lui disant que c'était là l'enseigne des chrétiens et que par conséquent l'on ne devait pas les détruire. Ce qui me donna à penser que ces soldats, dans leur rage, avaient bien pu outrepasser les ordres de leur chef. Je fus donc un peu rassuré pour la suite. Je n'en rentrai pas moins à la résidence le coeur bien percé.

Le lendemain, dimanche, nous eûmes nos offices comme à l'ordinaire. L'assistance était sans doute beaucoup moins nombreuse, mais la ferveur compensait. Dans l'après-midi, après la bénédiction du T. S. Sacrement, j'eus la pensée d'ajouter au Laudate un cantique à Marie. Ouvrant au hasard le recueil que j'avais sous la main, je tombai sur ces strophes :

Chrétiens qui combattons aujourd'hui sur la terre,
Souvenons-nous toujours au milieu du danger.
Souvenons-nous qu'au ciel nous avons une Mère,
Dont le bras tout puissant saura nous protéger.

REFRAIN

Notre Dame de la Victoire,
De l'enfer triomphe en ce jour.
Encore un chant de gloire,
Encore un chant d'amour. (Ter)

Plaçons en elle seule une ferme espérance;
Que nos coeurs dévoués l'aiment jusqu'au trépas;
Et que de notre sein son nom béni s'élance,
Pour nous rallier tous au plus fort des combats.



ORATOIRE DE TCHA-BOU (CONSTRUIT AVEC DES AUMÔNES CANADIENNES.) (*voir p. 197*)

Donnez à vos enfants la force et le courage :
En courage à l'épreuve et du fer et du feu.
Prêts à sacrifier, si la lutte s'engage,
Nos âmes et nos coeurs en holocauste à Dieu.

Je vous avoue que je fus impuissant à terminer ces derniers mots : les larmes m'inondaient.....

Lundi 28 — Arrivée d'un courrier spécial venant de Fang-tze : Les «Kéming» de Chang-lo ont invité à leur secours leurs amis de Weï-hsien; ils se préparent à frapper un grand coup. Allons ! Marie va-t-elle nous abandonner ?.....

Mardi 29 — Le calme persiste. Les villageois sont toujours sur les montagnes, attendant l'ennemi.

On vient de «Tang-ou», me poser une question assez capiteuse : «Pouvons-nous, nous chrétiens, aider de notre argent les villageois qui combattent ?»

Mercredi 30 — Le calme, toujours le calme. L'attitude de l'ennemi est mystérieuse...

Jeudi 31 — Nouveau courrier de Fang-tze : Les «Kéming» de Wei-hsien refusent de prêter secours; c'est ce qui explique l'attitude silencieuse de leurs amis de Chang-lo. Le mandarin a enfin répondu à la lettre du P. Césaire : Il me prend, moi et tous mes chrétiens, sous sa protection. Je respire, je respire enfin. Je pourrai donc désormais me remettre à mon train de vie ordinaire et témoigner plus d'assurance à ceux qui viendront m'interroger. Je ne crois pas toutefois devoir trop ébruiter cette nouvelle.

2-3-4-5-septembre — Des envoyés viennent de Tsi-nan-fou, la capitale, prendre des informations sur l'état exact des choses à Chang-lo, afin d'en faire rapport. Ils viennent me saluer et m'interrogent, moi aussi. Je leur réponds bien franchement pour ce qui regarde nos chrétiens, mais pour eux seulement.

On s'occupe donc en haut lieu de régler cette affaire; tant mieux ! Le dernier surtout de ces envoyés s'en ouvre. Il blâma vertement la façon d'agir des soldats «Kéming». Ils n'auraient pas dû, dit-il, s'attaquer aux innocents, non plus qu'aux femmes et aux enfants. En terminant il laisse entendre qu'avant longtemps ces gens-là seront rappelés...

Le 10 un grand manifeste était envoyé de Tsi-nan-fou pour être affiché à Pécheng et dans les autres principaux villages de la section' On y disait entre autres choses, que l'affaire devait être réglée incontinent par les autorités majeures; on invitait les populations à la confiance et à la reprise sans délai des travaux des champs.

Dès les jours suivants, les villageois désarmaient et rentraient dans leurs foyers; depuis lors, nous avons joui de la paix.

Le 22 je partais pour la retraite annuelle qui devait avoir lieu comme d'habitude à Tsing-chow-fou.

En route je ne pouvais me lasser de contempler ces nombreuses populations, maintenant si paisibles et si activement appliquées à leurs travaux : la moisson pressait. Je ne pouvais non plus m'em-

pêcher d'admirer les dispositions de cette Providence divine à l'égard de ses enfants, même païens : Si ces troubles étaient survenus seulement un mois plus tard, pensais-je, précisément au temps de la moisson, qu'est-ce donc que ces pauvres gens auraient eu à manger l'an prochain ?

En rentrant à Tsing-chow-fou, je me rappelais aussi comme tout naturellement la première entrée que j'y faisais l'année précédente à pareille date. Que d'événements survenus depuis pour moi dans ces douze mois de Chine ! Mais comme Dieu avait aussi largement comblé mes désirs !

J'arrivais alors sans expérience et sans aucune connaissance de la langue, mais avide d'acquérir l'une et l'autre.

La langue ! Placé comme je l'avais été, pendant sept longs mois au fin fond du vicariat, ne m'étais-je pas trouvé dans les meilleures conditions pour l'apprendre ?

Et l'expérience !... ne rentrait-elle pas, même un peu plus vite que je l'aurais souhaité ? J'avais aussi alors, comme tout missionnaire, une grande soif de sacrifice et du martyre. Dieu sans doute ne m'avait pas encore accordé de ravir cette belle palme; mais au cours de ces derniers troubles, ne venait-il pas de me fournir l'occasion de faire tout le chemin requis pour la saisir ?.....

Au cours de la retraite, j'aimais à aller méditer dans ce coin reculé du jardin, où dorment déjà de leur dernier sommeil deux de nos frères : le P. Pierre Baptiste Cuvilier et le P. Arsène Dulson, morts,

l'un après 4, l'autre après 5 années seulement de ministère. Oh ! comme je comprenais alors qu'il n'est pas besoin au missionnaire de bien des années de Chine, pour fournir quand même une longue carrière.

Sur ces tombes fermées d'hier, les fleurs les plus variées en même temps que les plus belles étalaient au grand soleil leurs corolles embaumées : c'était la vie qui germait de la mort. Est-ce qu'il n'en est pas un peu de même, pensais-je, de tout missionnaire ? Oui, avec l'Apôtre, il peut dire ! Tous les jours je meurs, quotidie morior.» Mais de son immolation quotidienne germent aussi des fleurs, les fleurs les plus belles, les plus précieuses : les fleurs des vertus des âmes qu'il évangélise et sauve : «Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis (11 Cor, 12).

CHAPITRE III

TEMPS DES MISSIONS

I EQUIPE DU MISSIONNAIRE

Après la retraite, je rentrai directement à Pé-cheng et me disposai à partir en mission : le moment en était venu.

Le temps des missions est pour le missionnaire le principal de sa vie, non seulement à raison du nombre de jours qu'il y consacre : 7 à 8 mois, mais encore et surtout à raison de l'importance du ministère qu'il y exerce.

En temps de mission, en effet, le missionnaire n'est plus à sa résidence centrale, il est lancé au milieu de ses chrétiens, comme le père au milieu de ses enfants. Il s'enquiert de leurs besoins, les console, les reprend s'il le faut, les instruit, les prémunit contre les dangers et les réconforte par les sacrements.

A chaque instant aussi, dans ces longues courses, il lui est donné d'évoluer au sein de ce monde qui l'enveloppe comme l'océan enveloppe le poisson. Alors tous ses mouvements, toutes ses paroles, ses moindres gestes, son attitude même est épiée, étudiée et peut devenir l'objet d'une critique comme aussi l'occasion d'une conversion. C'est dire qu'alors le missionnaire ne s'appartient plus, mais que littéralement il se doit aux Gentils.....

Mais il ne faudrait pas croire que ce ministère apostolique s'exerce en Chine comme en pays chrétiens : que le missionnaire, toujours sous la dépendance immédiate de son supérieur, reçoit l'ordre exprès de partir à telle date, de prendre tel train, de se rendre en telle localité, d'y prêcher à telle population et d'y traiter de tel sujet; que l'apôtre n'a alors qu'à se recueillir, revoir et disposer ses notes, et, quand l'heure est venue, partir pour aller exécuter le mandat, puis rentrer dans sa solitude.....

Non, rien n'est moins conforme à la réalité. Le missionnaire, seul à la tête de son district, est d'ordinaire bien loin de son évêque et aussi de son supérieur religieux. C'est à lui, et à lui seul que revient pratiquement de juger du besoin spirituel de ses ouailles, de décider du moment d'aller les visiter, de fixer son itinéraire, comme aussi de choisir l'espèce de véhicule qui le conduira.

Il reçoit parfois de la part des chrétiens quelques invitations à se rendre chez eux pour prêcher; mais outre que ces invitations ne sont bien souvent que pour la forme, il ne peut ni n'en doit toujours tenir compte: tout est d'ordinaire fixé à l'avance.

Assez souvent aussi, usant de monture, on s'offre à venir le chercher ou le reconduire. Assurément alors il ne refuse pas cette marque de déférence. Mais comme la plupart de nos chrétiens sont pauvres et n'ont point de bête convenable, le missionnaire, s'il veut ne point perdre de temps et s'éviter tout ennui, doit avoir lui-même une monture, dont il usera à discrétion.

Sera-ce le char, la chenn-tze, la brouette, ou... la simple mule ? Tout dépend du goût de chaque missionnaire, ou plutôt des conditions plus ou moins accidentées du terrain qu'il évangélise. Je connais un missionnaire qui n'en peut user d'autre que le dos de son âne.

Qu'apporter en mission ? C'est là encore une question bien pratique. Assez rares étant les chrétientés qui ont un oratoire, et cet oratoire étant la plupart du temps dégarni — à peine quelques images et un autel fait de boue séchée — il est de suite facile de se représenter tout le mobilier requis au missionnaire lorsqu'il sort. Oui, à partir de la pierre d'autel, jusqu'aux burettes, en passant par les linges, les ornements sacrés et les chandeliers, tout, tout doit être apporté.

Toujours aussi il faut le «Tien-p'ong»... Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que le «Tien-p'ong». Eh bien, voici : c'est un immense voile, forme rectangulaire et deux fois long comme large. Une moitié de ce voile, retenue à chacun de ses coins par une petite ficelle, est suspendue en forme de dais au dessus de l'autel, tandis que l'autre, retenue à la première par l'un de ses pans, descend librement le long du mur : on y dessine d'ordinaire quelque sujets religieux, tel qu'une grande croix avec les armes de la Passion, ou bien un Sacré Coeur, etc.

Habitués que vous êtes aux grandes églises bien voutées et bien décorées de fresques, vous vous demandez peut-être pourquoi cette précaution du missionnaire... Tout simplement afin de prévenir

les poussières et les autres saletés qui pourraient tomber du toit dans le calice, et offrir aux regards des assistants durant le saint sacrifice autre chose à considérer que le triste aspect d'un mur noirci par la fumée.

Tous les articles du culte sont soigneusement enveloppés dans de grandes pièces de toile qu'on nomme «Po-fou»; et l'ensemble de ces paquets s'appelle «Zi-bo»

Tous ces paquets et autres qu'on peut avoir sont ensuite mis au «jou-to».

« Jou-to » ... Qu'est-ce bien que celà.

Figurez-vous un immense sac en grosse toile, bien fermé, bien cousu aux deux extrémités, mais par contre à demi coupé au centre, sens transversal : voilà le jou-to. «Jou» matelas; «To» sac, donc sac pour litterie.

L'énorme «jou-to» mis sur la bête, le missionnaire est invité à monter.

— «Monter là-dessus !...

Mais oui, il le faut : c'est la coutume; et la coutume, en Chine, fait pour ainsi dire loi, du moins pour la face. C'est que, voyez-vous, en Chine le missionnaire passe toujours pour un grand personnage; et en ce pays, les grands personnages ne vont pas à pieds.

Mais pour l'escorte, elle est bien simple : ce n'est ni l'escorte cardinalice, ni même épiscopale. J'ai parlé d'un catéchiste et d'un domestique : c'est tout.

Le domestique !... non pas tant pour préparer les repas et servir à table : en mission, les chrétiens



LE SIO-LUC-T'É ET SON ÉCOLE. *(voir p. 107)*

réclament cette honorable besogne; et il ne faut pas songer à la leur disputer, car il y aurait pour eux danger de perte de face. Le rôle du domestique se réduira donc à dresser l'autel, à servir la messe, à veiller à la garde de tous les articles du père en cas d'absence.

Mais pour le catéchiste, c'est tout autre chose : il passe aux yeux de tous pour un personnage,un personnage important. En effet, il est l'homme de confiance du missionnaire, son aide, son substitut au besoin, presque toujours son porte-voix dans les discussions religieuses avec les païens. De plus il sera son interprète quasi-nécessaire dans les rapports officiels avec l'autorité civile. En effet, connaissant aussi peu la langue que nous la connaissons, même après plusieurs années de Chine, et demeurant pour ainsi dire toute notre vie si étrangers à ces mille usages chinois, nous serions parfois fort embarrassés pour nous tirer convenablement d'affaire seuls en de telles circonstances.

Le programme des occupations du missionnaire en mission ne saurait être fixé à l'avance : il varie pour ainsi dire à l'infini avec l'âge et l'état des chrétientés.

II CHEZ LES VIEUX CHRÉTIENS

Chez les vieux chrétiens, la mission prend toujours le caractère d'un grand événement; c'est, je l'ai dit, comme la visite épiscopale en nos pays chrétiens.

Ces gens, pratiquant déjà depuis nombre d'années, sont assurés de la visite du père ; c'est devenu la règle. Avertis quelques semaines à l'avance ils ont pu s'y préparer. Aussi, dans ces endroits, n'est-il pas rare que l'on prépare une bonne monture et que l'on vienne vous chercher à domicile.

Dès que vous approchez du village, le maître de l'école se porte gravement à votre rencontre avec son groupe d'élèves pour vous saluer.

Arrivé sur les lieux, c'est toute la petite chrétienté qui est là pour vous recevoir. Déjà vous avez pu remarquer partout un air de propreté inaccoutumé : chacun a revêtu ses beaux habits, on a soigneusement balayé l'enclos, fait le grand ménage à l'oratoire et dans l'appartement qui devra vous recevoir.

Vous n'êtes pas encore descendu de monture, que déjà la foule s'est agenouillée sur la place pour recevoir votre bénédiction. Aussitôt les saluts pleuvent de tous côtés et l'on voudrait causer. Mais le premier acte du missionnaire, en arrivant, est toujours d'entrer à la chapelle pour s'agenouiller, mettre ses travaux sous la protection du Sacré Coeur, de la Très Sainte Vierge et prier l'Esprit Saint de les féconder.

Et nos chrétiens comprennent fort bien, eux aussi, le sens de cette démarche et ils nous édifient toujours par la récitation ferme et enlevée de leur «Fou-kiu-chang-chin-kiang-lien» : Veni Sancte Spiritus», prière de la circonstance.

Pendant ce temps on a soustrait vos effets à la monture et on les a placés dans l'appartement qui

vous est réservé. Mais cet appartement n'est bien souvent aussi que l'autre extrémité de l'oratoire, où l'on a disposé une petite table, un siège et... votre lit ! ... Assez peu nombreuses en effet sont les chrétientés qui possèdent une travée de relais pour le missionnaire.

Alors on vous apporte le thé, le thé traditionnel, et d'ordinaire aussi de quoi vous refaire un peu. Sur ce point, les Chinois sont d'une prévoyance et d'une délicatesse extrêmes.

Alors c'est le temps de causer librement, longuement, afin de vous mettre bien au courant de tout. Et certes, ce n'est pas la matière aux questions qui fait défaut, car la plupart du temps, étant donné la surchage habituelle du ministère, il s'est écoulé douze bons mois depuis votre dernière visite.

Le soir on sonne un peu plus tôt... Au deuxième, au troisième signal, toute la chrétienté est présente. On tient à ne pas manquer ce premier exercice. Le père venant de si loin doit avoir bien des choses nouvelles à nous dire.

Mais si agréable qu'il serait de laisser parler un peu son coeur et sa mémoire, il faut savoir se contraindre. En effet, la mission ne doit pas durer bien longtenps : deux, trois jours tout au plus, et elle devra consister pour chacun en un sérieux retour sur le passé, et pour plusieurs, en un complet amendement de la vie; il faut donc savoir placer de suite les instructions fondamentales, essentielles qui tendront à amener ce résultat.

Les temps libres — si tant est qu'il y en est en mission — sont employés à l'examen des enfants, à l'interrogation des adultes, tant baptisés que simples catéchumènes, sur toutes les parties du catéchisme.

Quelques uns se font bien un peu tirer l'oreille; mais le père est intransigeant, inexorable ; pas de récitation, pas de billet de confession. Et cette rigueur est, dit-on, nécessaire dans un pays infidèle, où l'oubli du catéchisme, et par suite, l'ignorance de la doctrine amènerait comme fatalement la tiédeur, et pour plusieurs, l'apostasie.

C'est aussi le moment de suppléer les cérémonies des baptêmes faits de bénir les mariages contractés en votre absence et de préparer les enfants à la première communion.

Durant le repas et surtout le soir, après l'instruction donnée et les confessions entendues, c'est le moment de la visite des hommes.

Les chefs de la chrétienté tout d'abord se présentent pour remettre leurs affaires au point : reddition des comptes de fabrique, s'il y en a, réengament du maître d'école, brin de répartition pour les réparations faites à l'oratoire et aux dépendances aux cours de l'année etc, etc.

Mais l'on ne s'en tient pas là d'ordinaire. Presque toujours, il faut passer sur le terrain de la dissipline, " ou l'exercice de la justice de paix, " différends à appaiser, ennemis à réconcillier, procès à écarter ou à préparer, ménages à raccommoder, contributions à exiger, et quelquefois aussi, libertins

scandaleux, fumeurs d'opium ou joueurs à l'argent à corriger ou à exclure, etc. Heureux encore sommes-nous lorsqu'il ne se présente rien de plus grave...

La communion générale qui doit clôturer la mission ne prend pas l'ampleur de celles qui se font à l'issue des grandes retraites prêchées dans les cathédrales d'Europe ou d'Amérique. On se contente tout simplement de voir si tout le monde a passé et s'est acquitté de ses devoirs.

Le matin du départ, c'est tout de même un peu plus solennel. On tient à recueillir les dernières paroles du père, comme on a tenu à entendre ses premières. On tient surtout à avoir quelques souvenirs pieux : images, chapelets, crucifix, médailles, etc., que l'on fait religieusement bénir. Ce qu'il en faut chaque année de ces objets lorsqu'on a près de cent villages comptant des baptisés, et... que l'on donne gratuitement !

Le dernier acte de tous ces exercices est toujours la prière en commun à la chapelle et la bénédiction du père.

Pendant que le missionnaire s'agenouille sur le marchepied de l'autel, les fidèles chantent lentement leur prière accoutumée pour le prêtre qui les a évangélisés.

Bien souvent, à cet instant de séparation, le coeur, délicieusement troublé et parfois anxieux sur l'avenir de ces faibles chrétiens, ressent dans toute sa douceur la paternité des âmes. Les fatigues du voyage et les incommodités du séjour sont oubliées. Pénétré d'un sentiment d'une infinie reconnaissance

envers Dieu et d'une confiance sans bornes dans sa protection, il «replie encore une fois avec courage sa tente».

La joie produite au coeur des fidèles par ces saints exercices est, elle aussi, tempérée par un certain chagrin : celui de voir repartir si tôt le missionnaire... «Chin-fou zou !..... Ah ! déjà le père s'en va !... «Kan dou-zan houi-lé ? Quand donc reviendra-t-il maintenant ?.....

Déjà des liens étaient formés. Mais ces liens il les faut rompre sans merci. Le ministère appelle ailleurs; d'autres âmes plus souffrantes réclament.

On reconduit aussi d'ordinaire jusqu'à la sortie du village. C'est là une coutume chinoise à laquelle nos chrétiens tiennent beaucoup. Ce spectacle a toujours aussi un bon effet sur les païens, et il n'est jamais sans agir un peu aussi sur le coeur du missionnaire.

III CHEZ LES NON ENCORE BAPTISÉS

Mais toutes les chrétientés ne comptent pas des baptisés : un tiers au moins de nos chrétiens, récemment convertis, n'en sont encore qu'à leurs débuts, à l'A B C de la doctrine; ils étudient le catéchisme et aspirent au baptême : ce sont des catéchumènes.

Mais disons-le de suite, ces chrétientés, pour récentes qu'elles soient, n'ont pas la moindre part dans l'affection du missionnaire; et l'on comprendra facilement pourquoi : c'est le blé, le blé déjà levé.



PORTE D'ENTRÉE DE LA MISSION CATHOLIQUE A CHANG-LO. (*voir p.93*)

Il n'est pas encore mûr, sans doute, mais il grandit, se balance déjà au souffle de la foi et donne de l'espoir : c'est la moisson en espérance.

Et quand surtout le missionnaire peut se rappeler que cette future moisson origine d'une semence qu'il a lui-même mise en terre, oh ! alors, qu'elle n'est pas l'exubérance de sa joie et sa légitime fierté !

Et d'ordinaire aussi l'accueil qu'il en reçoit n'est pas moins cordial que chez les anciens. Le Chinois, nous l'avons dit, est de sa nature poli et accueillant... Mais ici, s'ajoute un brin de rivalité et un secret désir de plaire. Ce que l'on souhaite en effet, c'est d'égaler et même de surpasser les autres dans l'estime du père, afin de gagner sa sympathie et d'être baptisé plus tôt, car on brûle de ce désir.

Mais chez ces chrétiens encore en formation, il ne faut pas s'attendre à trouver une organisation parfaite. L'éducation n'est pas encore achevée; elle est à se faire : c'est un certain état de tâtonnement qui requiert nécessairement beaucoup de patience.

Dès qu'on a mis pied à terre en ces lieux, ce qu'il y a d'abord à faire, c'est de s'assurer d'un local convenable pour recevoir, prêcher et célébrer la sainte messe. S'il y a déjà une école en fonction, c'est tout simple: on y descend, s'y installe et on en fait l'oratoire pour la circonstance. Mais bien souvent il n'y a pas d'école de la mission. Alors il faut songer à trouver un autre local convenable. Si les chrétiens que l'on visite ont quelques ressources, la chose est facile : ils ont pour la plupart près de leur aire une maison de relais où ils mettent, avec

leurs grains, tous leurs instruments aratoires. Ils ont vite fait de débarrasser ce local et de le rendre propre au dessein du père.

Mais bien souvent, ces chrétiens sont pauvres et n'ont pour recevoir, d'autre maison que le toit qu'ils habitent : deux ou trois misérables travées.

Que faire alors ? Emprunter la maison d'un païen ?... C'est trop risqué : il faut à tout prix être chez soi. Il faudra donc se résoudre à rentrer sous le toit de la famille et à s'y installer : C'est vous dire qu'on n'est pas là dans un palais épiscopal.....

Un grand kang ou lit en maçonnerie occupe plus de la moitié de l'appartement. Il ne vous reste plus pour circuler et dresser l'autel qu'un petit couloir d'environ trois pieds de large et long de la largeur de la travée. Encore si ce passage était toujours parfaitement libre. Mais bien souvent, il y a là d'immenses coffres à linge, trésors anciens de la bru, et d'énormes jarres inamovibles, au contenu ignoré...

En pareil local et avec un auditoire exclusivement composé de non baptisés, il n'y a pas évidemment, pour le missionnaire, à songer à déployer tout son programme : à part la sainte messe, tout devra nécessairement se réduire à des diminutifs : instructions plus familières et même simples causeries.

Mais le travail qu'il ne faudra pas omettre, auquel même on devra apporter une plus grande application, ce sera l'examen de tous et chacun, l'interrogation détaillée sur les parties du catéchisme étudiées jusque là, interrogation entrecoupée d'explications sobres mais précises, claires et illustrées

d'exemples. Ce travail est absorbant et fatigant sans doute, surtout s'il se prolonge un peu, mais il vaut dix fois les instructions faites en public. C'est là, dans ces colloques familliers que, pendant relativement peu de temps, ces nouveaux sont instruits précisément de ce qu'ils ignorent et doivent savoir. Et quelle meilleure occasion pour le missionnaire de pénétrer dans ces diverses mentalités, qu'il lui importe tant de connaître.

Le temps est maintenant venu pour lui de discerner l'ivraie du bon grain. Non pas qu'il lui faille de suite arracher l'une pour laisser croître l'autre. Notre Seigneur n'a-t-il pas recommandé d'attendre jusqu'à la moisson : le temps de la première moisson, ici, sera l'époque du baptême. Mais le missionnaire, lui, en vertu même de son ministère, a mille moyens dès maintenant d'encourager discrètement les bons, pour les pousser rapidement dans la voie du bien; tandis qu'il peut aussi — il le faut même — sans que cela paraisse, tenir dans l'ombre les audacieux, les fourbes, les intrus et les faux. L'esprit de discernement joue donc en mission un plus grand rôle qu'on ne croit.

Mais il arrive bien souvent, hélas ! — le tempérammment du Chinois est si impénétrable — que le missionnaire encore novice ne peut tout découvrir de suite par lui-même. Il lui faut d'abord interroger, s'informer discrètement et attendre l'heure; car une fausse démarche risquerait parfois de tout compromettre. Son catéchiste, s'il est homme prudent,

discret et délicat, peut lui être alors d'un secours inestimable.

Quoiqu'il en soit, et en dépit même de certaines bévues inévitables, qui d'ailleurs servent toujours d'aliment à l'expérience, le passage annuel du missionnaire en ces nouvelles chrétientés y fait toujours un bien immense. Il n'a fait que passer sans doute, mais il a entendu, il a vu, il s'est rendu compte par lui-même de l'état des choses et des gens. Il a pu, sur l'heure, faire à chacun ses remarques, donner ses avis au chef de la chrétienté et l'instruire de ses responsabilités; puis enfin il a pu causer longuement avec le maître d'école, son représentant d'office, le mettre en garde contre certains dangers, l'encourager au besoin et l'assurer pour l'avenir de son sincère appui. Il peut donc maintenant quitter; cela suffit.

* * *

On serait peut-être tenté de regretter que le missionnaire ne puisse demeurer constamment en ce même endroit pour y achever par lui-même le bien commencé. Non, il ne faut pas s'en affliger; car étant donné le tempérament des orientaux, leur tendance à se familiariser trop vite, il y aurait danger pour le prestige si nécessaire à l'autorité. Maintenant qu'il a tout vu, tout observé et qu'il peut assez prudemment diriger de loin, il vaut mieux que le missionnaire parte. Son maître d'école le remplacera avantageusement et fera mieux que lui.

IV CHEZ LES TOUT NOUVEAUX

Ce que nous avons dit plus haut de l'accueil fait au missionnaire, de la difficulté pratique à s'installer, se rencontre ici encore et d'une façon plus accentuée peut-être. Un confrère me racontait qu'un jour il avait dû, sur le même kang, dormir, célébrer la messe et prendre son repas... «L'amour, dit l'Imitation, fait souvent qu'on sait être à l'étroit sans se sentir gêné.....

Mais outre la patience et l'esprit de sacrifice, ce qu'il faut surtout ici au missionnaire, c'est la prudence et la réserve.

En effet les motifs qui ont porté ces gens, pour la plupart, à se convertir, il n'y a pas à se le dissimuler, ont été bien humains, bien terrestres. On a cédé à la complaisance pour un parent, un ami qui insistait; on a voulu voir ce que c'était que cette religion; ou bien on a été alléché par l'appât de quelque bénéfice, par exemple : l'instruction plus gratuite, les désacords avec les voisins, les procès avec ceux du dehors; ou encore un refuge dans les temps de calamité et de persécution; ou même la seule crainte d'être accusé au tribunal pour un méfait que l'on a commis à l'adresse de quelque chrétien : on ne sait pas toujours en effet dans quels termes de bienveillance se trouve le Chin-fou avec le «grand homme».....

Il y a sans doute parfois des motifs plus nobles qui portent à embrasser la religion, mais comme ils sont rares !

Et il ne faut pas s'en scandaliser : c'est le propre de la sagesse divine de toujours s'accommoder aux dispositions présentes d'un chacun. Dans ses «Confessions», saint Augustin ne nous dit-il pas que Dieu a daigné le conduire de Carthage à Rome par la cupidité, l'amour du lucre et de la tranquillité ; de Rome à Milan, par l'appât des honneurs; de la tribune de Milan à la chaire de saint Ambroise, par l'amour de l'éloquence, des beaux arts et de la vérité; et qu'enfin, il le ramena de Milan au siège épiscopal d'Hippone par les vues de pure foi... Quelle délicatesse bien divine ! Et pourtant il s'agissait du grand saint Augustin... Quoi d'étonnant donc si Dieu daigne en agir encore un peu de la sorte avec les esprits si faibles que sont nos païens ignorants.

Non il n'y a pas à sortir de là ; ce que par une permission divine la cupidité, l'intérêt naturel a commencé de bien chez ces gens, il entre dans les mêmes vues providentielles que ce soit au zèle et au dévouement du missionnaire à l'achever. Sans cette pensée constamment présente à son esprit, impossible à l'apôtre de pousser bien avant dans le champ du père de famille : il se rebute, se décourage et ne fait pas le dixième du bien qu'il était appelé à faire.

Ce qu'il y a donc à faire pour lui lorsqu'il arrive au milieu de ces populations de tout nouveaux, ce n'est pas tant d'emboucher la grave trompette pour pérorer sur la rectitude des vues et motifs qui doivent porter à embrasser la religion, que de se promettre d'imiter saint Ambroise, dont saint Augus-

tin rapporte qu'il le gagna bien moins par l'évidence des vérités qu'il enseignait que par l'amour qu'il lui témoigna.

Oui ce qu'il faut à ces tout nouveaux, c'est leur témoigner beaucoup de sympathie et d'intérêt, et cela afin de gagner au plus tôt leur coeur. Cette forteresse une fois prise, le reste viendra comme de soi.....

Mais pour gagner le coeur, il n'y a qu'une méthode; Notre Seigneur l'enseigne : c'est de montrer le sien, et témoigner qu'on aime réellement. Une sapèque de cette monnaie vaut plus pour le salut d'une âme que dix mille taels de belles paroles et de pur raisonnement.

Les occasions s'en présentant ensuite, il ne les faut point manquer pour rectifier peu à peu les jugements erronés de ces pauvres gens à l'endroit de nos croyances et de nos moeurs.

Alors sans plus tarder on peut commencer l'exposé substantiel, mais simple, clair et imaginé de nos vérités à croire et de nos préceptes divins à pratiquer, en ayant soin toutefois d'ajouter à tout cela un mot des avantages non seulement célestes, mais aussi terrestres de la pratique de notre sainte religion : réforme radicale des moeurs, par suite plus de pureté, de justice et de charité dans les rapports; culte véritable rendu au Maître de l'univers, par suite aussi plus grande plus ferme espérance dans sa bonté et plus large part à ses miséricordes: un père, aimé et bien servi de ses enfants, les laisserait-il souffrir de quelque chose ? etc.....

Et il n'y a pas à se préoccuper trop de l'éloquence du procédé. Il est étrange de voir comme l'exposé simple et clair des principales vérités de notre sainte religion est vite perçu par la plupart des païens sérieux.

Avoir en se présentant mis l'erreur en fuite, présenté la vérité et l'avoir fait saisir, aimer, n'est-ce pas bien suffisant avec un auditoire tel que décrit plus haut ? Oui, et le missionnaire, lorsqu'il a réussi à obtenir ce résultat, peut se dire satisfait. Il a accompli — avec la prière qu'il lui restera toujours à adresser à Dieu — sa part, l'unique part en son pouvoir. Pour le reste, c'est à la Toute Puissance divine à l'achever par sa grâce. Saint Paul le laissait lui-même entendre aux Corinthiens, lorsqu'il leur disait : «Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit». J'ai moi-même planté, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement.

V MOUVEMENT RÉGULIER DES CONVERSIONS

Mais les conversions ne s'opèrent pas toujours en masse. Cela arrive quelquefois, à la suite de quelque grand mouvement, comme par exemple : l'insurrection des Boxeurs, la révolte des «Kéming». Et comme ces événements semblent voulus de Dieu pour secouer la torpeur des masses et ouvrir les yeux des dirigeants, il faut évidemment savoir en profiter.

GROUPE DE CATÉCHISTES DE CHANG-LO. (voir p. 182)

Mais ce ne sont là que des exceptions. D'ordinaire le mouvenent des conversions suit une loi beaucoup plus lente, et par suite plus sûre : cela se fait par rayonnement et comme par infiltration. Ce sont 3 ou 4 familles, parfois même de simples individus qui se déclarent. Et ces familles, ces individus n'habitent pas toujours le même village ; ils sont souvent dispersés de-ci de-là. C'est un peu comme les épis qui arrivent à maturité. Notre Seigneur le disait : « Voyez la moisson qui blanchit. »

Et ce sont ces familles, ces individus qui viennent vous inviter à aller les visiter... Que faire ? Répondre de suite à l'invitation ? Ce serait imprudent. Il vaut mieux d'abord envoyer un catéchiste sur place, à l'effet de sonder le terrain et s'enquérir discrètement. Si la chose lui paraît suffisamment sérieuse, il pourra séjourner quelque temps pour expliquer à ces néophytes les premières notions de nos saintes vérités. En partant, il laissera quelques petits ouvrages de doctrine, dont il apprendra à se servir. Après un an, ou même plus tôt, si l'invitation est renou velée, le missionnaire pourra prudemment faire les premières démarches.

Mais la chose n'en reste pas moins quand même toujours très délicate. En effet, le missionnaire n'est pas un personnage comme un autre : il est étranger, et personnifie la religion chrétienne, laquelle est l'antithèse des doctrines du paganisme. Cela, on le sait à peu près partout. Il ne peut donc se déplacer et se présenter quelque part, sans que sa démarche crée partout une certaine sensation ; ceux

qui le reçoivent sont à jamais compromis aux yeux de leurs co-villageois; c'en est fait, ils sont chrétiens. Et il reste toujours à se demander comment la chose sera prise.

S'il s'agit de quelques familles assez influente, qui peuvent se soutenir et se défendre par elles-mêmes, il n'y a aucune difficulté; mais s'il s'agit de familles d'un rang inférieur, ou même de simples individus, comment ces gens pourront-ils faire face à la situation ? Pourront-ils obtenir des leurs au moins assez de liberté pour recevoir cet étranger, embrasser sa religion et la pratiquer ensuite ?

Comme vous le voyez, la question est très délicate; et le missionnaire, en se présentant de la sorte, risque toujours, sinon de tomber lui-même dans quelque piège, du moins de soulever quelque critique.

Mais à côté de cette appréhension, quelles espérances de bien !...

Ces païens récemment convertis, qui donc a pu si subitement toucher et changer leur coeur au point de les amener présentement, non seulement sans défiance ni malice, mais même suppliants ? Dieu seul a pu opérer cette merveille ! Et cette invitation montant aujourd'hui de ces bouches hier encore païennes, n'est-ce pas l'invite du Très-Haut lui-même à son ministre, de s'élancer par cette porte entr'ouverte au sein du paganisme pour y étendre son règne ?...

Jusque là, en effet, impossible, physiquement même, peut-on dire, de se présenter en ces lieux

pour prêcher, sans risquer d'être odieusement éconduit, si non injurié, tandis qu'aujourd'hui..... Il n'y a donc plus pour le missionnaire qu'à réveiller sa foi, à faire son acte de confiance en Dieu, qui tient tous les coeurs dans sa main, puis partir : c'est son devoir.

J'avoue pour ma part, que chaque fois que j'ai tenté la démarche. les résultats ont dépassé mon attente. Etant donné en effet les convenances et la politesse chinoises, j'étais d'ordinaire très bien reçu, non seulement de la part de ceux qui m'avaient invité, mais encore de leurs proches. Et il suffisait la plupart du temps de quelques bons sourires de quelques franches marques de sympathie et d'intérêt pour dissiper les soupçons et gagner tous les coeurs. Presque toujours aussi la bonne impression créée sur les voisins par la façon dont on m'avait accueilli produisait des résultats. Plus d'une fois après mon passage j'ai appris que d'autres familles s'étaient déclarées chrétiennes. L'effet visé était donc atteint; j'en remerciais Dieu.

VI SITIO

Toutefois, je dois vous l'avouer, mon coeur était loin d'être entièrement satisfait.....

J'avais sans doute réussi à éclairer, à affermir quelques âmes, à en gagner quelques autres, c'est vrai. Mais cette foule de curieux qui s'étaient présentés pour me voir à mon arrivée, ces centaines, ces milliers d'autres formant la population des

villages où j'étais descendu, tous encore si ignorants, si insouciants, tous ces gens-là, me disais-je, ne sont-ils pas, comme les autres que je visite, des enfants du même Dieu, rachetés au prix du même sang divin et par conséquent appelés au même salut ? Et le salut de ces âmes, n'est-ce pas à moi qu'il a été confié le jour où je fus envoyé au milieu d'eux ? N'y aurait-il pas un moyen, pensais-je, de saisir un peu tous ces gens, de les secouer de la torpeur où ils croupissent, pour leur parler du vrai Dieu ? Et ne serait-ce pas le bon moment, lorsque je suis au milieu d'eux de tenter cette démarche ?...

Mais ce moyen tant désiré ne se présentait pas à mon esprit. Ah ! c'est qu'il n'est pas si facile qu'on le croit, allez ! de se créér un auditoire de païens recueillis qui veuillent bien vous écouter. Je résolus donc de prier à cette intention.

A quelque temps de là, me trouvant dans la même situation, il me vint à la pensée d'envoyer mon catéchiste vers chacune des familles du village pour les inviter à venir le soir entendre la doctrine.

J'aime à croire que mon homme s'acquitta bien de sa besogne; toutefois le résultat ne fut pas merveilleux : l'invitation ne fut que partiellement entendue. Les enfants vinrent en grand nombre; mais les hommes, ils étaient bien peu nombreux : à peine deux vieillards, qui, voyant leur isolement, se retirèrent presque aussitôt.

Je parlai quand même aux enfants : une soixantaine environ et j'en fus suffisamment écouté

Cela ne m'empêcha pas évidemment de réfléchir aux causes de l'insuccès. Etant donné en effet le tempérament défiant du Chinois — le Chinois, perdu au sein d'un monde païen et par suite sans cesse en butte à la ruse et à l'exploitation, est naturellement défiant — j'aurais dû y penser : mon procédé était par trop ouvert ; on n'y crut pas, on s'en défia même.

Mais je ne me décourageai pas. C'est autant d'acquis pour l'avenir, me dis-je. Et je me remis à prier.

Dans les jours qui suivirent, je variai un peu ma méthode. Me représentant le respect et l'espèce de vénération qu'ont les Chinois pour tout ce qui est écrit, je pensai à faire écrire l'invitation. Pour cela je me procurai quantité de charmantes petites feuilles roses et rouges d'égale grandeur. Mon catéchiste y traça de sa plus belle écriture les quelques mots en question; puis je les envoyai porter par les deux plus âgés des chrétiens.

L'effet fut plus consolant : de toutes les familles où le fameux billet avait pénétré, deux ou trois membres au moins se présentèrent. J'avais donc atteint mon but cette fois; j'avais un auditoire, j'étais content.

Restait à intéresser ces gens. Mais la tâche semblait assez facile, puisque l'on semblait bien disposé.

Je parlai donc, car on s'y attendait; mais je parlai peu. Ma connaissance encore imparfaite de la langue, mon accent étranger et mon ignorance des usages me recommandaient cette réserve. Je laissai parler mon catéchiste.

Piqué de fierté autant que de zèle par cette marque de déférence, il abonda. Par prudence toutefois, j'avais eu soin de le préparer un peu à l'avance, en lui fournissant quelques arguments et la marche à suivre. Moyennant quoi, il parla longuement, bien, et fut écouté.

Quelle n'était pas ma joie ensuite d'entendre les réflexions de ces braves gens — «Mais comme c'est juste et raisonnable tout ce qui a été dit là, Père. Assurément, ça irait mieux dans nos familles et au village, si tout le monde pratiquait ta religion; et à l'époque du Ko-nien, comme au temps des moissons, il y aurait sûrement moins de vols et de procès, si tous voulaient bien suivre tes conseils.»

Le succès semblait donc assez complet. Toutefois, par les questions qui me furent faites le reste de la soirée, je remarquai encore beaucoup de défiance. La vérité assez bien présentée par mon catéchiste avait réussi à plaire et même à persuader; elle n'avait pas réussi à convaincre. Le coeur tout entier n'y était pas : tout manquait.

La cause ? Elle s'offrait d'elle-même à mon esprit : j'avais vu ces gens trop tard dans la soirée; nous les avions entretenus trop peu de temps. Ce qui manquait, c'était une préparation plus lente et plus complète de l'auditoire, et surtout plus d'occasions de causer familièrement.

Par la suite, je complétai encore ma méthode... A peine avais-je mis pied à terre en un village et pris un peu contact avec la famille qui m'avait invité, que je sortais aussitôt sur la rue, bréviaire



2ième groupe (*voir p. 182*)

en main et grand catéchisme en images sous le bras. Deposant quelque part mon paquet, je récitais mon office tout en me promenant lentement. Pendant ce temps, mon catéchiste avait l'ordre de se tenir à quelque distance pour fumer sa pipe et causer avec les curieux.

Cette double manoeuvre avait pour effet de frapper l'attention des gens, sans toutefois éveiller trop leur défiance. Pour moi, me reconnaissant pour un étranger et me voyant si fort occupé, on me laissait bien tranquille... A peine quelques enfants s'approchaient-ils timidement pour m'observer.

Mais il n'en allait pas de même de mon catéchiste. Le voyant si libre, si facile d'abord en même temps que si Chinois, on n'hésitait pas à s'approcher de lui pour causer et l'interroger. On lui demandait qui j'étais, d'où je venais, ce que je venais faire au village, etc. etc....

Mon breviaire achevé, je saluais de loin ces gens et leur adressais quelques bons mots. On n'était pas peu surpris de voir que je susse la langue... Ces quelques paroles déridaient immanquablement et achevaient de rompre la glace.

Alors m'asseyant sur quelque grosse pierre, j'ouvrais mon grand catéchisme, que je feuilletais lentement, faisant mine d'y lire et d'y regarder les images.

A cette vue les quelques enfants qui stationnaient pas loin s'approchaient, timidement d'abord et tendant le cou pour voir. Dès qu'ils étaient à bonne distance, je retournais le livre de façon à leur pré-

senter le pied des images, et je continuais de feuilleter, mais plus lentement.

Au premier groupe de deux ou trois, bientôt venait s'en ajouter cinq ou six, puis huit ou dix, finalement vingt, trente, et quelquefois davantage; et tout ce petit monde causait, s'interrogeait sur ce que pouvaient bien représenter ces images...—«Le Père le sait, disait l'un; demande lui donc»...

Voyant le bon moment venu, je reprenais la série des images au début, là où Dieu est représenté créant l'oeuvre de l'univers. Lentement et le plus clairement possible, j'expliquias ce qu'était cet Etre majestueux, qui, d'un mot produit la lumière, d'un geste, sépare les eaux du firmament de celles de la mer, lançant dans l'espace le soleil, la lune et les étoiles, faisant comme à souhait surgir de la terre tous les arbres et toutes les plantes, remplissant l'espace d'oiseaux et peuplant l'océan de poissons; enfin créant tous les êtres vivants y compris nos premiers ancêtres : Adam et Eve...

Ce qui intéressait surtout ce petit monde, c'était de m'entendre parler chinois... «Mais se disaient-ils, il parle comme nous, nous comprenons ce qu'il dit».....

Mais bientôt l'intérêt gagnant, leur vue se reportait uniquement sur les images.

Alors les vieillards qui causaient tout près, distraits par la nouveauté du spectacle, se levaient et s'approchaient à leur tour. Debout et faisant cercle autour du groupe d'enfants, ils écoutaient et suivaient, eux aussi, avec beaucoup d'attention ce qui

se disait. Pour leur profit, je reprenais et résumais en peu de mots ce qui venait d'être dit; puis je poursuivais par l'explication du péché originel, la promesse d'un Rédempteur, les dix préceptes du Décalogue donnés par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï, les ravages du péché mortel dans l'âme, la mort du juste, la mort du pécheur, le jugement particulier, le jugement général, le ciel et l'enfer...

Puis pour graver davantage dans les mémoires le sens de ces préceptes que je venais d'effleurer, j'invitais mon catéchiste à déployer une grande pièce de toile blanche, sur laquelle étaient écrits en grandes lettres chinoises précisément les dix commandements.

La pièce n'était pas encore complètement tendue que les plus lettrés avaient déjà lu à haute voix tout ce qu'elle comportait. Toutefois mon catéchiste reprenais avec eux chacun de ces préceptes, pour leur en donner le sens précis avec un mot d'explication.

— «Pou-tsouo, pou-tsouo ! répliquait-on : c'est cela ! Il n'y a pas l'ombre d'une erreur dans tout ce que tu as dit. Ah ! oui, si chacun voulait bien se donner la peine d'observer toutes ces choses, ça irait infiniment mieux parmi nous».....

Vers l'heure du midi je sortais un grand drapeau du Pape que je faisais hisser bien haut au centre du village, avec au bas, une affiche comportant une invitation à tous de venir le soir entendre la doctrine.

Dans le cours de l'après-midi les vieillards revenaient encore causer. Ils s'informaient du sens de ce drapeau. Les femmes, devenues moins timides, venaient, elles aussi, par groupes de dix ou quinze, avec leur tricot, leur couture, s'installer sur la place, pour observer et causer; près d'elles, les enfants jouaient.

Et pendant tout ce temps, mon grand drapeau claquait au vent au-dessus du village. Impossible de vous dire toute la joie que j'en ressentais : c'était à mon sens, la réelle prise de possession

Le soir venu, il n'était plus besoin d'envoyer porter d'invitation : on venait, on accourait même en foule, non seulement de tous les points du village où j'étais descendu. mais encore des villages circonvoisins. Nous étions littéralement débordés. Les trois travées habituelles ne suffisaient plus. Bien souvent il fallut parler dehors, dans la cour.

Oh ! quel spectacle alors !... Sur nos têtes, nous servant comme de dais, le firmament, ce firmament si pur d'orient. tout criblé d'étoiles, et auquel venait parfois s'accrocher la lune cette lampe d'argent allumée par le doigt de Dieu même. Puis au mur de terre auquel était adossé mon siège, quelques lanternes chinoises dont la lumière tremblottante, tamisée par le fin papier rose, projetait son pâle reflet sur cette foule assise et recueillie, symbole de l'aurore de la vraie foi qui brillait pour la première fois à leurs yeux.....

Ah ! sans doute il y avait encore bien loin de ce spectacle au spectacle grandiose qu'offrait la foule

immense d'un demi-million réunie au Parc-Mance, le soir de la clôture du Congrès eucharistique de Montréal; et cette foule de païens assis à mes pieds étaient loin de pouvoir redire avec autant d'âme et d'intelligence les divines louanges, et cependant, comme l'émotion que j'éprouvais en ces soirées valait bien celle que je ressentis alors !

En pareilles cirsonstances, vous le comprendrez, je n'avais pas de peine à tirer de mon coeur ce que je voulais dire à ces gens.....

Toutefois je le répète, je laissais toujours davantage parler mon catéchiste; c'était prudence. Comme conclusion, je lui faisais lire et commenter mon passeport chinoisfrançais, pièce que chaque missionnaire reçoit de Pékin à son arrivée en Chine, et qui l'assure de la protection et de l'assistance des autorités civiles avec la liberté de circuler librement par toute la province, d'y acheter des terrains, d'y construire et d'y ouvrir à son gré des écoles de doctrine.

Longtemps encore après la séance on demeurait pour causer et s'informer. Les plus lettrés prenaient mon passeport et le relisaient ensemble à haute voix. — «C'est bien cela, c'est bien cela, se disaient-ils, voyez le sceau officiel. Assurément cette religion est bonne, car autrement l'empereur permettrait-il de la propager ici et assisterait-il ceux qui le font ?

C'etait le bon sens même. Le succès cette fois était donc complet.

Le lendemain, au moment du départ, la population presque entière était de nouveau réunie. Tous

ces gens étaient maintenant sans la moindre défiance. Les uns me priaient en souriant de demeurer encore quelques jours, les autres faisaient des voeux pour mon prochain retour.

Lorsque je quittais, les enfants, en troupes joyeuses, me précédaient ou m'accompagnaient jusqu'à mi-distance du village voisin — «Ah ! Chin-fou zou ! Ah ! le père nous quitte donc déjà !... Kan douo zan houi lé ? Quand maintenant reviendra-t-il nous voir ?. . Siang fa-ze zo houi lé, che ?... Faites que ce soit bientôt, n'est-ce pas ?.....

La différence, la différence d'avec hier à la même heure, me disais-je ! Oh ! comme l'hymne de la reconnaissance montait vive alors de mon coeur !...

Mais nous n'avons pas comme cela des pied-à-terre dans tous les villages, bien loin de là. Comment donc attaquer les villages purement païens ?

C'est une coutume en Chine, pays de la politesse, d'offrir aux passants de s'arrêter pour prendre le thé et causer un peu. Le missionnaire ne fait pas exception. Pourquoi donc, me dis-je, ne profiterais-je pas de cette occasion pour m'arrêter et dire quelques mots de religion à ces gens ?

C'en est fait, dis-je, à mon domestique; la prochaine fois qu'on nous fera l'invitation, arrête : je veux prendre le thé et causer un peu avec ces gens.

«Mais, me dit-il, on ne s'y attend pas : on ne nous fait cette invitation que pour la forme...

— Forme ou non, arrête, je désire causer un peu.

Au premier village, l'invitation ne manqua pas — «Sien-chang, hé-ka, bou-hé-ka ? Hie-j-hie, chouo,»

Monsieur a sans doute bien soif en ce moment. Qu'il s'arrête donc un instant pour prendre le thé et causer un peu.....

Vous êtes bien bons... C'est vrai, j'ai très grande soif en ce moment... Et je fais arrêter la monture pour descendre.

Le brin d'embarras était visible sur les figures... Mais qu'importe ces gens avaient fait les avances ils étaient pris au mot. Ils entreprirent donc de s'exécuter.

Pour ne pas trop m'imposer, je restais sur la place, me contentant de faire descendre les effets du dos de la bête.

Assis sur une pierre j'entreprenais de réciter une partie de mon bréviaire, tandis que mon catéchiste un peu plus loin, allumait sa pipe et causait avec les arrivants.

Mon office récité, j'ouvrais mon grand catéchisme. La scène décrite plus haut se répétait alors de point en point : les enfants s'approchaient, les vieillards venaient causer; je montrais au moins mes images — n'ayant pas le temps de faire plus — et mon catéchiste expliquait.

En moins d'une demi-heure. il y avait 50 à 60 personnes attroupées là sur la place, écoutant la doctrine.

On apportait alors le thé. Nous le prenions en causant. Tous ces gens, joyeusement surpris par cette visite inattendue, et, disons-le, si peu onéreuse, ne tarissaient pas de questions.

Le moment venu de repartir, je jetais quelques sapèques dans la tasse restée vide, et je donnais aussitôt l'ordre de recharger la bête.

Alors la scène la plus intéressante peut-être se produisait : ces gens captivés jusque là par l'entretien et l'explication de la doctrine, semblaient sortir comme d'un rêve — «Mais quoi, disaient-ils, vous repartez si tôt !... Pourquoi ne demeurez-vous pas encore quelques instants ? Qu'est-ce donc qui vous presse ? Tout ce que vous nous avez dit là nous l'ignorions... Quand donc maintenant reviendrez-vous nous en reparler ?.....

Mais tout en souriant et en saluant de mon mieux, je demeurais enflexible : nous repartions quand même.

Toutes ces bonnes gens, groupées là, debout, nous regardaient aller encore quelques lys.....

Relativement à ce que nous avions fait ailleurs, c'était peu sans doute; mais en comparaison de l'état où nous avions trouvé ces esprits et ces coeurs à notre arrivée, c'était immense. La terre, cette terre encore vierge venait d'être remuée, et la semence venait d'y être déposée. Désormais, il y aurait lieu d'espérer... C'est si vrai, que, pour deux fois au-moins, un mois à peine après notre passage, des conversions surgissaient en ces lieux.

Ce mode d'évangilisation ne manque pas d'intérêt, comme vous voyez, et pour peu qu'on le pratique, on s'y attache vite.

Malheureusement il n'est pas applicable en tout temps ni en tout lieu. L'hiver par exemple, lors-



3ième groupe *(voir p. 182)*

qu'il fait froid et grand vent, il n'est pas aussi facile de grouper la foule et de tenir conversation sur la place. En outre, dans les gros villages et les endroits de marché où la population est cosmopolite, il n'y a pas à y songer : on risquerait en effet de n'être pas suffisamment écouté, ou, ce qui serait pire, d'exposer la sainte parole. Or l'Esprit Saint nous dit : «Ubi auditus non est non effondas sermonem» (Eccli, XXXii-6.) Et Notre Seigneur : «Ne mittatis margarittas ante porcos»... La prudence est nécessaire partout.

Mais là où tous les autres moyens font défaut, reste encore la prière; elle est même de toutes, l'arme la plus forte : Dieu tenant tous les coeurs dans sa main pour les incliner où il veut.

A cet effet je m'étais composé un petit chapelet où je demandais à mille reprises précisément cette grâce. Comme début je récitais la belle prière pour la conversion des âmes de Chine que Pie X approuvait et enrichissait d'indulgences le 27 mai 1909, «Domine Jesu Christe.» Puis sur les gros grains : très tendre, très compatissant Coeur de Jésus qui avez daigné vous incarner, souffrir et mourir pour le salut du genre humain, faites que l'abondance de vos mérites ne soit pas perdue»... Enfin sur les petits grains : des âmes, O Jésus, des âmes O Jésus, des âmes O Jésus, etc., etc.

Comme dernier dédommagement je récitais donc et faisais réciter cette prière à mon catéchiste dans tous les villages païens par où nous passions.

CHAPITRE VII

LE MISSIONNAIRE A LUI-MEME

Moments de détente

L'été venu, le missionnaire doit réintégrer son domicile : les populations qu'il évangélise, la plupart très pauvres, ont besoin de tout leur temps pour ensemencer leur terre et faire la double moisson; et le soir venu, fatigué qu'on est des durs labeurs du jour, on serait mal disposé pour écouter quoi que ce soit.....

Le premier besoin que le missionnaire éprouve en rentrant chez-lui, c'est de déposer là armes et bagages, et d'aller se reposer quelques jours à la résidence centrale.

Là, «ad pedes Domini» et dans la compagnie d'aimables confrères, il se refait âme et corps. Les délicieux moments que ceux-là !... Chacun rentrant des courses de plusieurs mois, sent le besoin de détendre un peu son esprit comme son coeur. Les récits et les incidents de voyage, entremêlés bien souvent des faits les plus typiques, pleuvent de toute part: et le ton personnel et parfois commique, avec lequel ces choses sont racontées, donne l'illusion qu'on assiste à un concert, mais concert des plus propres à dérider. Et c'est précisément ce dont le missionnaire a besoin alors.....

Mais outre le charme particulier à ces sortes d'entretiens, il y a là aussi pour le missionnaire une magnifique occasion de s'instruire.

Seul en effet au fond de son district, il a rencontré et dû résoudre bien des cas difficiles. Ces mêmes cas ou d'autres semblables se sont aussi présentés aux autres confrères. On les rappelle alors et les commente. L'expérience d'autrui est donc largement et gratuitement mise à contribution; à chacun d'en faire son profit.....

De retour chez-lui, le missionnaire reprend sa besogne, sa besogne personnelle, cette fois, suspendue depuis des mois.

Le point le plus en souffrance est toujours la correspondance : qui peut dire combien elle a souffert !...

Laissez-moi vous le dire, chers lecteurs, avec le missionnaire, il faut en prendre généreusement son parti et se montrer doublement indulgent sur ce point. Non pas qu'il faille l'absoudre de toute réponse : ce pardon général, il le refuserait : le coeur a ses besoins. Il tient donc à répondre, lui aussi, mais quand ? Voilà !...

Ne recevant son courrier que par occasion, lorsqu'il est perdu au milieu de ses chrétiens, alors, comme vous l'avez vu, qu'il n'a pour ainsi dire aucun moment à lui, pas même celui de lire d'un trait la lettre qu'il vient d'ouvrir, comment voulez-vous qu'il s'attable aussitôt , entreprenne de répondre à l'instant à ces longues missives, comme à tous ces charmants petits mots qui lui sont en-

voyés de là-bas... Les âmes qu'il dessert souffriraient à cette mesure; et bien sûr qu'en l'apprenant vous vous récririez. Il lui semble donc qu'il est préférable de remettre à un temps plus libre et plus convenable; ce temps plus libre et plus convenable ne vient bien souvent qu'avec l'été. C'est ce qui fait qu'à l'ouverture de cette saison j'ai toujours, pour ma part, sur mon bureau des monceaux de lettres qui attendent réponse : qu'on me le pardonne !...

Puis vient la mise au point, et... bien souvent la refonte entière des registres: car l'humeur des Chinois est bien voyageuse et, chez les nouveaux surtout, les défections sont fréquentes...

Enfin c'est la révision des notes de mission.....

Lorsqu'on parcourt le dossier de ces notes écrites sur place, un long soupir s'échappe du coeur :et ce soupir est toujours le même : Ah ! que de choses, que de choses à faire !...

Evidemment il ne s'agit pas de tout entreprendre à la foir : l'essentiel, le plus pressé suffit; mais cet essentiel, ce plus pressé est toujours lui-même très considérable.

II OEUVRES QUI URGENT

A l'époque dont je parle — 2e été — cinq points d'une sérieuse importance s'imposaient :

1. L'oeuvre des catéchistes et maîtres d'école.
2. L'instruction des fiancées païennes.

3. L'acquisition de terrains, constructions et réparations d'oratoires.

4. L'enregistrement des vieux contrats.

5. L'achat d'un certain nombre de cloches pour l'usage du culte.

Les trois derniers points pouvaient sans doute subir encore quelque retard; mais les deux premiers urgeaient.

Le mouvement des «Kéming», survenu l'été précédent, avait, comme nous l'avons vu, déterminé beaucoup de conversions. Par suite de cet événement, près de trente villages s'étaient ouverts à la foi.

Il fallait donc profiter du mouvement; si non, on risquait de tout perdre, ou à peu près. L'expérience est là en effet : le premier moment de ferveur une fois passé pour ces gens, leur retour est toujours plus difficile.

Mais le moyen d'aller à la fois vers tout ce monde ?... Personnellement, je ne le pouvais; je ne m'en sentais ni la force ni le temps : à peine savais-je balbutier quelques mots chinois, et les vieux chrétiens étaient là qui me réclamaient.

Pour les aides sur qui j'eusse pu compter, je n'avais alors que 4 ou 5 catéchistes et deux vierges répartis sur l'étendue de deux districts. Il fallait donc de toute nécessité augmenter le nombre de ces précieux auxiliaires : c'était l'unique moyen d'arriver à quelque chose.

La nécessité de pareils aides en mission a été reconnue depuis longtemps par tous ceux qui se sont occupés d'apostolat en pays enfidèles :

«Les catéchistes, dit le R. P. Castels *s. j.*. ce sont les missionnaires laïques, auxiliaires de choix, qui se dispersent sur l'étendue du territoire attribué à leur zèle, tant pour y préparer, que pour y maintenir l'oeuvre d'évangilisation, et qui par un dévouement sans limites, leur expérience des choses du pays, leur tact pour gagner les sympathies de leurs compatriotes, l'imposent partout, et rendent possible aux missionnaires prêtres ce que l'on pourrait appeler l'évangilisation à distance : sur leurs traces, arrive le prêtre qui n'a plus qu'à faire la moisson dans les champs labourés, ensemencés, gardés par ces intrépides collaborateurs...

«Les auxiliaires véritablement actifs des missionnaires européens, dit à son tour le P. Leboucq, sont les catéchistes et les vierges. La réserve et l'action limitée qu'impose aux missionnaires leur qualité d'étrangers, nous ont déjà fait comprendre quel rôle leur assigne la force des choses dans l'oeuvre de l'évangilisation de la Chine. A eux l'initiative et la haute direction de l'apostolat; à eux encore le renouvellement spirituel des chrétiens par la mission annuelle. Mais pour introduire le christianisme dans les familles qui l'ignorent, pour démontrer aux païens l'insuffisance de leur religion et les convaincre de leurs erreurs, pour apprendre aux convertis les prières et la doctrine catholique, pour tenir les écoles, pour entretenir parmi les



QEATRE MISSIONNAIRES CANADIENS AU CHANTONG OR.

néophytes la connaissance et la pratique de la foi, il leur faut des coopérateurs indigènes, sans lesquels leur ministère n'aurait qu'une désolante stérilité.»

Un autre témoignage non moins autorisé que les précédents et qui a ici plus de valeur, puisqu'il regarde spécialement notre situation actuelle au Chantong oriental, c'est celui du T. R. P. Henri Veille, ancien commissaire de ce vicariat. Dans un article qu'il écrivait sur la matière il y a à peine 5 ans — et la situation n'a pas beaucoup changé depuis — il disait : «C'est là l'institution qui nous manque au Chantong oriental, et qu'il faudrait à tout prix créer. Une ère nouvelle de prospérité s'élèvera dans le vicariat le jour où l'on aura pu enfin ouvrir l'école de catéchistes et pourvoir en suite à leur entretien au poste qui leur sera assigné par le missionnaire»...

Et ce n'est pas seulement une école qu'il nous faudrait, c'est deux: l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes [1] (Echo du Chantong sept.1913, p. 159.)

Mais ces auxiliaires à appeler et à former, où les prendre ? Ici plus qu'ailleurs il faut des hommes de choix, à l'esprit sain, au jugement droit, au coeur généreux et dévoué; car ils auront besoin de prestige, d'autorité et d'endurance pour s'imposer et faire accepter la religion qu'ils prêcheront.

(1) — Maintenant cette dernière école éxiste: Ouverte à Fang tze, il y a 4 ans, dirigée par le P. Césaire et entretenue durant deux ans des aumônes recueillies par le P. Morand, elle vient d'être transportée à Tsing-chow-fou.

Dans mes courses apostoliques chez les vieux chrétiens, j'avais plus d'une fois remarqué un certain nombre de bons jeunes gens, de 20 à 30 ans, mariés pour la plupart, ayant reçu dans leur famille une excellente éducation chrétienne, et de plus assez lettrés... N'était-ce pas mon affaire toute trouvée ? Ce qui leur manquait pour les rendre aptes au but que je poursuivais, c'était seulement une connaissance plus approfondie et plus détaillée de la doctrine, une conviction plus raisonnée et plus ferme du sens sublime de l'apostolat et du dévouement chrétien, et... l'assistance pécuniaire évidemment.

Mais puisque j'ai déjà sous la main les premiers éléments essentiels, me dis-je, ne puis-je pas compter sur Dieu pour l'accessoire ? Moins que nul autre en effet le missionnaire n'a le droit d'oublier les recommandations du Maître : «La vie ne vaut-elle pas infiniment plus que la nourriture et le vêtement ?... Ne vous mettez donc point en peine, disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses.»

Mettant ma confiance uniquement en Dieu, je résolus donc, l'heure venue, d'appeler et de tenter l'entreprise.

La seconde oeuvre qui s'imposait, je l'ai dit, c'était l'instruction des fiancées païennes avant le passage de la porte (mariage).....

Déjà l'on m'avait fait remarquer l'importance de cette question; mais avant de m'en rendre compte

par moi-même, j'étais loin de la croire aussi urgente.

C'est fatal en effet, nos chrétiens, très peu nombreux encore relativement à l'énorme population païenne qui les enveloppe, doivent comme nécessairement un jour ou l'autre s'allier à des familles non chrétiennes.

De toutes les jeunes filles que nos chrétiens s'allient de la sorte, bien rares sont celles qui hésitent à promettre de se faire chrétiennes par la suite; il est donc, en conséquence, facile d'obtenir la dispense requise. Là n'est pas la difficulté. La difficulté surgit surtout après le mariage.....

On a promis de se faire chrétienne, ou tout au moins de ne jamais mettre obstacle à l'éducation chrétienne des enfants, très bien ! Mais la cérémonie du mariage faite et le train ordinaire de la vie repris, il arrive bien rarement que l'on songe à s'instruire davantage.

Ce soin d'instruire la nouvelle arrivante reviendrait tout naturellement au mari, qui s'y est d'ailleurs engagé formellement; mais lui est bien trop distrait, et souvent aussi trop peu maître de sa matière pour entreprendre cette tâche; pour les autres, ils n'y songent pas davantage.

La conséquence pratique, c'est que ces épouses païennes restent bien souvent païennes toute leur vie. Les nombreux enfants qui naissent — car en Chine les familles se multiplient très vite — n'ont qu'une demi-foi. Ils sont baptisés sans doute, mais la mère n'étant pas chrétienne, ne sachant par con-

séquent pas un mot de doctrine, pas même tracer sur elle le signe de la croix, ses enfants grandissent dans une profonde ignorance religieuse.

Si pour remédier au mal, on ne peut compter sur une bonne école de village, c'en est fait, nous avons une famille de demi-païens, et autant de familles de cette sorte, qu'on aura permis de ces unions.

Mais me direz-vous, n'y aurait-il pas un moyen de remédier au mal ?... Oui, ce serait d'instruire ces fiancées païennes dès avant le mariage, et de ne bénir leur union que lorsqu'elles sauraient assez de doctrine pour être baptisées. C'est là le moyen et l'unique moyen.

A l'ouverture de l'été 1917 je me trouvais en face de 12 à 15 de ces cas... Que faire ? Donner la dispense et laisser l'union se consommer ainsi ?... Ma conscience réclamait. Je décidai donc d'ouvrir une école spéciale à Pécheng et d'y appeler toutes ces jeunes filles pour les instruire et les baptiser au plutôt.

Ce catéchuménat et mon école de catéchistes, telles étaient les deux oeuvres auxquelles je résolus de consacrer mes loisirs de l'été. Il allait sans doute m'en coûter des soucis et même beaucoup d'argent, mais que voulez-vous. Le devoir était là qui demandait.....

Au moment fixé je lançai donc la double invitation.

Pour les catéchistes, elle fut vite entendue. Honorés du choix que je faisais de leur personne autant qu'alléchés par l'appât d'un emploi rému-

nérateur pour l'avenir, et d'ailleurs comprenant suffisamment le sens du projet que je tentais, ils répondirent fidèlement à l'appel : aucun des invités ne manqua : j'en eus du coup dix.

Mais pour les fiancées, il n'en alla pas du tout de même. Complètement ignorantes de mes motifs, et craintives à l'excès comme toutes jeunes filles chinoises, elles hésitèrent fort; quelques unes refusèrent net.

Je dus donc user de diplomatie. Je fis agir la belle-mère. N'était-elle pas, après moi, la plus intéressée dans l'affaire ? Puis au besoin je députai une vierge sur les lieux...

On n'obtint pas tout de suite que la «demoiselle» vînt séjourner au Tien-tchou-t'ang; on obtint du moins qu'elle s'y rendit passer un dimanche avec les chrétiens. Alors, la vue des autres chrétiennes et surtout le bon accueil qui lui fut fait par les vierges achevèrent de la gagner : elle demeura.

Après une dizaine de jours, je les avais toutes sous le toit de l'école; j'étais on ne peut plus content.

Restait maintenant à instruire et..... à nourrir tout ce monde.....

Pour l'entretien — je m'y étais aussi engagé, sans cela je n'aurais point réussi — l'affaire n'alla pas sans quelque difficulté : j'étais nullement organisé pour cela... Il fallut donc d'abord doubler le nombre de mes domestiques; puis acheter des grains, que je dus faire venir de plus de 60 lys; enfin une meule, car dans l'intérieur on n'a pas encore l'avantage des moulins publics : chaque famille moud son

grain. En outre il me fallut louer quelques vieilles servantes pour cuire la galette de millet-sorgho. Mais mon parti était pris; je ne reculai devant aucune difficulté.

Pour l'instruction, ce fut plus facile : j'étais davantage dans mon rôle.....

Les fiancées, retirées à l'école des filles, suivaient sous la direction des vierges le petit cours de prières et de doctrine qui leur était fait.

L'instruction des futurs catéchistes devait évidemment réclamer plus de soin : ne me trouvais-je pas en effet en face d'une élite ? et toute élite pour être bien formée demande des soins particuliers.

Je mis entre leurs mains un abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament : «Kou-ging-da-louo, Sin-ging-da-louo»; un cours suffisamment complet de doctrine : «Io-li-kie-louo»; un manuel complet de réfutation des superstitions païennes et d'apologétique : Sie-tchang-li'k'o»; un petit cours de liturgie et symbolisme religieux : «Chang-kio-li-i»; enfin un petit traîté de politesse et convenances sociales: «Li-mo-t'souo-io».....

Chaque matin, le lever était sonné à 5 heures. A 5 heures et demie, messe et lecture méditée (un quart d'heure). A 8 heures, alors que j'étais encore occupé, avait lieu le premier cours, cours de chinois : sous la direction de mon vieux catéchiste, on revoyait les classiques chinois, étudiés autrefois. A 10 heures, visite au T. S. Sacrement et moment de repos. A 10 heures et demie, cours d'Ecriture Sainte, jusqu'à 11 heures trois quarts : ce

temps était divisé en deux parties : la première, consacrée à la lecture privée de la matière, la seconde, à l'explication, que je présidais. A 11 heures trois quarts, examen particulier à la chapelle.

Dans l'après-midi, à 2 heures, cours de doctrine que je présidais également. A 4 heures, visite au T. S. Sacrement et repos. A 4 heures et demie, cours d'apologétique. A 6 heures, lecture spirituelle en plain air, puis court moment de récollection à la chapelle.

Dans la soirée, après une page ou deux du petit traité de politesse et la récitation des répons de la messe que tous devaient apprendre, mes grandes élèves s'exerçaient au chant religieux et à la récitation à haute voix des prières communes.

Pour les fiancées, je l'ai dit, les vierges s'en occupaient. Deux fois la semaine je leur donnais moi-même une séance d'explication sur la matière étudiée. Chaque soir, lorsque le soleil baissait, elles sortaient les tables dans la cour de l'école, et là, faisant cercle, elles examinaient quelques images du grand catéchisme, illustration de la leçon du jour...

O les bons moments que ceux-là, et comme ils me semblaient précieux !.....

Mais c'est le propre des oeuvres de Dieu d'être éprouvées. La misère extrême qui sévissait alors au Chantong — la récolte ayant à peu près complètement manquée les deux années précédentes — fut cause que je dus, pour un temps du moins, suspendre le travail entrepris.

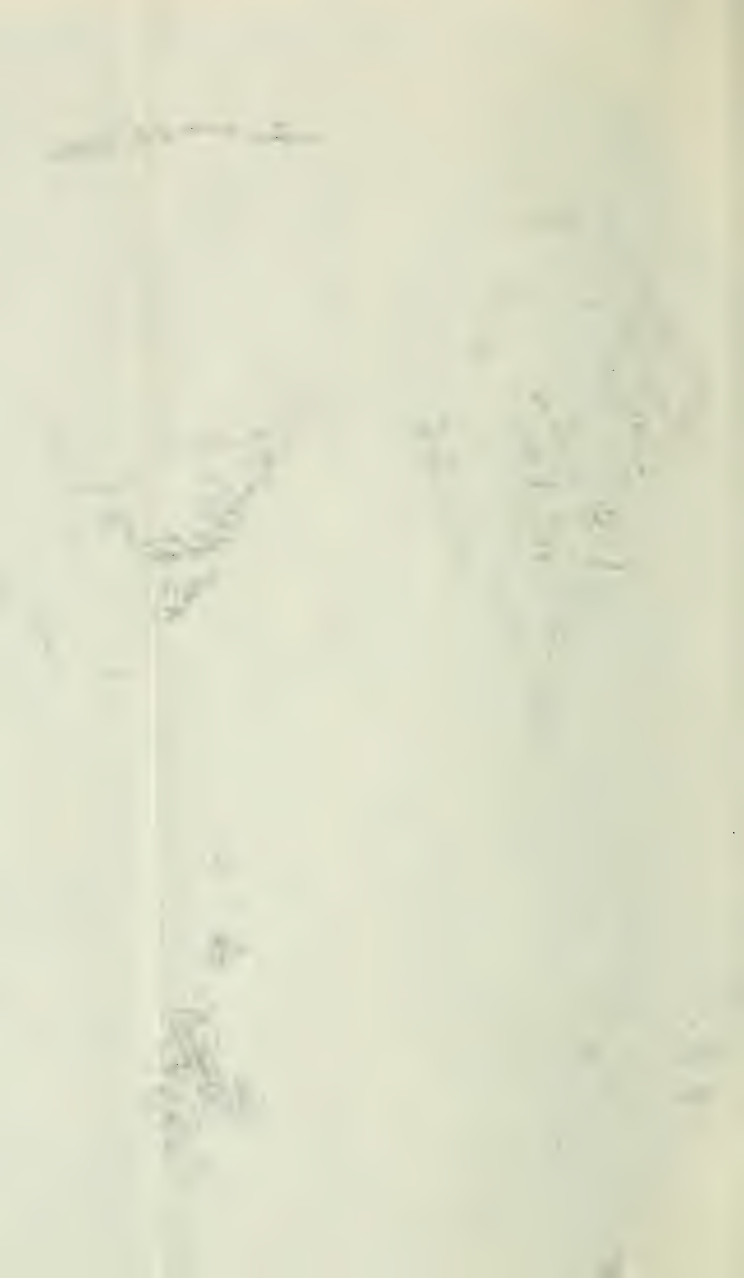
L'argent qu'il m'aurait fallu — argent à prendre sur mon soi-disant petit avoir en procure — je l'avais bien demandé à qui de droit, mais il ne m'arrivait pas. La cause ? Je l'ignorais. Mais l'affreuse guerre qui sévissait toujours et stérilisait la moitié de nos aumônes, était bien de nature à me faire penser qu'on avait utilisé ma petite somme à des besoins plus urgents. Quoi qu'il en soit, ne pouvant renouveler ma provision de grain, je dus prendre l'extrême décision de renvoyer tout mon monde. Il m'en coûta sans doute; et la chose ne se fit pas sans difficulté, surtout pour les fiancées qui déjà s'étaient attachées à leurs maîtresses, mais il le fallait.....

C'est alors, chers bienfaiteurs, que je décidai de crier vers vous pour vous exposer ma situation.

Heureusement, vous n'êtes pas restés sourds à ma voix : laissez-moi vous en exprimer ici toute ma gratitude.

Moyennant ces aumônes, après à peine deux mois et demi de chômage, je pouvais réouvrir mes classes et terminer le travail commencé. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées que mes jeunes filles savaient assez de doctrine et de prières pour recevoir le saint baptême : je le leur octroyai de grand coeur. Pour mes catéchistes, ils avaient réussi, eux aussi, à voir toute la matière proposée et ils étaient prêts. Il ne me restait plus qu'à leur trouver des postes et les y installer; ce qui devait être bien facile.

SOIXANTE-DIX SERVITEURS DE DIEU.



CHAPITRE V

2e ANNEE.

1 ÉCOLES

A l'automne, j'envoyai mon vieux catéchiste vers les villages où les conversions avaient été les plus nombreuses, à l'effet d'y sonder le terrain et d'y organiser quelques classes, si possible.

Le lendemain de la Toussaint, mes 10 nouveaux catéchistes enseignants partaient pour leurs postes assignés, tandis que de mon côté je reprenais mes courses annuelles.

Après quinze jours, je revins, anxieux de savoir comment les choses allaient. En dépit du peu de temps dont je disposais, je tins cependant à visiter toutes ces classes récemment ouvertes.

Je fus enchanté des résultats. Non que tout y fut déjà parfait, loin de là; mais je remarquais partout beaucoup de bonne volonté. Pour le moment cela me suffisait.

Une autre joie vint s'ajouter à la première : dans les villages nombreux, on désirait aussi des vierges pour instruire les petites filles et les femmes... Et moi qui visais depuis un an l'occasion d'en faire accepter !

Seulement une difficulté surgissait : ces vierges dont je disposais étaient encore bien jeunes; elles

ne pouvaient par conséquent être employées au dehors, sans une permission spéciale.

La permission demandée fut accordée, mais on y mit une condition : c'est que ces jeunes vierges fussent constamment deux ensemble; ce qui allait limiter de moitié mon nombre.....

Mais une seconde difficulté allait surgir encore : celle des locaux...

Les statuts qui régissent ces bonnes vierges sont assez sévères, et il le faut certes !... Mais mes néophytes se firent difficilement à l'idée que pour deux jeunes personnes seulement il fallût deux travées, séparées de toute autre habitation et entourées d'un bon mur. Eu égard à ces difficultés, je ne pus cette année là ouvrir que 4 de ces écoles de filles.

Je passai la fête de Noël à Pé keng. Pour ces grandes fêtes en effet, il est préférable d'être chez-soi, à la résidence centrale du district; car les chrétiens viennent alors en foule se confesser, communier et régler leurs mille petites affaires.

Mes catéchistes récemment installés, ainsi que les vierges enseignantes y vinrent aussi et m'amenèrent leur élèves. La fête en fut entrêmement réhaussée !.....

Ils étaient là, dans cette belle nuit de Noël, plus de 150, tant petits garçons que petites filles, remplissant à eux seuls plus de la moitié de la chapelle. Déjà, après à peine un mois et demi d'étude, ils pouvaient réciter leurs dix prières et quelques pages de leur catéchisme.

A l'issue de la messe de minuit, tous se levèrent, s'approchèrent de la crêche et m'enlevèrent le chant traditionnel de Noël.....

Oui, je le répète, ma joie fut bien grande alors, et je me trouvai largement dédommagé de tous mes soucis. Un seul regret se mêlait à ma joie: celui de ne point vous sentir, là, tout près de moi, chers bienfaiteurs, pour contempler et entendre !

Après la fête, je partis aussitôt pour aller passer le Nouvel An à la résidence régulière de Tsing-chow-fou.

En route, comme j'en avais le temps, je m'arrêtai dans quelques écoles récemment ouvertes.

A Pien-hia, où 12 familles venaient de se déclarer chrétiennes et s'étaient elles-mêmes ouvert une école, je fus saisi d'une question qui m'embarrassa :

Le chef du village, encore païen, et chargé de l'école du mandarin, voulait forcer les enfants récemment convertis à se rendre à son école. Comme les parents de ces derniers hésitaient, on avait porté l'affaire au mandarin lui-même. Je promis de m'occuper de la chose.

En passant à la ville, j'en profitai pour aller au tribunal... Le «grand homme» me reçut bien. Il était content de me voir pour causer de cette affaire.

«Il importe, dit-il en débutant, que nos relations soient toujours très bonnes»...

— Et c'est bien ce que je désire, moi aussi lui dis-je.

Puis il m'exposa la situation :

— «Je suis tenu, dit-il, par l'autorité supérieure de présenter chaque année un rapport détaillé sur

la situation scolaire dans mon district. Il me faut chaque année un certain nombre d'écoles, et dans chaque école, un certain nombre d'élèves, lesquels doivent suivre les cours pendant un certain nombre d'années : au moins trois ans.

Lorsqu'il se fait des conversions à la religion du Maître du ciel... ce à quoi je ne m'oppose pas, et que vous ouvrez vous-même des écoles, il y a pour moi danger de voir mes écoles désertes, et c'est précisément ce que je ne veux pas.

Vous ouvrez des écoles pour l'instruction religieuse de vos adeptes, c'est très bien ! J'en ouvre, moi-aussi, pour l'instruction de mes sujets c'est aussi très bien. Il faut donc que nos gens sachent, que, dès qu'ils ont commencé à fréquenter mon école, qu'ils se fassent chrétiens ou non, ils doivent continuer jusqu'à l'expiration du terme : trois ans. Après cela, je vous les remets, et vous en faites ce que vous voulez».....

Sa demande était trop raisonnable pour que je ne m'y rendisse pas. D'ailleurs, n'ayant encore, nous missionnaires, d'après les traités que le droit d'ouvrir des écoles de doctrine, et nullement celui d'enseigner le chinois et les sciences — à moins toutefois d'avoir des maîtres diplômés et de suivre le programme scolaire officiel — je consentis volontiers à ce que nos enfants, qui, étant encore païens, avaient commencé de fréquenter l'école mandarine, continuassent jusqu'au temps fixé. Il s'en trouva trois.

Pour les enfants des nouveaux chrétiens qui n'étaient jamais allés à son école, il promettait de ne les y point obliger.

Voyant le «grand homme» si bien disposé, j'en profitai pour lui demander une faveur: la publication d'un «Ko-che» ou proclamation protectrice pour chacune de nos écoles...

Il s'informa du nombre d'exemplaires que je désirais; et trois jours après, je recevais 30 de ces feuilles.

Voici à peu près la teneur de cette proclamation :

«Le sous-préfet de Chang-lo nommé Hoang lance un décret et donne au public l'avis suivant, savoir :

«Le père Bonaventure fait mission dans ce district et exhorte le monde aux études comme étant une bonne chose. De fait la loi civile donne à tous la liberté religieuse. Or les écoles que l'Eglise catholique établit et l'enseignement qu'on y donne sont un moyen pour ouvrir au peuple l'intelligence et former le coeur...

Mais il est à craindre que les ignorants ne les dédaignent comme des choses étrangères. Notre devoir est donc de lancer un décret en ces termes :

Pour les raisons sus-indiquées, nous avertissons avec confiance tous les voisins (des chrétiens et de ces écoles) de vouloir bien unanimement les protéger et ne point les délaisser.

Respect à ceci !

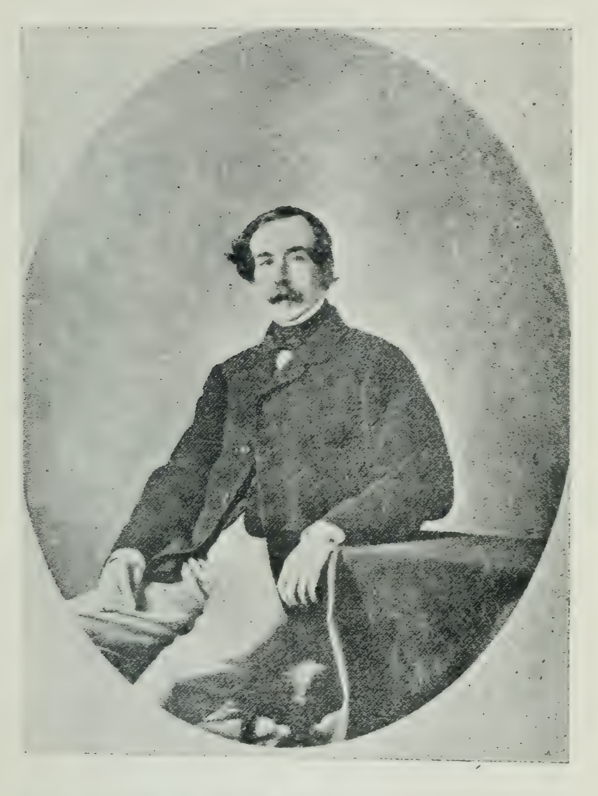
Donné à Chang-lo, le 5 de la 12e lune, l'an 6 de la République chinoise.

Quelques mois après j'obtenais également du mandarin du district de An-kiu une semblable proclamation, en termes encore plus favorables. La voici :

«Le sous-préfet de An-kiu qui se nomme Tchang fait paraître ce décret et donne au public l'avis qui suit :

«Le père Bonaventure, qui habite à la résidence catholique de Tcheng-bou, est venu lui exposer que, partout où il prêche la religion, il exhorte la jeunesse aux études. En agissant de la sorte, le père craint que les ignorants ou les insensés ne forment à ce sujet des soupçons injustes. C'est pourquoi il me prie de faire paraître un décret qui déclare qu'après mûr examen, nous constatons que le père Bonaventure qui établit des écoles dans cette région, n'a d'autre but que de procurer de bonnes études aux jeunes gens, et cela sans arrière pensée ni rien de contraire aux traités. En outre il me prie de protéger la propagation de la religion conformément à ce que promettent les traités. Ceci est tout à fait juste et selon notre devoir.....
C'est pourquoi nous faisons paraître ce décret, avertissant les grands de tout le district, ainsi que les commerçants, les officiers militaires et le peuple que lorsque le père Bonaventure se rend dans leurs régions, il n'est aucunement permis de le mépriser; au contraire, il faut lui prêter aide et soutien et le traiter convenablement...

Que si il y a encore des malappris qui se mettent en avant pour décrier et calomnier ce qui est bien,



M. THÉODORE DE LAGRENÉ, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

FRANÇAIS A PÉKIN. (1800-1862) (*voir p. 209*)

nous les traduirons au tribunal pour être punis sévèrement, sans rémission ni grâce.

Respect à ceci !

Donné à Ankiu, le 17 de la 7e lune, l'an 7 de la République chinoise.

II KO-NIEN OU NOUVEL AN CHINOIS

Ce moment de l'année est pour les Chinois une époque bien solennelle. Le missionnaire doit nécessairement en tenir compte lui aussi, car dès quinze jours à l'avance tout le monde s'y prépare.

Durant ces dernières heures de l'année qui s'achève, c'est pour nos célestes un peu comme aux approches du jegement dernier : il faut que chacun règle ses comptes. Dès la veille ou l'avant-veille du grand jour, les membres absents de la famille rentrent au foyer, s'ils le peuvent.

Le matin du jour de l'An, on est réveillé au bruit du fusil et des pétards.

Chacun se lève alors, revêt ses plus beaux habits et sort rendre visite aux parents, aux voisins et aux amis. Ces visites sont courtes, car pendant ce temps, à la maison, on prépare les «Koudjas» [1], et il faut revenir pour les manger avant le lever du soleil. Il n'y a que ce mets, mais il le faut. S'il allait manquer, le Ko-nien perdrait complètement son sens.

(*1*) — Espèce de rouleaux de pâte cuite à l'eau, enveloppant un peu de viande achée, assaisonnée d'herbages.

Quinze jours durant, le matin au réveil et le soir à la tombée de la nuit, c'est la même détonation de pétards et de fusils; les plus riches y ajoutent les fusées. Chaque village semble alors sous le coup d'un assaut, et... la Chine entière est en feu ! Vraiment l'on se croirait dans la zone de guerre ! Mais rassurez-vous, ce sont de pures manifestations de joie.....

Les païens, eux, profitent de ces jours où la famille est au complet pour rendre le culte aux ancêtres et faire toutes espèces de superstitions. Ils décorent la pagode du village et y vont faire leur visite. A domicile, ils appendent au mur l'image de leurs dieux, entre autres celui de la cuisine, auquel ils rendent religieusement leurs hommages. Ils font aussi le Kuo-t'ou ou grand salut devant la planche traditionnelle, sur laquelle sont inscrits les noms de leurs parents défunts.

A l'extérieur, on accole au linteau des portes et des fenêtres une série de papiers dentelles aux couleurs les plus voyantes; et sur les cadres et panneaux des portes, ainsi que sur les murs, ce sont des inscriptions exprimant ou symbolisant les plus joyeux souhaits de bonheur, de richesses et de longévité. Sur les mansardes des pauvres on lit souvent : «Le riz, le sorgho, le millet, le haricot !»... souhait des cinq grains, tandis que sur les demeures des riches ce sont les cinq bonheurs :

«Longue vie, richesse, paix, vertu, bonne vie !»

Pour nos chrétiens, nous tâchons de leur faire sanctifier ces jours le plus possible. Il ne leur est

pas défendu évidemment de se lever de grand'matin, de revêtir leurs plus beaux habits. Il ne leur est pas davantage interdit de préparer les «Koujas»; mais avant de les manger, ils sont invités à venir à l'église, saluer le bon Dieu.

Et la plupart comprennent très bien le sens de cette invitation. Plusieurs tiennent même à se confesser pour ce jour, afin de commencer la nouvelle année dans la plus parfaite union avec Dieu. Et le premier après Dieu auquel ils rendent visite ce jour-là, c'est toujours leur «Chin-fou» ou père spirituel.

Cela nous fournit l'occasion de leur faire nos meilleurs souhaits, souhaits qui leur serviront comme autant d'antidotes contre les exemples plus ou moins édifiants qu'ils auront sous les yeux les jours suivants.

Pour les placards ou «Toei-tze,» nous ne les leur défendons pas davantage : il ne faut jamais se singulariser sans motif. Toutefois nous exigeons que dans tout ce qu'ils écrivent et affichent il n'y ait rien de contraire à la foi et aux moeurs. Le plus souvent ce sont des titres à la louange et à la gloire du Créateur, comme ceux-ci par exemple :

Au très pieux et très juste
Roi des Rois ;
A l'Etre Suprême sans principe et sans fin
Vrai Principe et Maître de toute créature,
Honneur et gloire soit à jamais.

Durant ces quinze jours de complet désoeuvrement nos chrétiens, de près comme de loin, tiennent

à venir saluer le père, ou au moins à envoyer vers lui quelque délégué qui les représente.

Les mères avec leurs bébés y viennent aussi, lorsqu'il fait beau et que la distance n'est pas trop grande.

De ces visites, comme j'en ai eu dans l'espace de ces 10 ou 15 jours ! Je m'en réjouissais, car cela me donnait l'occasion de revoir une bonne partie de mes gens, de causer un peu avec chacun d'eux et de faire de la sorte un brin de ministère à distance.

III ORGANISATION DES CATÉCHISTES ENSEIGNANTS

Les quelques heures libres de l'après-midi et du soir, je les employai à organiser mon nouveau bataillon de catéchistes et de vierges. Le moment était des plus favorables.

En Chine en effet, le Nouvel An est l'époque de l'engagement ou du changement des instituteurs et des institutrices...

Dans l'impossibilité où j'étais d'appeler tout mon monde à moi, je traitai par écrit. Je dressai donc autant de feuilles que je comptais de catéchistes et de vierges. Sur chaque feuille, j'écrivis tous les noms des instituteurs et des institutrices, avec, en regard, l'endroit où chacun devait aller. Dans ce pli, j'insérai une petite image de saint François d'Assise bénissant ses fils spirituels partant pour mission : c'était là leur feuille de route.

Je leur adressai aussi à tous une lettre circulaire qui devait leur parvenir quelques jours après la

réouverture des classes. J'y relevais tout d'abord la dignité et l'excellence des fonctions de catéchiste; je leur indiquais ensuite les moyens de se bien acquitter de ces honorables fonctions; enfin je les mettais en garde contre les dangers les plus fréquents auxquels les catéchistes sont exposés.

Comme conclusion, j'y statuais certains points :

1. Que chacun d'eux, après avoir enseigné aux enfants le jour, devait le soir grouper les hommes, pour leur expliquer la doctrine et les aider à apprendre les prières.

2. Que chaque dimanche, dans l'après-midi, ils devaient avec le chef de la chrétienté de l'endroit sortir et aller dans les villages voisins pour y faire connaître notre sainte religion : je donnais à chacun pour exercer ainsi son zèle un rayon de 10 lys.

3. Enfin, que chaque mois, ils devaient m'écrire, me faisant fidèlement rapport de l'assiduité et de l'application de leurs élèves, tant vieux que jeunes, et me donnant aussi les nouvelles importantes de la localité.

De la sorte, bien qu'à une très grande distance de l'endroit, et dans l'impossibilité physique de m'y transporter, j'étais quand même renseigné et mis au courant de ce qui m'importait de savoir : c'était là pour moi comme le courrier religieux du district Je n'aurais jamais cru qu'il eut tant d'avantages et de charmes à une telle correspondance.

Et pour encourager et stimuler davantage leur zèle dans cette oeuvre de la Propagation de la Foi, j'annonçai qu'un grand tableau d'honneur allait

être suspendu dans la résidence centrale du district, et que ceux qui réussiraient à propager la foi quelque part, y auraient leur nom inscrit, avec, en regard, autant d'étoiles qu'ils auraient réussi à implanter la religion dans de villages.

IV DERNIERES COURSES

Ces quinze jours de désoeuvrement terminés, je songeai à reprendre mes courses. En dépit de la joie très réelle que j'en éprouvais, un léger nuage cependant planait à l'horizon : l'endroit où j'allais missionner — voisinage du «Sie-chan», «Mont-incliné» — était, disait-on, infesté de brigands.

Dès avant Noël, alors que je me rapprochais de cette montagne, le père Césaire m'avait écrit pour me signaler le danger :

«Si vous allez près de «Sie-chan,» me disait-il, il faudra prendre certaines précautions : une troupe de brigands armée l'infeste en ce moment. La nuit, ils leur arrivent assez souvent de se répandre dans les villages avoisinants pour y exercer leurs dépradations. Il y a dix jours, ils sont allés à «K'i-tcheng» — endroit où nous avons des chrétiens, comme vous savez — et se sont emparés de l'enfant du nommé X. Le malheureux père, pour réavoir son fils, a dû verser la somme de 250 dollars; sans cela, c'était la tête de son enfant qu'on lui apportait.....

Hier, ils ont fait une semblable descente sur Tchang-bou et ont pillé plusieurs familles, entre

autres la famille de notre nommé Z, enlevant tous les habits précieux de la future mariée, et amenant son frère captif...

Toutefois, ajouta-t-il pour me rassurer, je doute que l'on ose s'attaquer aux étrangers, surtout de jour...»

Comme le moment était venu pour moi d'aller de ce côté, je ne crus pas devoir retarder davantage pour cette seule raison. Mais comme toujours je mis ma confiance en Jésus, Marie et mon bon Ange, et partis.

J'avais à peine fait la moitié du chemin que j'aprenais que le mandarin de An-kiu et de Weï-hsien de concert, avaient envoyé leurs soldats sur les lieux, fait arrêter et fusiller quelques uns de ces brigands et mis les autres en fuite.....

Quelle n'était pas ma joie ! Je pus donc circuler tout aussi paisiblement de ce côté que je l'avais fait pour l'ouest.

Comme vos aumônes arrivaient toujours, chers bienfaiteurs, je crus devoir profiter du moment où j'étais sur les lieux pour faire de suite certains achats de terrains et hypothèques qui pressaient : le nombre s'éleva à dix !...

Mes chrétiens jubilaient !... Ils durent aider un peu cependant : ici, de 75, là de 50; ailleurs, de 25 ou même de 20 lignatures seulement, tous selon leur nombre et leurs moyens. Ils s'exécutèrent encore assez joyeusement.

Leur joie fut au comble lorsque je leur appris que j'allais leur procurer aussi des cloches. Ce besoin se

faisait sentir depuis longtemps déjà, et pour un très grand nombre de villages. Nous dûmes en faire fondre 33, dont 29 petites et 4 grosses. Les petites, forme de timbre, coûtèrent 7 lignatures la pièce, les grosses, 12 à 15. Mais là encore les chrétiens durent aider. La somme étant petite, je les obligeai à en verser la moitié. Personne n'hésita, et personne surtout ne regretta son argent.....

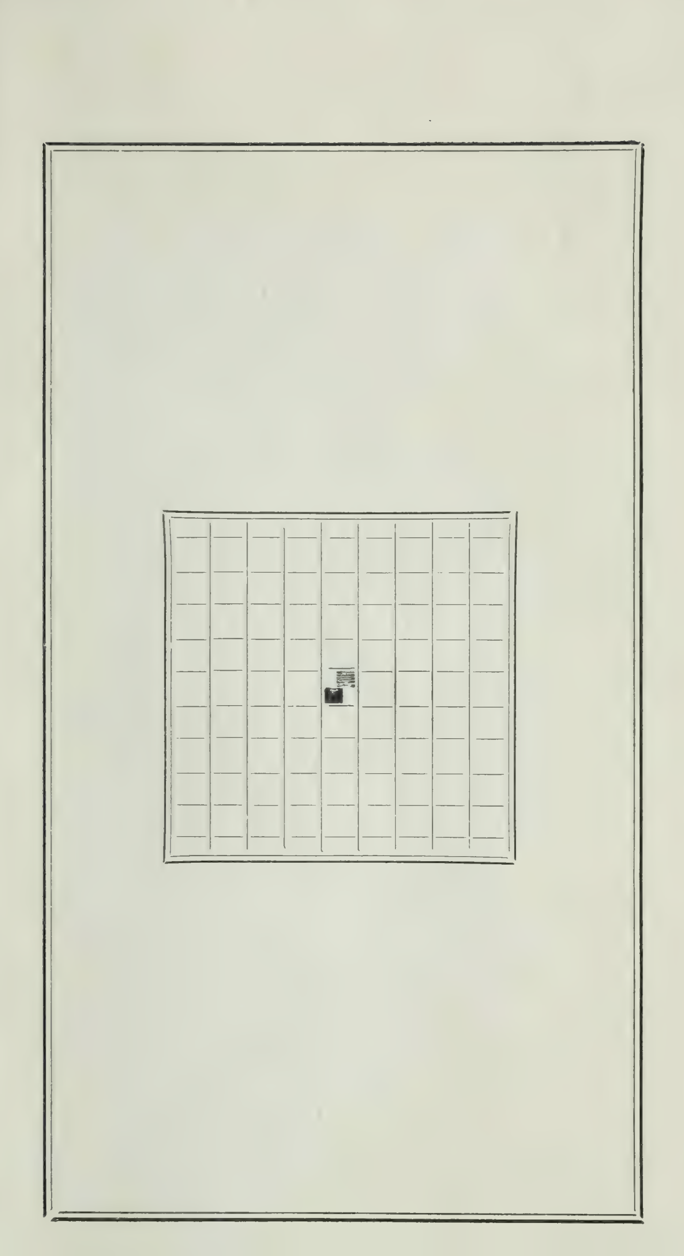
Bien peu d'articles du culte, en effet, tendent aussi directement à la gloire de Dieu que les cloches. C'est la voix même de l'Eglise parlant et chantant par l'airain...

Les nouveaux chrétiens surtout sont heureux de s'affirmer de la sorte. Et les païens qui les entourent, entendant ce noble son, trois fois le jour, sont bien forcés de reconnaître qu'il y a quelque chose de changé au village. Et pour le missionnaire lui-même, quelle n'est pas la joie qu'il éprouve à s'entendre ainsi saluer lorsqu'il arrive au village !

Enfin, grâce toujours à vos aumônes, généreux bienfaiteurs, je pus faire enrégistrer tous les vieux contrats qui depuis des années dormaient dans la poussière : il y en avait 28 !

Etant donné les soubresauts auxquels nous sommes constamment exposés ici en Chine — témoins, l'affaire des Boxeurs, celle des «Kéming» — il y avait certainement imprudence à attendre si longtemps; car le cas advenant d'une spoliation, que faire sans titres authentiques ?

Mais la cause de ce retard, vous la supposez bien, c'était comme toujours le manque d'argent. Croi-



rez-vous que l'enregistrement de ces 28 pièces m'a coûté plus de 300 lignatures !...

Mais avec tous ces achats et transactions s'ajoutant au travail du ministère, le temps s'écoulait bien vite. Pâques me surprit, je venais à peine de terminer mes missions en An-kiu. Il me restait encore tout Chang-lo : 150 villages environ, et déjà les semailles commençaient. J'en eus beaucoup de chagrin.

Que faire donc ?... Evidemment faire ce que le moissonneur que l'orage surprend dans son champ, alors qu'il n'a encore que la moitié de sa récolte d'engerbée : saisir à la hâte les gerbes les plus belles, et se sauver à l'abri, abandonnant le reste à la grâce de Dieu, en attendant le moment où il lui sera permis de revenir.

C'est aussi ce que je fis : je courus au plus pressé; j'allai au plus tôt vers les villages comptant des chrétiens baptisés et uniquement vers ceux-là,. afin de permettre à ces gens de faire leurs Pâques. Ce fut l'affaire de trois semaines; et ainsi s'acheva cette deuxième année de mission.

TROISIÈME PARTIE

SITUATION DE L'ÉGLISE EN CHINE

IIIe PARTIE

SITUATION DE L'ÉGLISE EN CHINE

CHAPITRE I

LA TÂCHE QUI RESTE

La population totale de la Chine est, dit-on, de 4 ou 5 cents millions. En dépit de tous les efforts tentés au cours des âges pour sa conversion, la Chine ne compte encore que 2,000,000 de chrétiens.

Au Chan-tong, l'une des 18 provinces de la Chine, la population est de 38,247,000 habitants.

Au point de vue ecclésiastique, cette province se divise en trois vicariats :

Vicariat du Chan-tong sep. 14,000,000 habitants, 35,856 chrétiens.

Vicariat du Chan-tong mér. 12,000,000 habitants, 85,050 chrétiens.

Vicariat du Chan-tong or. 9,000,000 habitants, 16,000 chrétiens.

Comme vous le voyez, le vicariat du Chan-tong oriental, avec une population de 9,000,000 habitants ne compte encore que 16,000 chrétiens : soit un six centième à peu près de sa population païenne !...

Ce même Chan-tong oriental est subdivisé en trois préfectures :

Tsing-chow-fou, 10 districts,

Teng-chow-fou, 10 districts,

Lai-chow-fou, 4 districts; ce qui fait en tout 24 districts.

En donnant à chaque district une population moyenne de 375,00 habitants, et en vous rappelant que votre humble serviteur avait, au moment où il écrivait ces lignes, la desserte de deux districts — Chang-lo et An-kiu — vous le voyez en face d'une population de 750,000 habitants. Et sur ce nombre, combien de chrétiens ? Un peu plus de mille, soit un quatre centième de la population païenne.

Si vous désirez quelque chose de plus graphique, considérez le diagramme ci contre. Le carré plus sombre représente le nombre de chrétiens baptisés; le plus pâle, celui des catéchumènes; et le vide, l'élément païen. La proportion pour tout le vicariat est à peu près la même.....

Ce qui reste à faire ?... Mais vous le voyez comme moi, c'est de convertir tout ce monde; ou tout au moins, d'y travailler. Oui c'est là, à n'en pas douter, la volonté expresse de Notre Seigneur.

Mais, me direz-vous peut-être, quand arrivera-t-on à bout de pareille tâche ? Le Maître répondra lui-même à cette question, comme il répondit autrefois aux apôtres qui l'avaient interrogé sur l'époque du rétablissement du royaume d'Israel : «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Pour vous, ajouta-t-il, vous n'avez qu'un devoir, c'est d'aller me rendre témoignage, d'abord à Jérusalem, puis dans toute la Judée et la Samarie, et enfin jusqu'aux extrémités de la terre..... Qui-



SAINT VINCENT DEPAUL PRÊCHANT AUX DAMES DE LA CHARITÉ

(*voir p. 215*)

conque croira, sera baptisé, sera sauvé... J'ai encore beaucoup d'autre brebis qui se sont pas de ce troupeau. Il faut que j'aille et les amène. Alors il n'y aura plus qu'un pasteur et un troupeau...»

Et les apôtres ne répliquèrent pas. Ils se partagèrent aussitôt le monde, et partirent : l'un vers la Perse et l'Arabie, l'autre vers l'Asie Mineure, etc. saint Pierre alla à Rome, comme on le sait, et saint Thomas, dit-on, vint en Chine (Aujourd'hui encore on honore son tombeau à Méliapore)

Saint Paul, leur émule, lui qui les surpassa tous, si non en zèle, du moins en travaux et en souffrances de toute sorte, n'a-t-il pas couru toute l'Asie Mineure, toute la Grèce; n'est-il pas, avec saint Pierre, parvenu jusqu'à Rome, et ne se proposait-il pas de pousser jusqu'en Espagne ? Oui, ses Epîtres en font foi. Elles nous disent également ce qu'il pensait de l'universalité de la rédemption et de l'appel au salut —«Maintenant, disait-il, il n'y a plus de distinction de Grecs et de Barbares, de Juifs et de Gentils...

En mourant sur la croix, Jésus a détruit en sa personne ce mur de séparation... Le Christ est le Seigneur de tous, riche envers tous ceux qui l'invoquent. Oui, quiconque invoque le nom du Seigneur sera sauvé.....»

Et toujours animé de son zèle également clairvoyant et pratique, il s'écriait aussitôt : «Mais comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas encore cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment entendront-

ils parler, s'il n'y a pas de prédicateur ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont envoyés ? selon ce qui est écrit : «Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent le salut.»

Et l'Eglise personnifiée par ses saints est restée fidèle aux exemples de ses fondateurs autant qu'à l'ordre du Maître.....

L'histoire ecclésiastique ne rapporte-t-elle pas en effet les merveilles de prédication d'un saint Martin en Gaule, d'un saint Augustin en Angleterre, d'un saint Boniface en Allemagne, d'un saint François d'Assise en Egypte, d'un saint François-Xavier aux Indes Orientales, d'un saint François Solano aux Indes Occidentales ?.....

Mais c'est l'histoire particulière de tous les grands ordres religieux qu'il faudrait lire pour voir tout ce qu'elle a entreprise et tenté pour la conversion des indigènes.

Et pour ne parler que de la Chine — c'est ce qui nous regarde en ce moment — ne voit-on pas, dès 1215, Jean de Plan Carpin, député par Innocent IV vers la Tartarie, et porteur de lettres au grand K'ang empereur de la Tartarie ?

En 1254, c'est encore un franciscain, le Fr. Rubrouck, que le roi saint Louis députe comme ambassadeur auprès de même grand K'ang. Puis ce fut au tour de Fr. Jean de Mont Corvin, qui devint le premier évêque de Cambalek ou Pékin.

Et qui donc racontera dans le détail les pérégrinations quasi universelles d'un Bx Odoric de Par-

donne, les travaux et les souffrances héroïques d'un Bx Jean de Triora ?.....

Comme vous le voyez, chers lecteurs, l'Eglise n'a jamais rien eu de plus à coeur que la conversion des infidèles. Si jusqu'ici, elle n'a point fait davantage en extrême Orient, à elle n'en est pas la faute.

Après qu'elle se fut glorieusement implantée au 13e siècle, de nouvelles invasions et de nouvelles guerres sont survenues qui ont ruiné presqu'entièrement son oeuvre. Et il en fut de même à plusieurs reprises au cours des âges.

Eternelle recommençeuse, elle s'est toujours remise à l'oeuvre, et en dépit de toutes les tracasseries et persécutions dont elle fut l'objet, elle a réussi quand même à s'y maintenir et à se développer avec le temps.

CHAPITRE II

CE QUI EST POSSIBLE

Mais aujourd'hui les circonstances ont changé, Depuis la fin du dernier siècle, et en particulier, depuis le changement de régime, nous jouissons en Chine, pour prêcher et répandre notre sainte religion, d'une liberté beaucoup plus grande.

A défaut de lois, les traités conclus sont là, bien clairs et bien précis. Ces textes sont connus des intéressés; on en tient compte; ils suffisent amplement.

C'est à la France — comme toujours — ce noble gonfalonier de la sainte Eglise, que revient l'honneur en même temps que le mérite de nous avoir obtenu cet élargissement; et c'est M. de Lagrené, son ministère plénipotentiaire à Pékin, qui en fut l'instrument : son nom est mille fois béni par tout ce qu'il y a de chrétiens en Chine.

Voici le texte de l'édit qu'il obtint :

Edit impérial (1846)

Déjà auparavant, «Ki» et d'autres m'avaient adressé des lettres dans lesquelles ils attestaient la bonne conduite des chrétiens me priant de lever les peines portées contre eux, et disant qu'il ne fallait pas les rechercher, ni les empêcher de bâtir des églises, de s'y réunir pour les cérémonies du culte, d'exposer des croix et des images, de réciter des prières, d'expliquer la doctrine chrétienne, etc.....

Leurs demandes ont été pleinement accordées. La religion chrétienne ayant pour but d'exciter les hommes à la vertu, est fort différente des sectes perverses. Déjà j'ai supprimé les enquêtes et les interdictions auxquelles elle était soumise. Ce qu'on demande cette fois doit être entièrement accordé.

Au sujet des établissements religieux qui ont été fondés autrefois sous Kang-si dans diverses provinces, excepté ceux qui ont été changés en pagodes ou habitations particulières, et dont il ne doit pas être question, j'accorde que tous ces bâtiments soient rendus aux chrétiens de la localité où ils se trouvent.

Quand, dans chaque province, les autorités locales auront reçu cet édit, si quelque officier se permet de rechercher et d'arrêter des hommes qui sont vraiment chrétiens et qui n'ont fait aucun mal, il devra être mis en jugement en vertu du présent décret.

Mais ceux qui sous couleur de religion feraient le mal, attireraient et réuniraient des hommes de pays éloignés, les engageraient dans une cabale et les exciteraient à une mauvaise action; de même les malfaiteurs qui, appartenant à une autre société, se couvriraient de nom de chrétien et chercheraient à susciter des affaires; tous les coupables de ce genre doivent être jugés et punis selon les lois.

D'après les règlements actuels, aucun étranger n'est autorisé à pénétrer dans l'intérieur des terres pour propager sa doctrine : ce qui met une différence entre les Chinois et les étrangers.

Qu'on fasse connaître partout cet édit...

Respect à ceci !

Et cet édit impérial fut confirmé et complété par le traité de Tien-tsin, 27 juin, 1858, passé entre la France et l'Angleterre, d'une part, et la Chine, de l'autre. A l'article 13 il est dit :

«Le propre de la religion du Seigneur du ciel est d'exhorter les hommes à faire le bien. Tous les adeptes de cette religion doivent être protégés, quant à leur personne et quant à leurs biens. Qu'ils puissent librement se réunir pour faire leurs cérémonies, réciter leurs prières, etc...

Quand un missionnaire, muni d'un passeport conformément à l'article 8, sera allé paisiblement dans l'intérieur du pays, les mandarins locaux devront absolument le bien traiter et le protéger.

Pour ce qui est des Chinois qui auront voulu croire et embrasser la religion du Seigneur du ciel, et marcher dans la voie de ses préceptes, ils ne seront aucunement recherchés ni empèchés, et seront exemptés de blâme et de poursuites.

Tout ce qui a été jusqu'ici écrit, proclamé, publié en Chine par ordre du gouvernement contre la religion chrétienne est complètement abrogé et demeure nul et de nul effet dans toutes les provinces de l'Empire.»

Et dans un article complémentaire, on ajoutait :

«De plus, les temples, les terres, bâtisses, etc., qui ont été confisqués jadis, alors qu'on poursuivait les adeptes de la religion du Seigneur du ciel

doivent être restitués ou compensés. On les remettra à l'ambassadeur de France qui réside à Pékin, lequel les rendra aux chrétiens des localites concernées.

On tolère aussi que dans toutes les provinces, les missionnaires louent, achètent des terres, se bâtissent des édifices à leur gré.....

Comme vous le voyez, en un pays encore aussi peu chrétien et aussi peu ouvert à nos idées qu'est la Chine, il eut été difficile d'obtenir plus et mieux. Nous avons donc présentement amplement ce qu'il faut, si nous voulons en profiter.

Et ces édits impériaux et ces articles de traités concernant nos libertés religieuses ne restent pas lettres mortes. Les mandarins locaux consentent à en tenir compte dans la pratique : témoins ces deux «Ko-che» ou proclamations protectrices que j'en obtenais récemment.

Au lendemain de son élection au trône pontifical, Sa Sainteté Benoit XV envoyait une lettre de faire part au président de la république de Chine. Il vous intéressera sans doute de lire la réponse que lui fit Yuan-shi-kai lui-même:

«J'ai eu ensuite l'honneur de recevoir la lettre officielle par laquelle Votre Sainteté daignait m'informer que le collège des cardinaux Vous avait choisi pour succéder sur le trône pontifical romain, et que déjà Vous avez été intronisé.

J'en ai éprouvé une très grande joie, et je fais des voeux pour que Votre Sainteté, dans l'administration de l'Eglise, puisse, en s'appuyant sur la



MGR AD. WITTNER ET LE PÈRE BONAVENTURE
APRÈS 5 ANS DE MISSION

vertu d'En-Haut, convertir le monde entier et lui procurer la paix et la concorde. C'est là mon plus grand désir.

En ce qui concerne les affaires religieuses de la Chine, mon devoir, à moi, président, est de m'appliquer à protéger l'Eglise et à la traiter avec bienveillance; afin que la religion devienne de plus en plus florissante; qu'ainsi soient remplies les généreuses aspirations de Votre Sainteté.

L'objet tout spécial de cette lettre officielle est de Vous offrir mes félicitations et de souhaiter à Votre Sainteté que la religion se répande au loin, qu'elle prospère et jouisse de la tranquillité.

Voilà ce qui fait l'objet de mes voeux.

(*Signé*) Yuan-shi-kai, président.

(*Contresigné*) Soun-Po-Ki, ministre des Af, ét.

III année de la république de Chine,

28 de la XIIe Lune.

CONCLUSION

La conversion de la Chine est donc voulue, voulue de Dieu, et voulue — ou du moins permise — par son chef temporel; elle est donc possible.

Oui, mais à condition qu'il y ait toujours suffisamment d'apôtres à l'oeuvre.

A mon avis, il y a deux sortes d'apôtres appelés à travailler à la conversion des païens.

Les premiers, ce sont ceux que Dieu s'est lui-même choisis, qu'il appelle d'une façon spéciale, qu'il sépare pour quelque temps du monde, afin

de les instruire et les former, puis qu'il envoie ensuite par la voix de son représentant au champ du labeur, aux pays des infidèles. Ils sont ses porte-voix, ses hérauts évangéliques.

Le devoir de ces apôtres est évidemment de répondre à l'appel divin, de tout quitter et partir aussitôt pour l'endroit où Dieu les veut, pour travailler fermement sans compter jusqu'à la mort.

Les seconds, ce sont ces bonnes âmes de nos pays chrétiens qui, d'une façon ou d'une autre, entendent parler des missions, sont mises au courant de leurs besoins et sentent en elles-mêmes une inspiration de les aider.

Du fait, ces âmes sont aussi d'une certaine façon choisies de Dieu pour devenir ses coopératrices, dans la grande oeuvre de l'application des mérites de la rédemption : elles sont, elles aussi, des apôtres, des apôtres de secours.

Ce dernier rôle semble peut-être un peu moins brillant aux yeux des hommes; aux yeux de Dieu, il n'est guère moins méritoire. C'est Notre Seigneur lui-même qui l'a dit : «Celui qui vient en aide à l'apôtre aura part à la récompense de l'apôtre.»

Chers bienfaiteurs, en juillet, 1917, après déjà deux années de travail et d'observation, me voyant en face d'une tâche immense que j'étais impuissant à soutenir seul, je décidai de crier vers vous, et j'eus la joie d'être entendu.

Aujourd'hui, toujours en face de la même tâche qui va sans cesse grandissante, je sens de nouveau le besoin de venir crier vers vous, pour vous ex-

poser de nouveau mes besoins et vous retremper dans votre vocation d'apôtres, d'apôtres de secours.

Ne l'oubliez donc pas, chers bienfaiteurs, celui qui s'adresse à vous en ce moment, est un compatriote et un compatriote dans le besoin. En ses veines coule le même sang que le vôtre; et c'est en votre place qu'il est allé là-bas : son oeuvre est donc aussi la vôtre.

Toutes vos richesses, seules ici, peuvent fort peu pour le salut même d'une seule âme. Déposées là-bas dans la main de votre chargé d'affaires spirituel, elles auront tout leur rendement; elles sauveront efficacement.

Chères âmes, dites-moi, ne vous sentirez-vous pas heureuses d'avoir encore une fois, avant de quitter le monde, l'occasion de pouvoir vous faire précéder là-haut de quelques socurs, sauvées par le fruit de vos épargnes ?.....

Comme saint Vincent de Paul s'adressant aux dames de Paris, je vous dis : «Le sort de ces chères âmes — vos soeurs — est désormais entre vos mains : elles vivront éternellement pour Dieu, si vous ne les abandonnez.....

Cependant, je dois le dire—et ici je m'adresse aux éducateurs et à la jeunesse—il est en Chine, un besoin plus pressant encore que celui des aumônes pécuniaires, c'est celui de missionnaires prêtres, oui, de missionnaires prêtres en nombre suffisant pour déservir convenablement tous nos chrétiens baptisés et travailler sans cesse à l'oeuvre des nouvelles conversions. Mais ces missionnaires, ces bons mis-

sionnaires, au corps plein de santé et à l'âme pleine de foi, prêts à se dépenser jusqu'à la mort, où les prendre ?.

Ce vicariat du Chan-tong oriental est confié aux provinces françiscaines. Mais ces chères Provinces, qui se suffisaient à peine elles-mêmes avant la guerre, que peuvent-elles bien faire pour nous maintenant ?...

Nos yeux se tournent donc naturellement vers le Canada, cette terre des prédilections divines !

Oui, là, au sein de cette belle province de Québec, ce parterre des vocations religieuses, aux Trois-Rivières même, fleurit un collège séraphique. Il a comme complément un noviciat à Montréal, et comme couronnement des maisons d'études à Québec et à Montréal, boulevard Rosemont.

Pour ces centaines de nos nobles jeunes gens qui, chaque année, finissent leurs études classiques et ont à se choisir une carrière, se peut-il avenue plus belle à la vie apostolique ?

Les charmes, les avantages et les garanties de la vie religieuse, avec les missions, et... les missions en Chine ! quoi de plus propre à fasciner et satisfaire les grands coeurs ?...

O chers jeunes frères, venez donc !...

Fr. Bonaventure Péloquin,

Mis. Apos. O. F. M.

Mission catholique de Tché-fou Chan-tong, Chine.

APPENDICE

AIDE AUX MISSIONS

PRATIQUE

Si l'on désire faire quelque chose de sérieux et de durable, il serait requis d'établir dans la paroisse le petit «comité», dit «comité des missions» et la «caisse d'épargne des missions».

Voici l'organisation du «comité».

But — Soutenir et développer les oeuvres d'évangélisation recommandées pas Sa Sainteté Benoit XV dans sa Lettre Apos. «Maximum Illud»;

1. Par la prière,
2. Par les ressources.

Comité d'action ou bureau — Ce comité ou bureau est chargé de mettre à exécution les moyens pratiques pour atteindre le double but proposé.

Ce bureau est composé de *quatre membres* : un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier; en outre, quelques chefs-zélateurs plus spécialement chargés de trouver d'autres zélateurs et de leur communiquer le zèle, l'ardeur et le dévouement à l'égard de l'oeuvre.

Zélateurs — Leur charge est de recueillir les offrandes et de les envoyer au trésorier... Plus le nombre des zélateurs sera grand, plus l'oeuvre des

missions sera prospère. Un diplôme de zélateur pourra être délivré aux personnes acceptées comme telles.

Membres associés — Seront considérés comme membres associés toutes les personnes qui donneront annuellement 25 cents ou en une fois 5 dollars.

Membres honoraires — Seront considérées comme membres honoraires toutes les personnes qui donneront annuellement 1 dollar ou en une fois 10 dollars

Bienfaiteurs insignes — Les personnes qui donneront annuellement la somme de 15 dollars ou en une fois la somme de 100 dollars, seront considérées comme bienfaiteurs insignes.

Les noms des membres honoraires et des bienfaiteurs insignes pourront être inscrits dans un Livre d'Or, dit des missions.

Directeur — C'est de droit le curé de la paroisse, ou tout autre prêtre par lui désigné. Tous les membres lui devront le plus grand respect et déféreront toujours à ses vues.

Réunions — Les grandes réunions (auxquelles pourront prendre part tous les membres) se tiendront deux fois l'an : en janvier et en juillet. Ces grandes réunions seront précédées à quelques jours d'intervalle des réunions des membres du bureau et des zélateurs, séparément.

Elections — Elles seront faites à tous les trois ans, ou plus souvent, au gré du directeur, ou si la majorité des zélateurs en manifeste le désir par écrit. Les mêmes membres pourront être élus.

Organe — L'organe attitré sera l'Echo de la Mission de Chan-tong. Un rapport annuel sera fait par le directeur et un rapport financier sera présenté deux fois l'année par le trésorier : ces deux rapports pourront être publiés dans l'Echo, ainsi que tout autre écrit ayant trait à l'oeuvre.

Faveurs spirituelles — Les associés ont une part spéciale à toutes les messes et à tous les mérites des missionnaires, ainsi qu'aux prières et communions des chrétiens qu'ils assistent. Chaque mois une messe spéciale sera dite par le missionnaire à toutes leurs intentions.

Patrons de l'oeuvre — Le Sacré Coeur, La Bse V. Marie, saint Paul, l'apôtre des Gentils, saint François-Xavier, l'apôtre des Indes Orientales, saint François Solano, l'apôtre des Indes Occidentales, Bx Jean de Triora, Bx Odoric, et sainte Thérèse.

Nota — Ce comité est spécialement recommandé aux tertiaires et aux membres des autres associations pieuses ou archiconfréries tels que les Ligueurs du Sacré Coeur, les Dames de sainte Anne etc...

2. Il sera parfois préférable de confier cette oeuvre aux femmes : elles ont en général plus de temps que les hommes.

2. Les défunts peuvent aussi faire partie du comité, pourvu que quelqu'un paye leur contribution. Ils ont également part aux faveurs spirituelles.

Voici l'idée de la *caisse* :

La «caisse» d'épargne pour les «missions» pourra être établie au sein de tout groupe ou association. Le curé pourra l'établir dans sa paroisse, le père, au sein de sa famille, l'instituteur, dans sa classe.

Dans la paroisse, le contrôle en reviendra au curé, évidemment; dans la famille, au père; à l'école, à l'instituteur.

Chaque individu sera invité à venir y déposer sa bourse. Cette bourse, il l'offrira à l'un des patrons des missions, avec ses intentions personnelles.

Le *curé* pourra y recommander les intérêts généraux de sa paroisse: par exemple, telle grande retraite qu'il désire faire prêcher à ses ouailles, l'extirpation de tel vice qui tyrannise sa population, la conversion de tel ou tel pécheur endurci, etc...

Le *père*, les intérêts spéciaux de sa famille : l'établissement de tel ou tel enfant, le succès dans telle ou telle entreprise, la préservation d'une moisson, d'un troupeau...

La *mère*, sa santé, celle de ses enfants, la préservation d'un fils en voyage ou exposé...

L'*instituteur*, le succès dans son enseignement, le discernement dans la culture des vocations qui lui sont confiées...

L'*écolier*, l'*écolière*, le succès d'un examen, d'une position, d'une récitation.

Toutes ces intentions pourront être mises par écrit, avec un mot à l'adresse du missionnaire.

Deux fois l'an le contenu de toutes ces caisses paroissiales, familiales et scolaires sera déversé dans la caisse commune du comité, un rapport fidèle sera dressé par le secrétaire et le tout sera envoyé au missionnaire, avec le dossier des lettres et intentions privées.

Le missionnaire, au reçu de cet envoi, se fera un devoir de confier à l'Echo, l'organe du comité, un mot détaillé touchant la provenance, comme l'usage et l'affectation de ces aumônes.

Et donc maintenant, de l'avant ! Il n'y manque plus que la pratique.

Fr Bonaventure Péloquin,

Mis. Apos. O. F. M.

Mission catholique de Tché-fou Chan-tong, Chine.

TABLE DES MATIÈRES

I PARTIE : VOYAGE

II PARTIE : DEUX ANS DE MINISTERE

III PARTIE: SITUATION DE L'EGLISE EN CHINE

TABLE DES GRAVURES

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

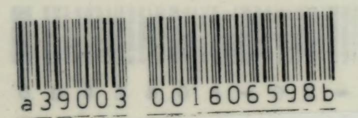
The Library
University of Ottawa
Date Due

22 NOV. 1994

06 DEC. 1994

0 DEC. 1994

06 DEC. 1994



BV 3427 .P4A3 1921
PELOQUIN, BONAVENTURE.
DEBUTS D.UN MISSIONNAI

CE BV 3427
.P4A3 1921
CO2 PELOQUIN, BO DEBUTS D'UN
ACC# 1046563

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 02 05 18 5